

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE ÈS ARTS (PHILOSOPHIE)

PAR

SUZANNE LEBLANC

BACHELIÈRE ÈS ARTS (PHILOSOPHIE)

PRAGMATIQUE ET THÉORIE DE LA CONNAISSANCE

CHEZ CHARLES W. MORRIS

(1934 - 1938)

SEPTEMBRE 1978

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

PRAGMATIQUE ET THEORIE DE LA CONNAISSANCE CHEZ CHARLES W. MORRIS

(1934 - 1938)

(Résumé de mémoire)

Le propos de ce mémoire est d'analyser comment la théorie de la connaissance que Morris a élaborée entre les années 1934 et 1938, et qui était en relation étroite avec la proposition empiriste logique d'un système de la science unifiée, est fondée sur une théorie tridimensionnelle (syntaxique, sémantique et pragmatique) de la signification, et plus particulièrement sur l'élément pragmatique de cette dernière.

Ce propos est explicité au moyen de trois thèses, qui sont interreliées et qui constituent la source même de l'analyse. La première de ces thèses, la thèse pragmatique générale, affirme le caractère essentiel de la pragmatique dans la structure sémiotique. Elle est complétée, d'une part par la thèse sémiotique, qui détermine sa portée philosophique en énonçant le régime fondamental de la sémiotique par rapport au système de la science unifiée, et d'autre part par la thèse pragmatique spéciale, qui vient expliquer la thèse sémiotique en dévoilant la fonction épistémologique de l'élément pragmatique lui-même.

Quant à la trame de l'analyse, elle est représentée par un "schéma du système de la science unifiée", lequel résume mon hypothèse d'interprétation relativement à la nature et au contenu théoriques de la philosophie morrissienne de la connaissance, à savoir l'empirisme scientifique.

Selon cette hypothèse, la structure du système de la science unifiée que propose Morris est commandée par trois points de vue épistémologiques (psychologisme objectif, réalisme empirique et empirisme scientifique) qui résolvent chacun, dans la dimension de signification qui leur est propre (respectivement, la dimension syntaxique, la dimension sémantique et la dimension pragmatique), un des trois conflits disciplinaires qui marquent la problématique de l'unification des sciences (conflits entre les sciences formelles et les sciences empiriques, les sciences naturelles et les sciences socio-humaines, et la philosophie et la science en général).

Cependant, l'empirisme scientifique occupe une position privilégiée dans la série des trois points de vue épistémologiques mentionnés: la position pragmatique. Cela signifie que les résolutions disciplinaires représentées par le psychologisme objectif et le réalisme empirique s'effectuent sur le fond d'un empirisme pour lequel le logique, le physique et le social sont les aspects irréductibles et nécessaires du caractère fondamentalement expérimental (c'est-à-dire pragmatique) de la scientificité. On reconnaît en cela l'inspiration sémiotique du système morrissien des catégories de la connaissance, dans la mesure où les dimensions de la signification définies par la théorie sémiotique possèdent les mêmes caractères d'irréductibilité et de nécessité relativement à la totalité de la signification.

Mais aussi et surtout, et ceci constitue essentiellement le point fort de l'hypothèse d'interprétation précédemment exprimée, l'élément pragmatique de la structure tridimensionnelle sémiotique s'avère être le facteur de synthèse qui, en permettant la totalisation de l'analyse de la signification, rend cette dernière suffisamment puissante pour fonder une philosophie de la connaissance.

Suzanne Leblanc

REMERCIEMENTS

Les recherches effectuées pour ce mémoire, ainsi que sa rédaction, ont été réalisées dans le cadre du sous-projet "Pragmatique et idéologie" du projet de recherche intitulé "Problématique de l'idéologie" et dirigé par Monsieur Claude Savary de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Je tiens à remercier particulièrement Monsieur Claude Panaccio, qui a dirigé mes recherches, pour sa compréhension et sa disponibilité.

A mon grand ami

*"...à partir du moment où
un homme jouissant de
quelque autorité a déclaré
l'existence d'un phénomène
illusoire, il se trouvera,
ou du moins il pourra se
trouver, d'autres hommes,
et qui ne sont ni ses
élèves ni des fraudeurs,
pour retrouver ce
phénomène".*

Jean Rostand

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION : L'IDEE D'UNE DISCIPLINE PRAGMATIQUE

.....page	1
-----------	---

CHAPITRE PREMIER : LE SYSTEME DE LA SCIENCE UNIFIEE

- L'idée logico-empiriste de la science unifiée.....	17
- L'idée morrissienne de la science unifiée.....	32
- Le schéma du système de la science unifiée.....	36
- Notes.....	50

CHAPITRE DEUXIEME : LE PSYCHOLOGISME OBJECTIF

- Signification et esprit.....	57
- Le caractère socio-objectif de la signification.....	65
- La signification comme phénomène.....	73
1a - Sciences formelles et sciences empiriques.....	74
1b - Les aspects formels et empiriques de la signification....	78
2 - La sémiotique.....	82
- Notes.....	85

CHAPITRE TROISIEME : LE REALISME EMPIRIQUE

- Le paradoxe de l'objectivité de la connaissance.....	90
- Le caractère problématique de la connaissance.....	92
- Le caractère social de la connaissance.....	96
a - Le niveau linguistique.....	96
b - Le niveau institutionnel.....	101

- Sciences socio-humaines et sciences naturelles.....	106
- La résolution du paradoxe de l'objectivité de la connaissance.....	110
- Le statut de la métaphysique.....	115
- Notes.....	118

CHAPITRE QUATRIEME : L'EMPIRISME SCIENTIFIQUE

.....	122
- L'aspect scientifique de l'empirisme scientifique: positivisme et sémiotique.....	127
- L'aspect empiriste de l'empirisme scientifique.....	133
1 - L'axiologie empirique.....	133
2 - Le scientisme objectif.....	137
- L'empirisme scientifique et l'Encyclopédie.....	139
- Notes.....	141

CHAPITRE CINQUIEME : LE FACTEUR PRAGMATIQUE

.....	144
- Notes.....	160

CONCLUSION : UN NOUVEAU PRINCIPE D'INTELLIGIBILITE

.....	161
-------	-----

BIBLIOGRAPHIE

1 - Ouvrages de Morris.....	171
2 - Autres ouvrages cités.....	175

INTRODUCTION

L'IDEE D'UNE DISCIPLINE PRAGMATIQUE

La distinction entre syntaxe, sémantique et pragmatique est actuellement très utilisée. Non seulement chacun de ses termes désigne-t-il une discipline dont la formation est relativement récente et dont le développement est plus ou moins assuré, mais encore la série, dans sa totalité et dans sa structure, est-elle entrée dans les catégories conceptuelles d'utilisation courante.

On attribue généralement l'origine de la production de cette série de termes à Charles W. Morris (1) et, à cet effet, on cite fréquemment le texte intitulé "Foundations of the Theory of Signs", paru en 1938 dans les Foundations of the Unity of Science. Mais la distinction qui nous occupe n'est pas née avec ce texte. On la trouve déjà en 1935, dans deux articles parus respectivement dans Philosophy of Science et dans Erkenntnis (2) : "Philosophy of Science and Science of Philosophy" et "The Relation of the Formal and Empirical Sciences within Scientific Empiricism". Quoiqu'elle ne s'y exprime pas en termes disciplinaires, elle est néanmoins présente dans la désignation de ce que Morris appellera plus tard l'objet respectif des disciplines en question, à savoir la triple relation des symboles à eux-mêmes, aux objets auxquels ils réfèrent et aux individus qui les utilisent.

Cette triple relation constitue ce que Morris appelle la "semiosis", c'est-à-dire "le processus dans lequel quelque chose fonctionne comme un signe" (3). Voici la définition qui nous en est donnée:

Soit "S ... le véhicule de signe (et un signe en vertu de son fonctionnement), D, le designatum et I, l'interprétant de l'interprète. La caractérisation la plus effective d'un signe est la suivante: S est un signe de D pour I en proportion du fait que I prend connaissance de D en vertu de la présence de S. Ainsi, dans la semiosis, quelque chose prend connaissance de quelque chose d'autre de façon médiate, c'est-à-dire par le moyen d'un troisième quelque chose. La semiosis est ainsi une prise de connaissance médiatisée. Les médiateurs sont les véhicules de signe; les prises-de-connaissance sont les interprétants; les agents du processus sont les interprètes; et ce dont on prend connaissance sont les designata. (4)

Morris poursuit:

Dans les termes des trois corrélats (véhicule de signe, designatum, interprète) de la relation triadique de la semiosis, un certain nombre d'autres relations dyadiques peuvent être abstraites à des fins d'étude. On peut étudier les relations des signes aux objets auxquels les signes sont applicables. Cette relation sera appelée la dimension sémantique de la semiosis ... ; l'étude de cette dimension sera appelée sémantique. Ou, le sujet de l'étude peut être la relation des signes aux interprètes. Cette relation sera appelée la dimension pragmatique de la semiosis ... et l'étude de cette dimension sera appelée pragmatique. /Quant à/ ... la relation formelle des signes les uns aux autres ... /elle constitue une/ troisième dimension /qui/ sera appelée la dimension syntaxique de la semiosis ... et l'étude de cette dimension sera appelée syntaxe. (5)

La syntaxe, la sémantique et la pragmatique sont les trois disciplines qui composent la sémiotique, c'est-à-dire la théorie générale des signes. Chacune d'elles occupe une position nécessaire dans cette théorie, et chacune d'elles est irréductible aux deux autres. En conséquence, aucune d'elles ne peut prétendre se substituer à la sémiotique.

En effet, la sémiotique, dans la mesure où elle est plus que ces disciplines, est principalement préoccupée de leurs interrelations, et ainsi du caractère unitaire de la semiosis que ces disciplines, considérées individuellement, ignorent. (6)

N'importe quel signe peut être étudié de l'un ou l'autre des trois points de vue /représentés par les disciplines en question/, mais aucun point de vue n'est adéquat à la pleine nature de la semiosis. (7)

On pourrait cependant se demander si la série disciplinaire mentionnée ne recèle pas de signification plus précise, plus détaillée que les généralités que l'on attribue bien nominalement à Morris, et notamment en ce qui concerne la pragmatique. Cette demande de spécification n'a rien d'une impulsion spécieuse. Si la syntaxe et la sémantique se sont suffisamment développées pour que les débats définitionnels ne doivent pas s'alimenter par un recours aux origines, il n'en est pas de même pour la pragmatique. Cette "discipline" --et il faut ici user de guillemets puisqu'on conteste encore à la pragmatique ce statut de discipline -- est en effet la parente pauvre de la série sémiotique, et ce, pourrait-on dire, de naissance: Morris lui-même en est conscient qui, dans un article intitulé "Scientific Empiricism" (paru dans Foundations of the Unity of Science) (8) consacre une section de son texte au traitement particulier de la "pragmatique du langage de la scien-

ce", laquelle, à son avis, ne recevra pas, dans les cadres de l'Encyclopédie, de développement aussi immédiat et aussi étendu que ses corollaires syntaxique et sémantique.

Il serait fort intéressant de rechercher les motifs du désaveu entourant la proposition de la pragmatique. Une part essentielle de la réponse proviendrait certainement de l'examen de la conjoncture intellectuelle par rapport à laquelle il faut situer les textes de cette période de l'oeuvre de Morris. Ce dernier est en effet un américain qui, tout en ayant été formé à l'école du pragmatisme et ayant particulièrement étudié avec G. H. Mead, se trouve par ailleurs largement engagé dans le projet de l'Encyclopédie de la Science unifiée, lequel est un projet de l'empirisme logique. Il s'agit pour lui de rallier l'effort pragmatique du premier au travail syntaxico-sémantique du second.

Mais si, dans les textes que ce mémoire nous donnera l'occasion d'examiner, Morris tente de concilier dans un projet philosophique de synthèse sa fidélité au pragmatisme et sa considération de l'empirisme logique, il semble cependant que les tenants de l'une et l'autre école, et particulièrement ceux de l'empirisme logique, puisqu'il s'agit ici de l'entreprise d'unification de la science, soient demeurés, sinon sourds, du moins muets, à ce propos. L'histoire subséquente de l'empirisme logique, à quelques bribes près (9), a donné ainsi une allure solitaire au projet morrissien. Et à l'allure elle a joint une démarche sans espoir, puisque le projet de la science unifiée, qui, on le verra plus en détail, formait le contexte idéal de la proposition morrissienne de synthèse, a subitement disparu de la carte philosophique. (10)

Cette idée de synthèse philosophique que Morris avait eue, et qui a pour nom le système de la science unifiée, est donc demeurée à l'état de souhait. Quant au projet d'une discipline pragmatique, il a, malgré tout et tant bien que mal, survécu. Il connaît actuellement une vigueur nouvelle, et incomparablement plus grande qu'à l'époque de sa proposition. La raison en tient probablement à la découverte de certaines insuffisances de la syntaxe et de la sémantique et à la recherche conséquente d'éléments supplémentaires d'explication -- ou peut-être même d'un nouveau principe d'intelligibilité qui, tout en reconnaissant les principes syntaxique et sémantique, les ordonne à une conceptualité différente et plus fondamentale. Dans le premier cas, la pragmatique est introduite en un sens faible, c'est-à-dire ni plus ni moins que comme un complément de sémantique. Dans le second cas, elle semble bien être le nom d'une nouvelle rationalité dans l'analyse du langage, puisque son introduction oblige à la transformation du statut ontologique des unités construites par la syntaxe et la sémantique.

L'hypothèse générale qui dirige la présentation que je vais faire de cette période de la philosophie morrissienne, hypothèse que je suggère d'appeler "thèse pragmatique générale", est à l'effet que, du moins dans les débuts de sa production philosophique, Morris a proposé une pragmatique au sens fort. Il se distingue ainsi de ceux qui, tout en accordant, en un premier temps, que la pragmatique contribue à l'analyse de la signification, lui retirent en un second temps ce qui devient alors un privilège, puisqu'ils relèguent la pragmatique à l'analyse des facteurs psychologiques et sociologiques de la signification, qui sont considérés comme des facteurs externes et donc inessentiels, et dont la psychologie et la sociologie elles-mêmes peuvent bien mieux s'occuper.

Différemment, donc, de cette acceptation mitigée de la pragmatique, on trouve chez Morris la considération que la relation entre un symbole et son utilisateur, qui est le prototype de la relation pragmatique, non seulement s'inscrit de plein droit, et avec une force théorique égale, dans la série sémiotique, mais encore exige que sa différence spécifique soit respectée dans les cadres de cette série. En d'autres termes, si la pragmatique est un élément nécessaire de la série des disciplines sémiotiques, elle doit pouvoir trouver son compte dans les généralités produites par la sémiotique elle-même. Une grande partie du travail de Morris consistera donc à montrer comment les éléments de signification ainsi que l'articulation des disciplines sémiotiques doivent être réaménagés si la pragmatique s'inscrit à côté de la syntaxe et de la sémantique dans l'analyse de la signification.

Mais ce qui distingue plus particulièrement encore le traitement morrissien de la pragmatique, c'est son utilisation philosophique. Le projet de synthèse dont je parlais plus haut, et qui se résout en la proposition d'un système de la science unifiée, tire l'essentiel de son argumentation de la position particulière de la dimension pragmatique dans la structure sémiotique. C'est que, au fond, une synthèse du savoir n'est possible que si toutes les productions disciplinaires peuvent être ramenées à un même étalon de connaissance. Or, ceci équivaut à la recherche sémiotique d'un nouvel ordre d'intelligibilité, lequel, on vient de le voir, est obtenu par l'introduction du facteur pragmatique dans le processus de signification.

Cette "équivalence" entre la recherche sémiotique d'un ordre d'intelligibilité et celle, épistémologique, d'un étalon de connaissance, est

abondamment suggérée dans les textes de Morris. Elle recouvre à mon avis, et d'une part, une thèse sémiotique d'une grande importance et qu'il faut absolument rendre explicite, afin de percevoir autrement que comme un recours analogique l'utilisation philosophique que fait Morris de sa conception de la pragmatique. Je propose donc que cette thèse est à l'effet qu'une théorie adéquate de la connaissance doit être fondée sur une théorie de la signification ou, si l'on préfère, que toute problématique de connaissance peut être ramenée à une problématique de signification. Je laisse pour l'instant dans l'ombre ce qu'il faut entendre précisément (c'est-à-dire, ici, dans le contexte morrissien) par "problématique de connaissance" et "problématique de signification". Cette question sera amplement détaillée aux chapitres deux et trois du présent mémoire. Qu'il nous suffise de retenir que la force de la proposition morrissienne d'une pragmatique lui vient, pour une part, de ce qu'elle est engagée, par le biais de son appartenance à la structure sémiotique, dans le projet d'une philosophie synthétique.

Cela dit, et d'autre part, il faut encore montrer que l'on puisse fonder la connaissance sur la signification. Mon hypothèse à ce sujet est que c'est par la constitution théorique très particulière de l'élément pragmatique que peut prendre place une telle relation de fondement. Plus précisément, l'élément pragmatique est cela même qui constitue le facteur synthétique de la philosophie morrissienne et qui, ce faisant, vient fonder l'inspiration sémiotique du système de la science unifiée. A la thèse sémiotique, qui accentue pour une part, en la complétant philosophiquement, la thèse pragmatique générale, il faut donc corréler ce que j'appellerai une thèse pragmatique spéciale, qui joue un rôle similaire

quant à la thèse générale, mais à un niveau pragmatique cette fois-ci. On peut formuler cette thèse comme suit: l'élément pragmatique de la structure sémiotique, dans la mesure où il constitue le facteur synthétique de la théorie morrissienne de la connaissance, permet de fonder cette dernière sur une théorie de la signification.

Pour résumer, je fais la proposition que la philosophie et le projet d'une sémiotique que Morris a élaborés pendant la période allant de 1934 à 1938, et qui se trouvent plus particulièrement consignés dans les textes suivants: "Logical Positivism, Pragmatism, and Scientific Empiricism" (11), "Scientific Empiricism" (8) et "Foundations of the Theory of Signs" (12), reposent sur trois thèses principales qui, quoiqu'elles ne soient pas formulées comme telles par Morris, se démontrent clairement à partir d'une analyse des textes mentionnés. La première de ces thèses, la thèse pragmatique générale, affirme le caractère essentiel de la pragmatique dans la structure sémiotique. Elle est complétée, d'une part par la thèse sémiotique, qui détermine sa portée philosophique en énonçant le régime fondamental de la sémiotique par rapport au système de la science unifiée, et d'autre part par la thèse pragmatique spéciale, qui vient expliquer la thèse sémiotique en dévoilant la fonction épistémologique de l'élément pragmatique lui-même.

L'énonciation de ces trois thèses principales sur la philosophie du jeune Morris m'amène à considérer la question du traitement des textes de Morris. Ces derniers se situent en effet à un grand niveau de généralité et Morris désigne souvent leur contenu comme étant celui d'un programme plutôt que d'une théorie ne serait-ce que provisoirement achevée. Cela

pose des problèmes à l'analyse.

D'abord, il est très malaisé de reprendre ces textes dans le langage de la généralité sans perdre de leur substance théorique et sombrer dans l'insignifiance. Si l'on devait ne tracer que les contours de cette philosophie, il faudrait tout simplement la répéter. Ensuite, il est à peu près impossible de vérifier cette philosophie, c'est-à-dire d'en rechercher la plausibilité.

A première vue, cette remarque est plutôt anodine: l'opinion courante est à l'effet que l'on doit désespérer de poser à un texte de philosophie la question de la vérification, ne fût-ce qu'en un sens très large. Mais ce qui fait problème ici, c'est que Morris nous invite à poser cette question. Cela est particulièrement le cas lorsqu'il en appelle à l'histoire pour argumenter du bien-fondé, et même de la nécessité, des solutions qu'il propose quant à certaines contrariétés philosophiques, lesquelles se révèlent même être parfois de véritables apories. Le problème se complique d'autant plus que les solutions proposées n'ont rien de solutions achevées. Elles sont, à l'image de cette période de l'activité de Morris, des projets de solution. J'ajouterai même qu'elles jouent, dans le cadre de cette philosophie, le rôle de faire-valoir, c'est-à-dire que leur présence marque moins l'identité théorique d'une philosophie que l'occasion conséquemment rhétorique d'un exposé de synthèse. Je ne veux pas dire ici que Morris aurait très bien pu en appeler à d'autres problèmes pour arriver à ses fins. Quoiqu'on puisse penser que la sélection qu'il effectue n'est pas exhaustive, elle est néanmoins pertinente, et positivement

pertinente, c'est-à-dire qu'elle ne s'inscrit pas sur le fond d'une indifférenciation totale. Cependant, nous ne sommes pas ici en face d'une philosophie qui a pour unique but de clarifier des problèmes philosophiques. Si tel était le cas, on pourrait à tout le moins mesurer sa réussite ou son échec.

La philosophie du jeune Morris est incomparablement plus entreprenante, théoriquement parlant. Elle prétend être scientifique, tant dans sa méthode qu'au niveau du caractère démontrable de ses thèses. Et c'est précisément ici que la difficulté se présente. Car en regard de ces prétentions, les arguments historiques ne tiennent pas. D'abord, dire que la philosophie est "délibérément orientée vers les méthodes et les résultats de la science", et que cette "révolution" doit être considérée comme un "fait accompli" (13) , reste encore à voir. Ensuite, doubler cette affirmation de celle de la puissance réconciliatrice de la "nouvelle philosophie" (14) n'est qu'un vœu pieux que des propositions générales de solution matérialisent mal. En effet, cette "nouvelle philosophie" en est à sa prime ébauche et elle n'a pour transaction avec la science que la formation de ses tenants. Bref, elle n'a encore rien à son actif qui puisse accréditer un seul de ses projets.

En fait, la philosophie de Morris n'est pas congruente avec elle-même: elle ne possède pas les ressources de la philosophie scientifique qu'elle projette. Il est dès lors difficile de considérer son travail théorique du point de vue d'une éventuelle application.

Une troisième possibilité de traitement des textes de Morris aurait été l'explication ou le commentaire. Or, et toujours en vertu du niveau général auquel procèdent ces textes, il se serait agi de rechercher, dans la production subséquente de Morris, la signification et la portée des éléments de théorie exposés principalement dans "Logical Positivism, Pragmatism, and Scientific Empiricism" et dans "Scientific Empiricism". Le présent mémoire se serait alors profilé comme un travail historique. Cette perspective aurait été d'un intérêt certain. Mais elle correspond à une lecture préliminaire des textes de Morris qui n'a pas été la mienne.

Reste l'analyse. C'est la voie que j'ai empruntée et c'est le procédé dont l'ordre d'exposition qu'il commande m'a semblé le mieux rendre l'essentiel de cette partie de l'oeuvre de Morris. D'abord, il se prête très bien à l'examen d'un corpus restreint de textes, comme c'est le cas ici. (15) Ensuite, il a l'avantage de permettre une considération logique (synchrone) des propositions philosophiques que supportent ces textes. Cela a pour effet de ne pas dissiper la substance théorique des dits textes en la pondérant de textes autres et ultérieurs, dont il n'est d'ailleurs pas mieux prouvé qu'ils puissent fournir l'éclaircissement le plus intéressant. Il s'agit, en fait, de se donner quelque chose comme une compréhension sémantiquement maximale de cette partie de l'oeuvre de Morris, en la considérant comme actuelle. Enfin, il m'a semblé que le traitement analytique pouvait le mieux satisfaire le propos qui a commandé la rédaction de ce mémoire, à savoir la considération du concept morrissien de pragmatique dans le contexte de sa première élaboration.

Cela dit, une analyse peut se donner plusieurs moyens. En plus de reprendre certaines distinctions conceptuelles qui apparaîtront clairement en cours d'exposé et qui sont d'utilisation courante, le présent mémoire ordonne ses parties à une hypothèse d'interprétation de la philosophie du jeune Morris, hypothèse dont la forme la plus rigoureuse s'exprime dans ce que j'ai appelé le schéma du système de la science unifiée.

Cette construction veut être à la fois l'exposition des cadres conceptuels dans lesquels Morris pense sa philosophie et une proposition sur la structure interne de cette philosophie. L'un et l'autre aspects du travail de Morris sont intimement liés puisque les cadres conceptuels sont adaptés à la philosophie qu'ils comprennent et que leur articulation propre en constitue la trame. Une analyse qui veut dégager les tenants et les aboutissants d'une théorie, que celle-ci soit projetée ou achevée, doit d'une certaine façon s'échapper du contexte linguistique qui définit cette théorie afin d'en saisir les motifs. C'est ce que j'ai voulu réaliser en élaborant le schéma qui est présenté au chapitre premier de ce mémoire.

Quant au contenu théorique de ce schéma, il est développé dans les chapitres deux, trois et quatre, lesquels sont ordonnés selon la séquence des trois points de vue épistémologiques (psychologisme objectif, réalisme empirique et empirisme scientifique) qui commandent, à des degrés différents, la synthèse du système de la science unifiée.

Enfin, le chapitre cinquième est consacré à l'analyse du fonctionnement tripartite du schéma, et plus particulièrement à la détermination du rôle qu'y joue le facteur pragmatique.

NOTES (Introduction)

- (1) Charles W. Morris est né le 23 mai 1901 à Denver (Colorado), aux Etats-Unis. Après avoir terminé un baccalauréat ès Sciences à l'Université Northwestern en 1922, il obtient de l'Université de Chicago, en 1925, un Doctorat en Philosophie. Sa carrière d'enseignement se développe successivement dans trois universités: l'Université Rice, de 1925 à 1931, l'Université de Chicago, de 1931 à 1958 et l'Université de Floride, de 1958 à 1971, où il est nommé professeur émérite (en 1971).

Je tire ces informations du Dictionary of International Biography, Ernest Kay (éd.), Cambridge et London (Angleterre): Melrose Press Limited, 1973, p. 1239, ainsi que de la Concise Encyclopedia of Western Philosophy and Philosophers, New York: Hawthorn Books, Inc., 1960, p. 265.

La majeure partie des recueils biographiques demeurent muets au sujet de Morris.

- (2) Morris (1935a), (1935b).
- (3) Morris (1938a) p. 3: "The process in which something functions as a sign may be called semiosis."
- (4) Id., p. 4: "... S is the sign vehicle (and a sign in virtue of its functioning), D the designatum, and I the interpretant of the interpreter. The most effective characterization of a sign is the following: S is a sign of D for I to the degree that I takes account of D in virtue of the presence of S. Thus in semiosis something takes account of something else mediately, i. e., by means of a third something. Semiosis is accordingly a mediated-taking-account-of. The mediators are sign vehicles; the takings-account-of are interpretants; the agents of the process are interpreters; what is taken account of are designata."
- (5) Id., pp. 6-7: "In terms of the three correlates (sign vehicle, designatum, interpreter) of the triadic relation of semiosis, a number of other dyadic relations may be abstracted for study. One may study the relations of signs to the objects to which the signs are applicable. This relation will be called the semantical dimension of semiosis, ...; the study of this dimension will be called semantics. Or the subject of study may be the relation of signs to interpreters. This relation will be called the pragmatical dimension of semiosis, ... and the study of this dimension will be named pragmatics. ... the formal relation of signs to one another... /This/ third dimension will be called the syntactical dimension of semiosis, ... and the study of this dimension will be named syntactics."

- (6) Morris (1938a) p. 52: "Indeed, semiotic, in so far as it is more than these disciplines, is mainly concerned with their interrelations, and so with the unitary character of semiosis which these disciplines individually ignore."
- (7) Id., p. 53: "Any sign whatsoever may be studied from any of the three standpoints, though no standpoint is adequate to the full nature of semiosis."
- (8) Morris (1938c).
- (9) Je réfère ici à certaines considérations faites par Carnap sur le statut théorique de la pragmatique, dans Carnap (1942), pp. 8-13 et dans Carnap (1956) pp. 233-250.
- (10) Avec l'éclatement de la guerre, les Congrès internationaux organisés par le mouvement pour l'unification des sciences ont brusquement cessé. Quant à l'entreprise de l'Encyclopédie de la Science unifiée, elle n'a jamais dépassé le stade de l'introduction.
- (11) Morris (1937b).
- (12) Morris (1938a).
- (13) Morris (1937b) p. 7.
- (14) J'ai formé l'expression "nouvelle philosophie" à partir de certaines expressions de la Préface de Morris (1937b): "a new type of mind is demanded", p. 3; "the program of scientific empiricism reflects an actual historical movement", p. 5; "a modern form of the older systems of philosophy", id.; "its erection will be the work of many generations", id.; "to build a new type of synthesis", p. 6.
- (15) Ce mémoire est basé sur le contenu des textes que Morris a publiés, comme le titre du mémoire l'indique, durant la période qui va de 1934 à 1938 inclusivement, à l'exception d'un texte publié en 1960, et qui concerne l'histoire de l'Encyclopédie internationale de la Science unifiée (1960a; pour les autres, voir la bibliographie, pp.171-172). Certains de ces textes ont cependant constitué l'objet central de mon analyse. Ce sont: "Pragmatism and Metaphysics" (1934a), "Philosophy of Science and Science of Philosophy" (1935a), "The Relation of Formal and Empirical Sciences within Scientific Empiricism" (1935b), "Semiotic and Scientific Empiricism" (1936c) et "The Concept of Meaning in Pragmatism and Logical Positivism" (1937a), lesquels sont réunis dans "Logical Positivism, Pragmatism, and Scientific Empiricism" (1937b), et d'autre part "Scientific Empiricism" (1938c). L' "Introduction" au livre de G. H. Mead, Mind, Self, and Society (1934c), a été utilisée au chapitre deuxième. Quant à Foundations of the Theory of Signs (1938a), il n'a été considéré que relativement aux précisions à apporter quant à la série sémiotique "syntaxe - sémantique - pragmatique". Ce n'est pas que

cet ouvrage soit en lui-même sans intérêt, au contraire. Mais, à l'exception de quelques remarques sur les relations entre la sémiotique et les autres sciences, et que l'on retrouve dans les textes antérieurs que j'ai cités, ce livre est entièrement consacré à l'élaboration de la structure interne de la théorie des signes, propos qui n'était pas essentiel au développement du présent mémoire.

CHAPITRE PREMIER

LE SYSTEME DE LA SCIENCE UNIFIEE

L'idée logico-empiriste de la science unifiée

L'idée d'une unification et d'une systématisation des sciences, telle que nous la verrons à l'oeuvre dans la philosophie de Morris, est une des préoccupations marquantes de l'empirisme logique. Elle est d'ailleurs liée à une question fondamentale dont la formulation a été déterminante pour le type de philosophie qui s'est développée relativement à elle.

En effet, les débats que les tenants de ce mouvement ont provoqués et entretenus sur le problème de la ligne de démarcation entre métaphysique et science sont désormais célèbres. Au fond de ce débat se trouve la question de la nature de ce discours positif que constitue toute science. Comment les propositions scientifiques signifient-elles ? De quelle espèce est cette relation signifiante qu'elles entretiennent avec les objets du monde pour qu'elles puissent être dites vérifiables ? Dans quelle mesure les propositions scientifiques possèdent-elles un intérêt cognitif ou, si l'on préfère, quelle part de spéculation peut-on accorder à la science qui ne la dénature pas ? Bref, d'où vient que le discours scientifique nous apprend quelque chose du monde ?

Toutes ces questions portent en elles-mêmes celle, plus générale, de la nature de la scientificité, et la problématique de la science unifiée vient s'inscrire vis-à-vis de cette dernière comme son revers positif et disciplinaire. Chercher l'espace commun à tout ce qui s'appelle science, c'est déterminer un niveau de positivité qui soit une hypothèse sur la réponse à donner à toutes les questions précédentes. Cet espace recherché doit être tel que toutes les disciplines scientifiques puissent en principe y être ramenées, que ce soit sous la forme d'un schéma de réduction conceptuelle et de restriction langagière ou sous celle de l'obéissance à des directives épistémologiques quant à l'énonciation de tout savoir. Mais dans un cas comme dans l'autre, la référence au langage est patente, et c'est précisément en cela que les caractères positifs et disciplinaires ne peuvent être pensés l'un sans l'autre. Chaque discipline scientifique est un discours qui doit être interprété comme une configuration possible de cet espace langagier qu'est la scientificité.

Ceci est une thèse très forte à laquelle je fais l'hypothèse que nous sommes obligatoirement ramenés si la question de la recherche d'un critère de scientificité et celle de l'unification des sciences doivent être concurremment posées. Nous verrons plus loin dans quelle mesure cette interprétation nous permet de comprendre comment Morris a pu s'intégrer, quoique d'une façon assez particulière, dans le projet de la science unifiée.

En général, on connaît assez bien le premier terme de cette thèse, qui concerne la façon dont la métaphysique et la science doivent

être démarquées. Mais la question de l'unification des sciences a été considérablement moins retenue. La raison en tient probablement à ce que les projets précis auxquels elle était directement, et même naturellement liée n'ont pas eu vraiment de suite. Certains événements historiques, comme la guerre de 1939-1945 et la désorganisation institutionnelle que cette dernière a entraînée, et probablement aussi, d'un autre côté, l'ampleur des réalisations exigées pour que l'entreprise d'unification gagne une certaine plausibilité, ont joué en sa défaveur.

Mais il reste qu'on retiendrait trop peu, et conséquemment qu'on rendrait une image moins fidèle, de l'empirisme logique si on ne considérerait pas l'importance qu'a prise à une certaine époque le projet d'une science unifiée. Pour le montrer, je vais rappeler brièvement quelques traits marquants de l'histoire de l'idée de l'unification des sciences.

Comme le dit J. Joergensen,

L'expression 'unité de la science' fut introduite dans l'empirisme logique par Neurath. Il voulait marquer par là son opposition à l'opinion qu'il y a différentes sortes de sciences (et, correspondant à chacune d'elles, différentes sortes de réalité ou d'être), telles que les sciences naturelles (Naturwissenschaften) versus les humanités (Geisteswissenschaften), ou les sciences factuelles (Wirklichkeitswissenschaften) versus les sciences normatives (Normwissenschaften). Il voulait aussi, par les mots 'unité de la science', résumer l'objectif visé par les empiristes logiques, à savoir la formation d'une science comprenant tout le savoir humain comme une masse épistémologiquement ordonnée de phrases qui soient, en principe, de la même nature empiriste, et qui aille des énoncés protocolaires aux lois les plus compréhensives concernant les phénomènes de la nature et de la vie humaine. (1)

Pour Neurath, le caractère synthétique de l'unité de la science participe de la scientificité elle-même puisque la "compréhensivité" (comprehensiveness) et l'intégration (integration) de la science constituent le but de la science. L'unité de la science circonscrit un champ de savoir dont la forme est encyclopédique. Cette forme, Neurath la conçoit en opposition avec la forme systématique, laquelle, à son avis, ne peut contenir les variations historiques qui constituent le savoir propre à l'homme. Ce savoir n'est toujours, en fin de compte, que la science d'une époque et l'Encyclopédie, loin d'être conçue comme un système unique, doit être considérée comme un modèle dont l'organisation interne est variable. Pour faire court, l'unité de la science n'est pas systématique, mais encyclopédique (2)

Nous voyons dans quelle mesure la problématique de la science unifiée, du moins à son origine, a été liée à la réalisation d'une encyclopédie. Le choix de ce procédé discursif avait l'avantage de s'allier parfaitement, en les requérant lui-même, aux exigences de coopération internationale et d'uniformité de langage qu'exigeait le projet d'unification. (3)

Cette proposition de l'Encyclopédie n'est pas demeurée complètement à l'état de souhait, quoique le début de sa réalisation ait eu lieu bien après le moment de sa première ébauche conceptuelle. Ce que Morris nous dit à ce sujet est intéressant:

L'idée originale de l'Encyclopédie fut celle de Otto Neurath. Dans une lettre de 1935, il écrit qu'il travaillait à ce projet au moins depuis 1920.

Il écrit qu'il en parla d'abord avec Einstein et Hans Hahn, et qu'il en discuta très tôt avec Carnap et Philipp Frank. Dans les années 1930, Neurath était à l'Institut Mundaneum de La Haye. Il avait, en 1936, organisé "L'Institut de l'Unité de la Science" et l'avait constitué comme un département du précédent; en 1937, on le renomma "L'Institut International pour l'Unité de la Science", Neurath, Frank et Morris en formant le comité exécutif. (4) Un 'Comité d'organisation de l'Encyclopédie Internationale de la Science Unifiée', composé de Neurath, Frank, Jørgen Jørgensen, Morris et Louis Rougier, fut aussi mis en place. (On forma de plus un 'Comité d'organisation des Congrès Internationaux pour l'Unité de la Science', composé des mêmes personnes plus L. Susan Stebbing). Le projet général de l'Encyclopédie fut longuement discuté au Premier Congrès International pour l'Unité de la Science (5), qui eut lieu à Paris en 1935, et le Congrès vota une approbation du projet. (6)

En fait, il y eut cinq tels congrès pour l'Unité de la Science. Le deuxième eut lieu à Copenhague, en 1936, et porta sur la notion de causalité. Le troisième eut lieu à Paris, en 1937, et comme les congressistes participaient simultanément au Congrès Descartes (Neuvième Congrès international de Philosophie), "lequel se montrait particulièrement intéressé aux représentants de l'empirisme logique et consacrait une section spéciale à l'unité de la science, le congrès des empiristes logiques fut limité au problème de la coopération scientifique, particulièrement en relation avec l'Encyclopédie et l'unification du symbolisme logique" (7).

Le quatrième congrès fut tenu à Cambridge en 1938 et porta principalement sur le langage de la science; un exposé de Neurath concernait toutefois, et plus particulièrement, "la départementalisation de la science unifiée" (8). En 1939, alors que la guerre éclatait, eut lieu à Harvard

le cinquième congrès international pour l'Unité de la Science: une section entière se trouvait consacrée aux buts et aux méthodes de l'unification de la science. (9) Le sixième et dernier congrès eut lieu à Chicago en 1941. (10)

Pour en revenir à la réalisation de l'Encyclopédie, c'est trois ans après sa planification officielle au congrès de 1935, c'est-à-dire en 1938, que paraissent les premiers chapitres de son premier volume. Voici comment cette première parution doit être située par rapport au plan général de l'Encyclopédie élaboré par Neurath:

En plus des deux volumes d'introduction (chacun devant contenir dix monographies) avec le titre de section Foundations of the Unity of Science, Neurath pensa à deux (et parfois à trois) autres, et plus grandes, sections. La section 2 devait traiter des problèmes méthodologiques qui sont impliqués dans les sciences spéciales et dans la systématisation de la science, un accent particulier devant être mis sur la confrontation et la discussion des points de vue divergents. La section 3 devait concerner l'état actuel de la systématisation à l'intérieur des sciences spéciales de même que les connexions qui prévalaient entre elles, avec l'espoir que ceci pourrait venir en aide à une systématisation future. En 1938, Neurath pensait à six volumes (60 monographies) pour la section 3. (11)

De plus,

Neurath avait depuis longtemps planifié un Thesaurus Visuel (il l'appela quelquefois Illustré et quelquefois le Thesaurus Isotype) qui

serait 'eine Weltübersicht in Bildern' (12). Il pensait parfois que celui-ci devrait être un ajout à l'Encyclopédie, auquel cas il proposait d'ajouter à l'Encyclopédie une section 4 qui exemplifierait et appliquerait les méthodes et les résultats des trois sections précédentes à des domaines tels que l'éducation, le génie, le droit et la médecine. Neurath proposait dix volumes pour cette section, chacun d'eux devant posséder un corollaire illustré dans le Thesaurus Visuel. Ainsi, et au niveau le plus élaboré de ses propositions, Neurath pensait à une Encyclopédie en 26 volumes (260 monographies) augmentée d'un Thesaurus Visuel en dix volumes. (13)

Ces premiers chapitres du premier volume qui paraissaient en 1938 ne constituent donc qu'une part très minime de la masse encyclopédique que l'on espérait réaliser. Et si l'on songe à ceci que, en fait, seuls les deux premiers volumes, c'est-à-dire la première section, de l'Encyclopédie ont été, non seulement publiés, mais encore produits, et que cette production et cette publication se sont échelonnées jusqu'en 1970, l'énonciation d'un constat d'échec est tentante. La raison n'en tient pas seulement à la proportion de ce qui a été publié sur ce qu'on espérait publier, mais aussi à cela précisément qui a été publié. D'une certaine façon, cette Encyclopédie n'aura existé que par la procuration d'une introduction relativement détaillée.

Du premier de ces deux volumes, le premier chapitre, publié en 1938, doit retenir notre attention, puisqu'il concerne précisément la relation entre l'Encyclopédie et l'idée de l'unification de la science. Il est formé d'une série de six articles dont les auteurs sont, respectivement, Neurath, Bohr, Dewey, Russell, Carnap et Morris lui-même.

D'entrée de jeu, la composition du chapitre nous laisse présumer que si l'idée de l'unification de la science a fait école, si elle a pu rassembler autour de l'Encyclopédie des philosophes appartenant à plus d'une tradition et différemment engagés dans la panoplie des problèmes philosophiques et de leurs traitements possibles, c'est qu'elle n'était pas à proprement parler une thèse autonome et consensuelle, mais plutôt l'expression d'une problématique qui concerne la position de la philosophie par rapport à celle de la science. Chacun des articles de ce premier chapitre qui nous occupe traite de l'unité de la science d'une manière différente des autres, et telle qu'on ne peut pas tout à fait considérer qu'il s'agit là des différents aspects d'un même problème.

On a vu plus haut comment, pour Neurath, la forme encyclopédique est nécessairement liée au travail d'unification de la science. Et je vais analyser en détail, à la deuxième partie du présent chapitre, le point de vue de Morris sur cette question. Qu'il suffise pour l'instant de noter que, pour ce dernier, et différemment de ce que pense Neurath, l'unité de la science peut faire l'objet d'une systématisation d'ordre philosophique (ou du moins doit pouvoir tendre vers cette systématisation).

Je vais donc m'attacher ici à considérer les articles de Bohr, Russell, Carnap et Dewey. Le très bref article de Niels Bohr (14) présente l'unité de la science comme étant du ressort de cette recherche synthétique qui s'ensuit de l'analyse présuppositionnelle s'effectuant, par exemple, lors de toute découverte scientifique. L'unité de la science n'est pas simplement celle de "toutes les sciences visant à une description du

monde extérieur" mais relève aussi d'une "inséparabilité des analyses épistémologique et psychologique". Car ce qu'un travail de synthèse exige, c'est "la révision ... des présuppositions de l'application non ambiguë de nos concepts même les plus élémentaires" (15) . C'est en ce sens que l'intérêt de l'Encyclopédie, et ce qui la distingue d'ailleurs des encyclopédies précédentes, réside dans son insistance sur "l'élucidation de la méthodologie scientifique" (16) .

On retrouve un point d'insistance semblable chez Russell (17), pour qui "l'unité de la science, ... , est essentiellement une unité de méthode" (18). Mais ici, la méthode scientifique est considérée du point de vue de la logique mathématique, laquelle est extrêmement importante puisqu'elle doit pouvoir penser cette méthode. La forme logique, dont la logique mathématique fait la théorie, tire son intérêt du fait qu'elle permet, tout en évitant les questions métaphysiques, de constituer un plan homogène sur lequel analyser la nature scientifique de différentes disciplines. En d'autres termes, elle permet d'analyser l'appartenance de ces disciplines à un même champ épistémologique, c'est-à-dire à des champs de savoir qui se laissent déterminer par les mêmes catégories conceptuelles.

L'article de Carnap (19) se situe dans la même veine d'insistance sur l'aspect logique de l'unité de la science, mais cette insistance n'est pas ici un privilège théorique. Carnap considère en effet qu'on peut étudier la science "comme un corps d'actions effectuées par certaines personnes dans certaines circonstances" (20), ou encore comme l'ensemble des résultats, à savoir certaines expressions linguistiques, qui s'ensuivent

de ces actions et qui constituent "un corps ordonné de savoir" (21). C'est de ce second aspect qu'il veut rendre compte. La problématique de l'unité de la science consiste alors en la détermination de l'inter-relation entre les termes et les lois des différentes branches de la science.

Il est intéressant de souligner que, à la différence de Russell qui ne prend en considération les sciences empiriques que dans la mesure où les méthodes formelles y ont une incidence, Carnap considère la science en son sens large, c'est-à-dire que ce terme recouvre pour lui non seulement les sciences naturelles, mais aussi les sciences sociales et ce qu'il appelle le "savoir basé sur le sens commun" (22). La nature des inter-relations proposées est de l'ordre de la réductibilité à un même langage dans le cas des termes, et de l'ordre de la compatibilité et de la dérivabilité dans le cas des lois.

Si le problème de la réductibilité des termes est relativement clair, celui de la dérivabilité des lois semble d'investigation plus difficile. La réductibilité des termes, qui est la condition nécessaire de la dérivabilité des lois, ne peut solutionner intégralement le problème de l'application du savoir théorique, qui consiste dans le fait que, en général, les prédictions scientifiques doivent utiliser les lois de plusieurs branches de la science pour avoir lieu. Ce problème commande, en fait, la construction d'un langage homogène, d'un langage d'objets ("thing-language"), qui permette de consigner l'unité même des sciences.

L'article de Dewey (23) se caractérise par le point de vue social qu'il adopte sur le problème de l'unité de la science. Il admet bien sûr que, puisque l'on peut considérer la science comme un ensemble de sujets d'investigation, le problème de l'unification est alors celui de la totalisation systématique des savoirs (24) . Mais l'unité de la science possède aussi une "signification humaine et culturelle" (25) dont on ne saurait faire abstraction.

Or, de ce point de vue, l'unité de la science n'est rien d'autre que l'unité de l'attitude scientifique, ou, ce qui est équivalent chez Dewey, de la méthode scientifique, et cette attitude "n'est pas confinée à ceux que l'on appelle scientifiques"(26). D'où la primauté de cette dimension de l'unité par rapport à la dimension systématique. L'unité de l'attitude scientifique se trouve réalisée dans la communauté de l'attaque de problèmes pratiques sociaux. (27) Du moins peut-on la mesurer en examinant le degré de coopération active qui s'y trouve alors investi. Conséquemment, l'unité de la science ne consiste pas tant à définir les termes de toutes les sciences dans ceux d'une autre science qu'à "construire des ponts d'une science à l'autre" (28), en qualité et à proportion d'un engagement social.

Comme je le disais plus haut, la diversité des points de vue sur ce qu'il faut entendre par l'unité de la science est patente. On peut toutefois retracer, en gros, une insistance sur la méthodologie scientifique, en un sens strict chez certains, c'est-à-dire en référence particulière aux sciences empiriques, et en un sens plus large chez d'autres, où on

a affaire à quelque chose comme un "esprit scientifique" (29) .
Mais il semble que, dans tous les cas, on s'accorde plus ou moins explicitement sur l'idée que la philosophie doit se construire dans cet esprit et qu'il entre prioritairement dans sa tâche de se préoccuper du savoir, de ses conditions de possibilité et de ses conséquences.

De plus, et surtout, qu'il s'agisse de la synthèse toujours renouvelée des présupposés des sciences, de la continuité méthodologique de la scientificité, de l'homogénéité de la signification établie dans un langage d'objets ou du rassemblement des sciences autour des mêmes objectifs sociaux, il semble que tous puissent s'accorder sur cette thèse que l'on retrouve explicitement chez Neurath, à savoir que l'unité de la science circonscrit un "champ" de savoir (30). Au sens large où je propose que nous la considérons ici, cela signifie que l'unité de la science est un objet d'investigation pour la philosophie, le lieu privilégié de son accession aux sciences et de sa possibilité d'être scientifique.

Cependant, il est remarquable que la thèse de l'encyclopédisme de Neurath, dont la thèse de l'unité de la science comme champ de savoir forme une partie, n'ait été soutenue, de près ou de loin, par personne d'autre. En fait, l'encyclopédisme de Neurath est une radicalisation de la problématique de la science unifiée, non pas seulement au niveau de la pratique scientifique elle-même, dont la propre "intégration" est censée devenir le "nouvel objectif" (31) , mais aussi au niveau de la philosophie, qui doit éviter d'être une "juxtaposition spéculative" à "un groupe de disciplines scientifiques" (32) .

En regard de cela, Neurath propose que la seule solution possible est la suivante:

Si quelqu'un rejette l'idée d'une telle super science /que serait une philosophie autonome/ de même que l'idée d'une anticipation pseudo-rationaliste du système de la science, quel est le maximum de coordination scientifique qui demeure possible ? La réponse donnée par le mouvement de la science unifiée est: une encyclopédie de la science unifiée. Une encyclopédie (contrairement à un système anticipé ou à un système construit a priori) peut être considérée comme le modèle du savoir humain. ... Une encyclopédie, et non un système, est le véritable modèle de la science comme totalité. (33)

Nous devons donc considérer que la philosophie, lorsqu'elle travaille sur le problème de l'unité des sciences -- et il serait étonnant que le scientisme de Neurath la conçoive vaquant à d'autres tâches -- , travaille exactement à la construction d'une encyclopédie. Bref, un philosophe est un encyclopédiste. Il semble que, de l'intérieur du mouvement pour l'unification des sciences, de telles implications n'aient été endossées que par Neurath.

D'ailleurs, la participation aux congrès internationaux pour l'unité de la science, de même que le travail sur le projet de l'encyclopédie, n'ont pas été les seules voies de diffusion qu'a empruntées l'idée de l'unification des sciences. En effet, une série intitulée Einheitswissenschaft a été publiée, dont les éditeurs étaient Neurath, Carnap, Frank et Hans Hahn jusqu'à la mort de ce dernier en 1934, et ensuite

Neurath, Carnap et Jørgensen et, à partir de 1938, Charles Morris (34) . De plus, "en 1938, cette série fut augmentée de la Library of Unified Science Series ... " (35) .

D'autre part, une revue intitulée Erkenntnis fut créée en 1930, qui, alors que son titre devenait Journal of Unified Science, ne put paraître en 1939 à cause de la guerre. "Le volume IX devait contenir les résumés des communications présentées au Cinquième Congrès international pour l'unité de la science, ... , mais la composition de ce volume fut détruite par l'invasion nazie en Hollande." (36)

L'idée logico-empiriste de l'unification des sciences, et plus particulièrement sous la forme que Neurath lui avait donnée, n'a donc pas joui d'une bien longue vie. L'éclatement de la guerre en 1939 l'a rendue moribonde, en même temps qu'elle a sérieusement ébranlé l'école empiriste logique. Si l'on excepte la poursuite, jusqu'en 1970, de la publication des monographies appartenant aux deux premiers volumes de l'Encyclopédie, lesquelles, d'ailleurs, ont probablement été considérées pour elles-mêmes plutôt que comme contributions au travail d'unification des sciences, l'idée de cette unification est devenue lettre morte.

Quant à l'empirisme logique, certains tendent à voir le développement actuel de la logique, de la philosophie des sciences naturelles et humaines et de la philosophie du langage comme s'inscrivant dans la suite de ses premiers travaux (37). Et cette considération a quelque plausibilité. On pourrait en effet en fournir une illustration très récente. En 1974, la

compagnie de publication Reidel annonce la parution prochaine (1975) d'une nouvelle revue, dont le titre est identique au titre de celle qu'avaient lancé les premiers empiristes logiques: Erkenntnis.

Cette revue est annoncée comme une "revue internationale de philosophie analytique", et ses éditeurs sont C.G. Hempel, W. Stegmüller et W.K. Essler. Il est fort intéressant de constater que le propos explicite de cette revue rejoint, dans ses grandes lignes et au niveau de la détermination de son champ de préoccupations, le point majeur des promoteurs de l'Encyclopédie:

Erkenntnis est une revue philosophique pour les études fondamentales et la méthodologie scientifique. Ses contributions couvrent les domaines suivants: ce champ de la philosophie associé aujourd'hui aux notions de "philosophie de la science" et de "philosophie analytique" (dans un sens large); la philosophie du langage, de la logique et des mathématiques; les problèmes fondamentaux de la physique et des autres sciences naturelles; les fondements des disciplines normatives telles que l'éthique, la philosophie du droit et l'esthétique; la méthodologie des sciences sociales et des humanités; l'histoire des méthodes scientifiques. (38)

Et il est tout aussi intéressant de voir la tradition de recherche logico-empiriste réaffirmée par les éditeurs:

Il ne s'agit pas de faire pour une seconde fois les annales philosophiques avec ce nom; non plus qu'il ne sera tenté de faire ressurgir la philosophie des cercles de Vienne et de Berlin -- une tâche presque impossible si l'on considère les 35 années qui se sont écoulées depuis que le vieil

'Erkenntnis' est tombé, victime de la seconde guerre mondiale; ces années pendant lesquelles la discussion philosophique d'après-guerre a, sous plusieurs rapports, progressé bien au-delà des positions de cette époque. Mais dans la mesure où il construit à la fois sur les réalisations positives et les problèmes bien définis qui émergèrent de la discussion critique qui fut alors mise en mouvement, Erkenntnis se situe bien dans la tradition de son prédécesseur par rapport à son champ de recherche. Il se sent ainsi engagé par ce standard de clarté conceptuelle et de rigueur qui était celui du vieil 'Erkenntnis'. (39)

L'ancienne tentative d'unification des sciences a survécu en l'es-pèce de son motif profond, à savoir la recherche d'un principe empirique de scientificité. Ce principe se trouve clairement exprimé et détaillé chez Morris, où il a pris une forme extrêmement intéressante, que je vais maintenant exposer.

L'idée morrissienne de la science unifiée

J'ai dit plus haut que, à la différence de Neurath pour qui l'unification de la science est encyclopédique plutôt que systématique, Morris a considéré qu'il était possible de penser un système de la science unifiée. Mais, et on reconnaît bien là un geste théorique typiquement morrissien, au contraire d'opposer cette forme systématique à la forme encyclopédique, il les a conçues comme entretenant un rapport de complémentarité. Si "l'encyclopédie/est/la forme nécessaire du savoir humain", la science, néanmoins, "essaie de produire le plus grand degré de systématisation qui soit compatible avec sa croissance continue" (40) . Une encyclopédie méthodologiquement inspirée d'une attitude qui veut rendre

compte systématiquement de la scientificité, c'est là le projet dans lequel il faut s'engager.

On trouve donc, chez Morris, la possibilité d'un système de la science unifiée. Mais, à vrai dire, fort peu de propositions explicites concernent ce système. L'idée en semble, pour l'auteur, suffisamment claire, et il se préoccupe plutôt d'analyser les différents constituants de ce que devra être ce système. On verra, un peu plus loin dans ce chapitre, de quel ordre sont ces constituants. Je vais me préoccuper, pour l'instant, du statut théorique que Morris veut accorder au système de la science unifiée.

Selon lui, la proposition d'un système de la science unifiée est issue de l'idée que "tout savoir forme en principe un tout unifié et /qu'il n'existe aucun système de savoir (tels que la métaphysique, l'esthétique, l'éthique, la religion) qui soit parallèle ou supérieur à la science unifiée" (41) ; car si l'art et la religion, par exemple, sont "en tant qu'activités, ... , des alternatives à l'attitude scientifique", par contre, "les sciences de ces activités s'inscrivent dans le champ de la science unifiée" (42) . Ainsi, tout ce qui est savoir procède d'une même continuité théorique.

Le système de la science unifiée s'inscrit lui-même dans cette continuité, mais d'une façon assez particulière. En effet, son développement correspond à "l'étude scientifique de l'entreprise scientifique dans sa totalité" (43). Son objet propre est donc précisément cette con-

tinuité théorique de laquelle il participe. Mais le mode de cette participation est métathéorique. Si l'on appelle "science" l'ensemble des sciences particulières, lequel comprend tout autant la théorie de l'art que la physique, en passant par les mathématiques, le système de la science unifiée prend alors le nom de "métascience". Mais cette position, loin d'en être une d'extériorité ou de supériorité quelconque, constitue plutôt une extension de la science. L'ensemble des sciences particulières, ou encore le champ de la connaissance scientifique, ne serait pas délimité comme tel, et demeurerait par conséquent incomplet, s'il n'existait une théorie qui le systématise et en énonce le principe d'intelligibilité. La métascience est une extension naturelle et nécessaire de la science.

Cette position de Morris ne peut être justifiée que sur un fond philosophique. Car ce qui, en substance, nous est proposé, ce n'est rien qui doive être vérifié au niveau du fonctionnement même de chacune des sciences particulières. On ne nous dit pas, par exemple, que la structure interne de telle théorie physique requiert une réflexion métascientifique de tel type pour s'élaborer, ce qui serait, d'ailleurs, assez hasardeux. Ce dont il s'agit plutôt, c'est de la détermination d'un critère de scientificité.

L'argumentation à cet effet ne doit toutefois pas être biaisée par l'une ou l'autre des positions doctrinales qui forment depuis longtemps la polémique autour de cette question. Il faut noter que ce n'est pas seulement le problème de la distinction entre philosophie et science qui est en jeu ici. Le débat sur la nature de la scientificité est aussi présent

dans la question du rapport entre les sciences formelles et les sciences empiriques, et dans celle de l'opposition entre les sciences socio-humaines et les sciences naturelles. Ce que le système de la science unifiée doit montrer, c'est de quelle façon tous ces débats peuvent être réglés, c'est-à-dire toutes ces oppositions, résolues, en établissant que toutes les disciplines qui sont en jeu vivent du même type de plausibilité. Leurs différences ne résident alors qu'en la particularité de leurs objets respectifs et du degré de généralité théorique que ces derniers commandent.

En ce sens, le système de la science unifiée est une métascience au sens propre, c'est-à-dire qu'il s'occupe de la théorie, de l'objet et de la méthode de toutes les disciplines qui sont déclarées scientifiques. Mais ce système est aussi une métascience au sens général, parce qu'il ne se construit pas comme l'ensemble des épistémologies particulières de chacune des sciences, mais comme le cadre théorique à l'intérieur duquel toute telle épistémologie peut être pensée. Le système de la science unifiée a pour tâche de concevoir les traits génériques des composantes de toute discipline scientifique. Ce faisant, il délimite le domaine de la scientificité et prescrit que les épistémologies devront expliquer les modalités d'appartenance des disciplines dont elles s'occupent à ce domaine de la scientificité.

La nécessité du système de la science unifiée tient donc à ceci que l'entreprise scientifique comme telle doit, pour satisfaire ses propres réquisits de cohérence et d'exhaustivité, se reprendre à un niveau méta-

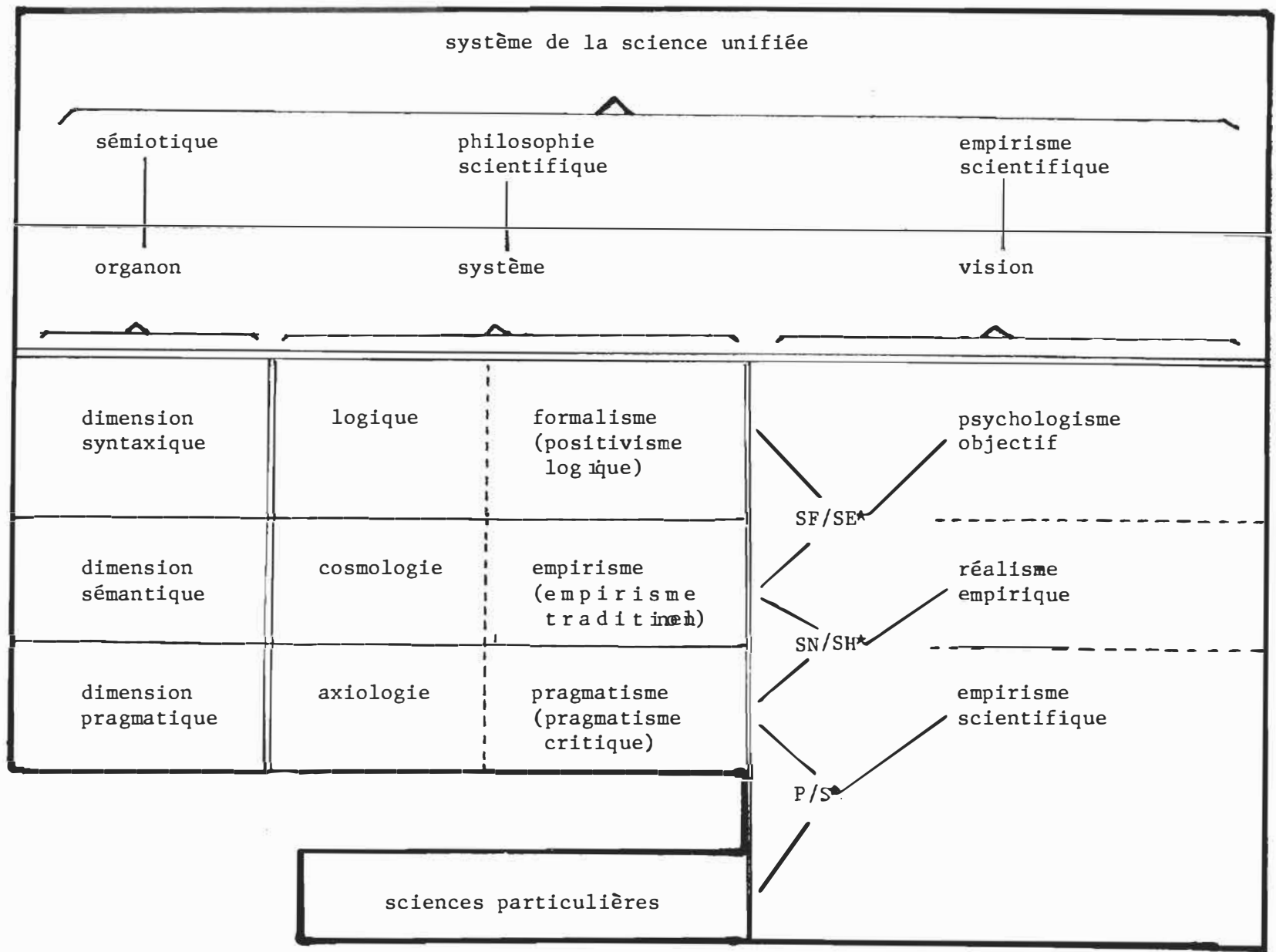
théorique afin d'établir son unité et de se totaliser comme entreprise d'un certain type. Et ce geste théorique est important, "car de la solution du conflit qui s'élève autour de la question de savoir si le domaine des problèmes sociaux doit être dominé par une façon scientifique ou antiscientifique de penser, dépend en grande partie l'orientation de la civilisation future" (44).

Le schéma du système de la science unifiée

Je vais maintenant considérer la question des constituants du système morrissien de la science unifiée, et je vais la considérer dans le sens de ce que j'ai annoncé en introduction, c'est-à-dire dans le cadre d'une hypothèse d'interprétation de la structure conceptuelle qui constitue pour Morris le système de la science unifiée. Il s'agira donc ici de présenter ce qu'on pourrait appeler le schéma conceptuel du système de la science unifiée. (voir page suivante)

Le premier élément que l'on doit prendre en considération découle de l'exposé précédent, qui concerne le statut théorique du système de la science unifiée. Ce système est en position métathéorique par rapport au langage des sciences particulières, et cette position n'est pas de l'ordre de la rupture, mais de l'ordre de la continuité. D'où l'apparition de l'expression "sciences particulières" et son intégration dans le schéma par le biais de l'opposition "philosophie/science", sur laquelle je revien-

SCHEMA DU SYSTEME DE LA SCIENCE UNIFIEE



* "SF" : sciences formelles; "SE" : sciences empiriques; "SN" : sciences naturelles; "SH" : sciences socio-humaines; "P" : philosophie; "S" : sciences.

drai plus loin.

La seconde considération qui dirige la conception du schéma est relative à l'ensemble des trois thèses que j'ai énoncées en introduction, à savoir la thèse pragmatique générale, la thèse sémiotique et la thèse pragmatique spéciale. La thèse pragmatique générale revient, on l'a vu, à poser que la signification possède un caractère tridimensionnel irréductible: aucun des trois aspects de la signification ne peut être ramené à l'un et/ou l'autre des deux autres aspects, et ces trois aspects déterminent exhaustivement la nature de la signification.

Quant à la thèse sémiotique elle consiste à affirmer le caractère fondamental de la sémiotique par rapport à la théorie de la connaissance, c'est-à-dire, ici, au schéma conceptuel du système de la science unifiée. Enfin, la thèse pragmatique spéciale, qui vient appuyer la thèse sémiotique, affirme que le caractère fondamental de la sémiotique lui vient plus particulièrement de la dimension pragmatique de la signification, lequel est précisément en cause dans le caractère synthétique du système de la science unifiée.

Mais avant que de montrer comment ces trois thèses s'intègrent dans le schéma, il faut considérer ce qui constitue, en quelque sorte, le noyau du schéma, c'est-à-dire ce que Morris appelle la "philosophie scientifique" (45). Morris nous dit en effet, dans la Préface de Logical Positivism, Pragmatism, and Scientific Empiricism (46), qu' "il est important

de voir la possibilité d'un système philosophique empiriquement fondé comprenant logique, cosmologie et axiologie -- et de voir qu'un tel système est, dans sa forme idéale, le système de la science unifiée." Cependant, la nouvelle philosophie que veut proposer Morris ne se résoud pas tout entière en un système. Elle est elle-même analysée selon les trois aspects suivants: "la philosophie comme organon devient la sémiotique générale; la philosophie comme système devient la tentative de travailler dans le sens du système de la science unifiée; la philosophie comme vision est l'évaluation des implications sociales et culturelles du système de savoir disponible à chaque époque." (47)

A côté de la séquence "logique - cosmologie - axiologie", les textes de Morris nous permettent d'en établir immédiatement deux autres. D'abord, la séquence sémiotique formée des dimensions syntaxique, sémantique et pragmatique de la signification. Ensuite, celle, de caractère historique et plus strictement philosophique, constituée des termes suivants: "formalisme (positivisme logique) - empirisme (empirisme traditionnel) - pragmatisme (pragmatisme critique)". Les termes de ces deux séquences apparaissent dans l'ordre que je viens de mentionner, et Morris interprète déjà ceux de la seconde dans ceux de la première: "...formalisme, empirisme et pragmatisme sont simplement des emphases sur l'une ou l'autre des trois dimensions de la signification..." (48), c'est-à-dire, respectivement, les dimensions syntaxique, sémantique et pragmatique.

D'un point de vue historique, le formalisme est représenté par l'école du positivisme logique, que la nature formelle des théories scientifiques a prioritairement préoccupée, et pour laquelle la logique s'est

avérée un instrument d'analyse supérieurement efficace. Quant à l'empirisme, son accentuation sur l'entreprise scientifique comme système de savoir et, corrélativement, sur le type de validité du discours philosophique, prend ses racines dans l'empirisme que la tradition a fixé chez les anglo-saxons de la fin du XVI^{ème} siècle jusqu'au XIX^{ème} siècle (de Bacon à Mill, en passant par Hobbes, Locke, Berkeley et Hume).

Enfin, on trouve chez Comte, d'une part, et chez les pragmatistes américains (Peirce, James, Dewey et G. H. Mead) d'autre part, les représentants du pragmatisme, mouvement qui s'est plus particulièrement intéressé aux sciences biologiques et socio-humaines, c'est-à-dire à la présence du facteur humain aux différents niveaux de l'entreprise scientifique.

La correspondance que Morris établit entre ces mouvements et les dimensions de la signification est intuitivement plausible: les positivistes logiques se sont surtout préoccupés de la relation des signes entre eux, les empiristes, de la relation entre les signes et leurs objets, et les pragmatistes, de la relation entre les signes et leurs utilisateurs. On comprend ainsi que Morris affirme la "complémentarité" des trois attitudes philosophiques et des trois écoles qui y correspondent. (49)

Il faut toutefois noter -- et on constatera bientôt l'importance de cette remarque -- que, pour Morris, l'empirisme traditionnel, en plus d'être chronologiquement antérieur au positivisme logique et au pragmatisme, se trouve aussi en position de prééminence conceptuelle par rapport à ces deux mouvements. L'empirisme traditionnel constitue en effet le point de départ commun du positivisme logique et du pragmatisme. D'une certaine

façon, il contient déjà l'intérêt pour le logique et l'intérêt pour le biologique, lesquels vont se dissocier historiquement pour devenir, le premier, la préoccupation du positivisme logique, le second, celle du pragmatisme. (50)

Ce n'est que dans le cadre de la nouvelle philosophie proposée par Morris (l'empirisme scientifique), qui doit rendre compte d'une façon adéquate de l'empirisme renouvelé du monde contemporain, que ces deux types d'intérêt vont à nouveau pouvoir être réunis, mais d'une façon explicite maintenant.

Nous sommes donc en présence d'une lignée d'empirismes dont le dernier, l'empirisme scientifique, est censé constituer une synthèse explicite, et par là un progrès, relativement aux précédents.

Pour en revenir à notre schéma, nous avons établi les séquences verticales qui correspondent aux catégories d'organon et de système. On notera que la catégorie de système subsume deux séquences, "logique - cosmologie - axiologie" et "formalisme - empirisme - pragmatisme". Leur juxtaposition n'a pas été justifiée, mais cela n'a pas tellement d'importance pour ce qui nous concerne. Il sera suffisant de dire que la seconde séquence représente les attitudes (et les écoles) philosophiques qui correspondent à chacune des parties du système philosophique proposé et que, d'ailleurs, chaque terme de la première séquence est, selon Morris (48), correctement interprétable par le terme correspondant de la séquence sémiotique.

Considérons maintenant la catégorie de vision, laquelle est, à bien des égards, plus complexe que les deux autres. D'abord, la séquence des

termes qui la constitue est formée de trois couples d'opposés disciplinaires, lesquels sont corrélés à leur résolution épistémologique.

Ensuite, la correspondance horizontale aux termes des autres séquences est en partie celle d'un produit conceptuel plutôt que celle d'une suite linéaire. Enfin, elle constitue à mon avis l'espace où se joue l'originalité de la philosophie de Morris, puisque c'est dans ses termes qu'il faut comprendre la nouveauté de l'empirisme qui nous est proposé.

J'ai dit auparavant dans ce chapitre que le système de la science unifiée, tel que proposé par Morris, devait résoudre, non seulement l'opposition entre philosophie et science, mais aussi celle des sciences formelles et des sciences empiriques, et celle des sciences socio-humaines et des sciences naturelles. Ce sont ces trois oppositions qui sont reprises dans la séquence que nous examinons maintenant.

Chacun des termes de ces oppositions est caractérisé sur un axe horizontal différent de celui auquel il est opposé. Cette caractérisation est effectuée du point de vue du traitement que chacun des types de science effectue sur son objet. Ainsi les sciences formelles relèvent-elles de la dimension syntaxique, les sciences empiriques (ou les sciences naturelles), de la dimension sémantique, et les sciences socio-humaines, de la dimension pragmatique de la signification. Quant à ce que j'ai appelé "philosophie", ce terme renvoie aux trois dimensions de la signification dans la mesure où toutes trois sont requises pour analyser le système de la science unifiée dans sa totalité. C'est donc le niveau philosophique du système de la science unifiée qui est problématisé relativement au domaine des sciences particulières.

L'enjeu de toutes ces oppositions est l'octroi possible à chacun de leurs éléments du prédicat de scientificité. En quel sens les sciences formelles et les sciences empiriques, d'une part, et les sciences naturelles et les sciences socio-humaines, d'autre part, peuvent-elles être considérées comme des disciplines scientifiques, et ce, en vertu d'un même critère de détermination ? Cette question est poussée à sa limite dans le cas de la philosophie et de la science en général. Si l'appellation "science" semble retenir du côté de la relation d'opposition où elle apparaît toute la scientificité, néanmoins, pour Morris, la question de la possibilité d'une philosophie scientifique se pose.

A chacun des conflits disciplinaires représentés par les couples d'opposés, la philosophie de Morris propose une solution, qui correspond plus particulièrement à l'une ou l'autre des trois dimensions de la signification. Ainsi, le chevauchement d'interprétations qui marque les conflits disciplinaires se trouve rétabli.

Ces solutions, je les ai présentées plus haut comme des résolutions épistémologiques. C'est que, en effet, c'est par le biais de considérations relevant de la conception morrissienne de la connaissance que les relations d'opposition sont examinées. D'autre part, la résolution même des conflits a lieu à l'intérieur d'une analyse empiriste et consiste en une reprise conceptuelle sur le terrain de laquelle les oppositions qui nous concernent n'ont plus leur raison d'être: elle travaille au niveau des principes d'intelligibilité relatifs aux problèmes posés. Bref, l'analyse morrissienne

en formulant la problématique disciplinaire que l'on vient de présenter, travaille à l'élaboration d'un nouveau cadre dans lequel rendre compte de la réflexion cognitive.

Il n'y a pas lieu ici d'entrer dans le détail des relations entre les conflits disciplinaires et leur résolution. Trois des quatre prochains chapitres de ce mémoire leur sont en partie consacrés. Ils traitent respectivement, et dans l'ordre, du psychologisme objectif, du réalisme empirique et de l'empirisme scientifique. En gros, et par rapport à ce qui nous concerne ici, le deuxième chapitre montre comment les sciences formelles sont un type de science empirique, le troisième chapitre, comment on peut concevoir d'une façon uniforme les divers types d'expérimentation caractérisant les sciences naturelles et les sciences socio-humaines, et le quatrième développe les bases philosophiques relatives à l'idée que la philosophie et la science peuvent être à la limite identifiées si l'on endosse un empirisme bien adapté à l'âge de la science.

Si la majeure partie du développement de ce mémoire concerne ces trois thèses épistémologiques, c'est qu'elles constituent, à mon avis, les points de vue essentiels qui permettent de comprendre les motifs et l'originalité de la philosophie de Morris. Cette dernière, comme je l'ai déjà souligné, est une entreprise de synthèse, et il m'a semblé qu'une façon intéressante d'en rendre compte était de privilégier cette perspective épistémologique d'où Morris tire ses arguments forts à l'appui de sa proposition.

En fait, la philosophie de cette période de l'oeuvre de Morris est une philosophie de la connaissance dont on peut dire que le fait de prendre appui sur une théorie de la signification ne l'altère pas ~~comme~~ telle. Bien au contraire, on verra que si l'organisation des thèses épistémologiques produit l'effet de synthèse mentionné, c'est qu'elle est la reprise exacte du motif sémiotique des dimensions de la signification. Voilà précisément ce qui est souligné, à l'intérieur du schéma, par la correspondance des termes de la dernière séquence à ceux de la première.

Nous sommes maintenant en mesure de voir comment les deux premières thèses que j'ai proposées en guise d'hypothèse d'interprétation de la philosophie de Morris, à savoir la thèse pragmatique générale et la thèse sémiotique, ont été schématisées. La thèse pragmatique générale correspond à la séquence appartenant à la catégorie d'organon, ou plus précisément à la constance de son articulation, qui est manifestée par la tripartition de toutes les séquences du schéma.

Quant à la thèse sémiotique, elle réfère à la position fondamentale de la tripartition sémiotique par rapport aux autres tripartitions du schéma, et plus particulièrement par rapport à la dernière, sous laquelle viennent s'inscrire les thèses épistémologiques. Il est à noter ici que la catégorie d'organon, qui fixe la position de la sémiotique dans le schéma que j'ai proposé, ne fait pas obstacle à la conception du caractère fondamental de la théorie de la signification par rapport à la théorie de la connaissance. Le caractère fondamental de la sémiotique, nous le verrons en détail au chapitre cinquième, se marque dans le fait que cette dernière est l'organon

d'une réflexion empiriste qui l'utilise pour penser la systématique du savoir. En conséquence, elle n'est pas ordonnée à une conceptualité supérieure mais motive plutôt, et d'une certaine façon explique, l'articulation propre de cette systématique. D'où la fonction d'interprétation qui est accordée à la séquence des dimensions syntaxique, sémantique et pragmatique relativement aux autres séquences du schéma.

Considérons maintenant la thèse pragmatique spéciale, selon laquelle la thèse sémiotique est explicitée par l'idée que l'élément pragmatique de la structure sémiotique est le facteur synthétique de la théorie morrissienne de la connaissance. En d'autres termes, la nature synthétique de la philosophie (scientifique) de Morris dépend plus particulièrement de l'élément pragmatique appartenant à la théorie de la signification qui se trouve à son fondement. Le chapitre cinquième de ce mémoire est pour une bonne part consacré au commentaire de cette proposition et de la façon dont elle est intégrée dans le schéma du système de la science unifiée. Il suffira donc, pour l'instant, de signaler ce qui, des éléments ou de l'organisation du schéma, dépend de la thèse pragmatique spéciale.

On peut considérer que, chez Morris, l'empirisme scientifique est l'expression du fonctionnement synthétique de la dimension sémiotique pragmatique. C'est cela même qui se trouve marqué par la double position de son expression dans le schéma qui nous occupe. L'empirisme scientifique est en effet et d'abord le point de vue épistémologique qui rend possible la résolution du conflit disciplinaire le plus fort (philosophie/science) relativement à la question de la scientificité, dans la mesure où il en

représente, on le verra plus en détail, une conception élargie.

Qu'il suffise de dire ici que cette conception élargie de la scientificité relève de l'hypothèse selon laquelle la dimension pragmatique de la signification est indispensable au fonctionnement sémiotique des catégories cognitives syntaxico-sémantiques. La synthèse que vise l'empirisme scientifique est la seule mesure réelle de l'entreprise scientifique, et elle s'élabore fondamentalement comme un point de vue pragmatique.

Ce point de vue pragmatique lui vient de sa préoccupation axiologique, et il détermine la nature même de la réflexion épistémologique chez Morris. En effet, en vertu de la thèse sémiotique, l'élaboration des catégories de la connaissance prend pour modèle la configuration tripartite des dimensions de la signification. On a vu que chacune de ces dimensions occupe sa position propre dans cette configuration, c'est-à-dire que chacune d'elles est irréductible aux deux autres et qu'elle est nécessaire pour le fonctionnement de la semiosis.

Or, ce qui est propre à la dimension pragmatique c'est, selon notre hypothèse, qu'elle est un facteur de synthèse relativement aux deux autres dimensions et en tant qu'elles constituent un modèle pour la théorie de la connaissance.

La conséquence immédiate de cela, c'est que toute analyse qui prend pour modèle la configuration sémiotique doit s'établir à un niveau théoriquement second (ou métathéorique) lorsqu'elle travaille dans la dimension

pragmatique. En d'autres termes, toute analyse cognitive complète est théoriquement complexe, c'est-à-dire qu'elle doit fonctionner à un double niveau pour produire un résultat empiriquement adéquat.

Ceci explique que c'est à chacun des trois points de vue épistémologiques du schéma du système de la science unifiée qu'il revient de résoudre le conflit disciplinaire qui en forme l'objet, et ce, dans le sens du nouvel empirisme proposé par Morris. Car l'un ne va pas sans l'autre: le redoublement théorique dont il est question est d'inspiration pragmatique et forme le coeur de l'empirisme morrissien.

Ceci explique aussi pourquoi l'empirisme scientifique peut être considéré comme la vision de la philosophie scientifique morrissienne. On l'a vu, la catégorie de vision a été définie comme "l'évaluation des implications sociales et culturelles du système de savoir accessible à chaque époque" (47). Cela signifie que le rôle que joue le facteur pragmatique dans l'élaboration de la théorie morrissienne de la connaissance est de caractère fondamentalement normatif. Et partant, l'idée même de ce qu'on pourrait appeler l'épistémologie morrissienne (psychologisme objectif, réalisme empirique et empirisme scientifique).

Il n'y a pas, chez Morris, d'épistémologie significative possible (c'est-à-dire empirique scientifique) s'il n'y a pas ce redoublement théorique par quoi les analyses syntaxiques et sémantiques peuvent trouver leur justification.

En fin de compte, on peut dire que l'empirisme scientifique est un élément privilégié du système de la science unifiée. Il en constitue ni plus ni moins que la théorie. Ainsi, la relation entre l'empirisme scientifique et le système de la science unifiée est semblable à la relation entre le système de la science unifiée et l'ensemble des disciplines scientifiques. Mais c'est à ceci près que l'empirisme scientifique est le terrain sur lequel la relation précédente s'effectue. Ou plutôt, l'empirisme scientifique est cette théorie qui va déterminer les modalités de la précédente relation. C'est en cela que réside l'essentiel de son effet théorique unifiant. C'est pour cette raison qu'il est la philosophie du système de la science unifiée.

Finalement, le schéma que je propose du système de la science unifiée est la représentation des concepts principaux (sémiotiques, philosophiques (au sens restreint) et épistémologiques) qu'à mon avis Morris développe afin de déterminer la nature de ce système. En ce sens, nous n'avons pas affaire au système de la science unifiée comme tel, mais plutôt aux principes qui doivent le rendre possible et aux directives qui doivent déterminer sa construction. Le schéma du système de la science unifiée est, en quelque sorte, la table analytique de l'empirisme scientifique .

NOTES (Chapitre premier)

- (1) Joergensen (1951) p. 76: "The expression 'unity of science' was introduced into logical empiricism by Neurath. He wanted thereby to mark his opposition to the view that there are different kinds of sciences (and, corresponding to them, different kinds of reality or being), such as natural sciences (Naturwissenschaften) versus the humanities (Geisteswissenschaften), or factual sciences (Wirklichkeitswissenschaften) versus normative sciences (Normwissenschaften). He also wanted, by the words 'unity of science', to sum up the objective aimed at by logical empiricists, viz., the formation of a science comprising all human knowledge as an epistemologically homogeneous ordered mass of sentences being of the same empiricist nature in principle, from protocol-sentences to the most comprehensive laws for the phenomena of nature and human life".
(Les traductions sont de moi)
- (2) Neurath (1938).
- (3) Voir notamment Neurath (1936).
- (4) Une note de l'éditeur, placée à la suite du Postscript aux deux volumes des Foundations of the Unity of Science, nous donne, à propos de cet Institut, l'information suivante: "The Institute for the Unity of Science was incorporated in 1949 with Philipp Frank, of Harvard University, as president of the Board of Trustees. A grant from the Rockefeller Foundation made this incorporation possible. The International Encyclopedia of Unified Science will henceforth be owned and directed by the Institute for the Unity of Science". Neurath, O., R. Carnap et C. Morris (1955) p. 946.
- (5) Joergensen (1951) l'appelle "Congrès international de Philosophie scientifique" (p. 44). Il ajoute que ce premier Congrès de Paris fut précédé de trois autres congrès, qui ont constitué les premières ébauches des rencontres internationales dont nous parlons: "The first two of these congresses (called "Tagungen") were kept within rather narrow limits and were attended by a relatively small number of participants from Austria, Czechoslovakia, and Germany. The first was held in Prague in 1929... . . . the second ... , at Königsberg in 1930.
...
The next congress was held at Prague in 1934. It was called a preparatory meeting (the Paris congress was being planned for the following year under the name of the "Congrès international de philosophie scientifique"). the preparatory meeting achieved a more international character than the preceding meetings had".

- (6) Morris (1960a) pp. 517-518: "The original idea of the Encyclopedia was Otto Neurath's. In a letter of 1935 he wrote that he was at work on the project at least as early as 1920. He wrote that he first talked it over with Einstein and Hans Hahn, and had early discussions about it with Carnap and Philipp Frank. In the 1930's Neurath was with the Mundaneum Institute of the Hague. He had set up 'The Unity of Science Institute' in 1936 as a department of this Institute, and in 1937 this was renamed 'The International Institute for the Unity of Science', with Neurath, Frank, and Morris forming the executive committee. There was also set up an 'Organization Committee of the International Encyclopedia of Unified Science' composed of Neurath, Carnap, Frank, Jorgen Jorgensen, Morris, and Louis Rougier. (Also formed was an 'Organization Committee of the International Congresses for the Unity of Science', composed of the same persons plus L. Susan Stebbing). The general project of the Encyclopedia was discussed at length at the First International Congress for the Unity of Science, Paris, September 1935, and the Congress voted approval of the project".
- (7) Joergensen (1951) p. 46: "... this congress had shown itself particularly interested in the representatives of logical empiricism and had devoted a special section to the unity of science, the congress of the logical empiricists was confined to a conference on the problems of scientific co-operation, especially in connection with the Encyclopedia and the unification of logical symbolism".
- (8) Id., p. 47: "... the departmentalization of unified science...".
- (9) Id., pp. 46-47.
- (10) Martin (1955) p. 937: "The Sixth International Congress for the Unity of Science was held at the University of Chicago, ... , 1941".
- (11) Morris (1960a) p. 518: "In addition to the two introductory volumes (each to contain ten monographs) with the section title of Foundations of the Unity of Science, Neurath thought of two (and at times of three) other, and larger, sections. ... Section 2 was to deal with methodological problems involved in the special sciences and in the systematization of science, with particular stress to be laid upon the confrontation and discussion of divergent points of view. Section 3 was to concern itself with the actual state of systematization within the special sciences and the connections which obtained between them, with the hope that this might help toward further systematization. Neurath in 1938 was thinking of six volumes (60 monographs) for Section 2 and eight volumes (80 monographs) for Section 3".

- (12) En français: "un survol du monde en images".

- (13) Morris (1960a) p. 518: "Neurath had long planned a comprehensive Visual Thesaurus (sometimes he called it the Pictorial and sometimes the Isotype Thesaurus) which would be 'eine Weltübersicht in Bildern'. At times he thought that this might be an adjunct of the Encyclopedia, in which case he proposed an additional Section 4 for the Encyclopedia which would exemplify and apply the methods and results of the preceding three Sections to such fields as education, engineering, law, and medicine. Neurath proposed ten volumes for this Section, each of which would have a pictorial companion in the Visual Thesaurus. So at the most elaborate range of his proposals Neurath was thinking of a 26 volume (260 monographs) Encyclopedia supplemented by a ten volume Visual Thesaurus".

- (14) "Analysis and Synthesis in Science", Neurath, O., R. Carnap et C. Morris (1955) p. 28.

- (15) Id., p. 28: "... the recognition of relations between formerly unconnected groups of phenomena, the harmonious synthesis of which demands a renewed revision of the presuppositions for the unambiguous application of even our most elementary concepts. This circumstance reminds us not only of the unity of all sciences aiming at a description of the external world but, above all, of the inseparability of epistemological and psychological analysis".

- (16) Id., p. 28: "... the elucidation of scientific methodology".

- (17) "On the Importance of Logical Form", id., pp. 39-41.

- (18) Id., p. 41: "The unity of science, ... , is essentially a unity of method ...".

- (19) "Logical Foundations of the Unity of Science", id., pp. 42-62.

- (20) Id., p. 42: "... as a body of actions carried out by certain persons under certain circumstances".

- (21) Id., p. 42: "... a body of ordered knowledge".

- (22) Id., p. 45: "... knowledge based on common sense...".

- (23) "Unity of Science as a Social Problem", id., pp. 29-38.
- (24) Id., p. 32: "... ~~the~~ problem of attaining the unity of science is that of co-ordinating the scattered and immense body of specialized findings into a systematic whole".
- (25) Id., p. 32: "... a human, a cultural, meaning of the unity of science".
- (26) Id., p. 29: "... the scientific method is not confined to those who are called scientists".
- (27) Id., p. 34: "... convergence can best be attained by considering how various sciences may be brought together in common attack upon practical social problems".
- (28) Id., p. 34: "... to build bridges from one science to another".
- (29) Je comprends ici le cas de Carnap, où la prédominance du langage d'objets vaut aussi pour le savoir de sens commun.
- (30) Neurath, O., R. Carnap et C. Morris (1955) p. 2: "These congresses /for the Unity of Science/, ... , show a new field for co-operation".
- (31) Id., p. 15: "The evolving of all such logical connections /between statements of the same science and between statements of different sciences/ and the integration of science is a new aim of science".
- (32) Id., p. 20: "... a speculative juxtaposition of an autonomous philosophy and a group of scientific disciplines".
- (33) Id., p. 20: "If one rejects the idea of such a super science /an autonomous philosophy/ as well as the idea of a pseudo-rationalistic anticipation of the system of science, what is the maximum of scientific co-ordination which remains possible ? The answer given by the unity of science movement is: an encyclopedia of unified science. An encyclopedia (in contradistinction to an anticipated system or a system constructed a priori) can be regarded as the model of man's knowledge.
...
An encyclopedia and not a system is the genuine model of science as a whole".

- (34) Joergensen (1951) p. 42: "...Einheitswissenschaft" (edited by Otto Neurath, Rudolf Carnap, Philipp Frank, and Hans Hahn until the death of the latter in 1934; thereafter by Neurath, Carnap, and Joergen Joergensen and, from 1938, Charles Morris)".
- (35) Id., p. 43: "In 1938 this series was supplemented by the "Library of Unified Science Series" ...". Pour une recension des titres parus dans ces séries, id., pp. 42-43.
- (36) Morris (1960a) p. 520: "Volume IX was to have contained the abstracts of the papers presented at the Fifth International Congress for the Unity of Science, ... , but the composition of this volume was destroyed by the Nazi invasion of Holland".
- (37) Martin (1955) p. 937: "The war did not, however, put an end to the work of the logical empiricists. On the contrary, this work continued along several lines". Toute la suite du Postscript, ainsi que la note de l'éditeur qui lui fait suite, sont consacrées à une bibliographie commentée qui va dans le sens de cette affirmation.
- (38) D. Reidel Publishing Company, New and Forthcoming Publications -- September 1974 - March 1975, p. 66: "Erkenntnis is a philosophical journal for foundational studies and scientific methodology. Its contributions cover the following areas:
- that field of philosophy associated today with the notions of 'Philosophy of Science' and 'Analytic Philosophy' (in a wide sense);
 - the philosophy of language, of logic, and of mathematics;
 - the foundational problems of physics and other natural sciences;
 - the foundations of normative disciplines such as ethics, philosophy of law, and aesthetics;
 - the methodology of the social sciences and the humanities;
 - the history of scientific methods".
- (39) Id., p. 66: "It is not thought to make for a second time history with this name; nor will it be attempted to resurrect the philosophy of the Vienna and Berlin Circles -- a well-nigh impossible task considering the 35 years that have elapsed since the old 'Erkenntnis' fell victim to the second world war; years in which the post-war philosophical discussion has in most respects progressed far beyond the positions of that time. Building, though, both on the positive achievements and well-defined problems emerging from the critical discussion set in motion, Erkenntnis stands well within the tradition of its predecessor with respect to its field of research. It also feels itself committed to that standard of conceptual clarity and rigor set by the old 'Erkenntnis' ".

- (40) Morris (1938c) p. 74: "...while it /scientific empiricism/ accepts the encyclopedia as the necessary form of human knowledge it yet recognizes that science strives for the greatest degree of systematization compatible with its continual growth".
- (41) Id., p. 73: "All knowledge forms in principle one unified whole, and there exists no system of knowledge (such as metaphysics, aesthetics, ethics, religion) alongside of or superior to unified science".
- (42) Id., p. 73: "As activities they are co-ordinate with science considered as an activity, but the sciences of these activities fall within the field of unified science. In the first case, they are alternatives to the scientific attitude; in the second case, they are part of science".
- (43) Id., p. 74: "... the scientific study of the scientific enterprise in its totality".
- (44) Morris (1937b) p. 55: "For upon the solution of the conflict as to whether the scientific or the anti-scientific habit of mind is to dominate in the domain of social problems depends in large part the direction of future civilization".
- (45) Id., p. 3: "Scientific philosophy...".
- (46) Id., p. 5: "... it is important to see the possibility of an empirically grounded philosophical system containing logic, cosmology, and axiology -- and to see that such a system is in its ideal form the system of unified science".
- (47) Id., p. 5: "Philosophy as organon becomes general semiotic; philosophy as system becomes the attempt to work toward the system of unified science; philosophy as vision is the assessment of the social and cultural implications of the system of knowledge available at any time".
- (48) Id., p. 4: "... formalism, empiricism, and pragmatism are simply emphases upon one or another of the three dimensions of meaning...".
- (49) Id., p. 23: "... it is the contention of this paper that the two movements /pragmatism and logical positivism/ are essentially complementary...". Ces deux mouvements sont considérés comme provenant d'une

même souche empiriste (l'empirisme anglo-saxon). En ce sens, la préoccupation sémantique du deuxième empirisme (l'empirisme que j'appelle "traditionnel") n'est pas vraiment détachée des deux autres empirismes. On pourrait même plutôt dire qu'elle constitue leur point de départ. Voir la note suivante (50).

- (50) Id., p. 22: "Pragmatism distinguishes itself from English empiricism by its emphasis upon biological and social categories (...), while logical positivism is characterized by its utilization of logical (or syntactical or grammatical) analysis. The main figures in the two movements indicate the divergent directions through their own scientific affiliations: in the main the pragmatists have had close contacts with the life sciences, while the logical positivists bear the imprint of the mathematical and physical sciences. Both the logical and the biological poles were implicit in English empiricism, as will be recalled by the bare reference in Locke, Hume, and Mill to the category of habit in the one hand, and to the somewhat confused recognition of the analytic nature of the formal sciences on the other".
-
-
-
-
-

CHAPITRE DEUXIEME

LE PSYCHOLOGISME OBJECTIF

Signification et esprit

L'expression "psychologisme objectif" ne se trouve pas comme telle chez Morris. Je l'ai formée à partir de la considération suivante de l'auteur: avec l'empirisme contemporain, et en opposition à certains empirismes antérieurs (1), il s'est produit un déplacement

... d'une psychologie essentiellement individualiste à une psychologie objective, l'implication suivante devenant plus que jamais claire: que la signification (meaning) n'est pas seulement socialement conditionnée, tant dans sa genèse qu'en pratique, mais que toute signification est potentiellement intersubjective, de telle sorte que la signification devient un phénomène objectif qui doit être étudié comme tous les autres phénomènes. (2)

Pour comprendre comment la signification peut être considérée comme un phénomène objectif, et surtout pour savoir de quel type de phénomène objectif il s'agit, il faut introduire le concept d'esprit, dans la formulation behavioriste qu'il a reçue chez G.H. Mead (3). La théorie morrissienne de la signification s'inscrit en effet contre le subjectivisme de ces théories qui se fondent sur l'idée que l'esprit est une "substance immatérielle" pensant et recevant des impressions (4), une unité, une

cellule à partir de laquelle nous utilisons d'une certaine façon des symboles "pour signifier nos propres pensées et pour les communiquer à d'autres" (5). Une telle conception de l'esprit instaure entre les symboles et les pensées une relation de signification qui n'a de déterminé que le nom, et qui échappe par définition à un quelconque examen. Elle réduit aux limites de l'expérience privée les ressources conceptuelles de cette signification, même s'il est pourtant admis qu'elle circule intersubjectivement puisqu'elle est posée comme communicable.

A cette conception de l'esprit il faut, selon Morris, en opposer une autre qui définisse l'esprit de telle façon que les modalités de production de la signification entrent dans l'explication de l'objectivité de cette dernière. L'esprit lui-même doit être un processus observable, repérable. Ainsi, ce qu'on entend généralement par les expressions "expérience", "donné", "conscience", doit recouvrir les propriétés à la fois objectives et relatives du système de réaction "organisme - environnement". Quant à ce qu'on signifie par les expressions "pensée de", "conscience de", "référence intentionnelle à", il faut "l'identifier au processus symbolique, c'est-à-dire à la capacité que possèdent certains organismes de répondre à des événements comme signes" (6). Ces deux groupes d'expression ne réfèrent pas à deux concepts différents d'esprit mais à un seul, qu'ils circonscrivent à un niveau différent de généralité. Le second groupe reprend les caractéristiques déterminées par le premier et les intègre dans la situation plus complexe où un système de symbolisation est utilisé dans le cadre de la relation "organisme - environnement".

La provenance behavioriste du concept d'esprit tel qu'il vient d'être esquissé est déjà constatable. Nous n'avons pas affaire à une entité unique et immatérielle mais plutôt à un processus comportemental dont on peut identifier et analyser les termes et déterminer les propriétés, c'est-à-dire la régularité de ses effets. Il serait néanmoins intéressant de développer la façon dont Mead analyse son concept d'esprit, et d'exposer ainsi les sources behavioristes de la théorie morrissienne de la signification.

Dans son Introduction au livre de Mead intitulé Mind, Self, and Society (7) , Morris écrit, résumant Mead:

L'esprit est la présence dans le comportement de symboles signifiants. Il est l'intériorisation dans l'individu du processus social de communication dans lequel la signification émerge. Il est l'habileté de s'indiquer à soi-même la réponse (et les objets qui y sont impliqués) que son propre geste indique aux autres, et de contrôler la réponse elle-même en ces termes. Le geste signifiant, lui-même partie d'un processus social, intériorise et rend disponible pour les individus biologiques qui le composent les significations qui ont elles-mêmes émergé lors des stages précédents, et non-signifiants, de la communication gestuelle. Au lieu de commencer avec des esprits individuels et d'aller vers la société, Mead commence avec un processus objectif social et va vers l'intérieur à travers l'importation du processus social de communication dans l'individu, par le moyen du geste vocal. L'esprit demeure social ... (8)

Le caractère social de l'esprit est marqué dans son fonctionnement même. Et, puisqu'on ne peut concevoir d'esprit sans signification (et même, on le verra, sans langage) ni de signification sans esprit, il entraîne

avec lui le caractère social de la signification. L'esprit est un processus signifiant dont le champ de positivité est un ensemble de relations de communication. Afin d'analyser plus en profondeur la nature de ce processus, il faut donc considérer dans ses détails le concept meadien de signification.

On peut résumer en trois propositions comment Mead pense le concept qui nous occupe. La première proposition est à l'effet que la signification est introduite dans le comportement lorsqu'il y a production d'un stimulus auquel le producteur répond de la même façon que le font les autres individus en présence de ce stimulus. Ce qu'il faut noter ici, c'est qu' "il n'y a que le geste vocal auquel on répond ou tende à répondre de la même façon qu'une autre personne y répondrait" (9). L'introduction de la signification est liée au développement de la symbolisation, du langage, et ce phénomène est communautaire.

La deuxième proposition consiste à définir la signification d'un symbole comme le fait que la réponse d'un individu à l'objet ou à la situation dénoté(e) par ce symbole est en même temps un stimulus pour cet individu. Ainsi, selon Mead, "quand nous parlons de la signification de ce que nous faisons, nous constituons la réponse même que nous sommes sur le point de produire comme un stimulus de notre action" (10). Ceci réfère particulièrement à la dimension temporelle du système nerveux, par quoi le concept de conscience se trouve défini:

... le système nerveux central fournit un
mécanisme de réponse implicite qui permet
à l'individu de tester implicitement

les diverses façons possibles de compléter un acte déjà commencé, et ce, avant que l'acte qui est en cours ne soit complété. Il peut ainsi choisir pour lui-même, sur la base de ce test, l'acte dont la performance explicite ou les effets semble(nt) le(s) plus désirable(s). Bref, le système nerveux central habilite l'individu à exercer un contrôle conscient sur son comportement. (11)

La troisième proposition concerne ce que Mead appelle "la structure logique de la signification" (12).

Le geste d'un organisme, la résultante de l'acte social dont ce geste est une phase antérieure et la réponse d'un autre organisme à ce geste sont les relata d'un triplet ou d'une relation tripartite du geste au premier organisme, du geste au second organisme et du geste aux phases subséquentes de l'acte social donné. (13)

Mead ajoute:

... cette relation tripartite constitue la matrice à l'intérieur de laquelle naît la signification, ou qui se développe comme le champ de la signification. (14)

Ce qu'on pourrait donc appeler le modèle élémentaire de la signification, c'est-à-dire cette relation tripartite qui vient d'être présentée, indique le caractère minimalement mais essentiellement communautaire de la signification. Pour qu'il y ait une relation de signification, il faut qu'au moins deux organismes soient impliqués.

Nous sommes maintenant plus en mesure de préciser la nature de la relation entre les concepts de signification et d'esprit chez Mead. En fait, ces deux concepts représentent respectivement le revers sémiologique et le revers biologique d'un phénomène unique, qui est celui d'un type bien précis de comportement -- le comportement producteur de signification. Et il semble que le cadre behavioriste d'interprétation de ce phénomène soit l'espace théorique où s'effectue la relation entre ces deux ordres de conceptualité (biologique et sémiologique).

Sous ce rapport, la notion de langage joue un rôle extrêmement important. Elle constitue, en quelque sorte, le repère empirique qui peut rejoindre à la fois l'objectivité biologique et l'objectivité sémiologique. Il reste alors à la théorie behavioriste de se l'approprier par la catégorie générale de comportement, et à la philosophie de montrer comment cette nouvelle objectivité (comportementale) résout l'impasse égocentrique où l'avait menée la conception dualiste de l'esprit et de la matière.

Pour Mead, le langage est le mécanisme d'émergence, et de l'esprit, et de la signification. C'est lui qui rend possible le comportement conscient, c'est-à-dire le comportement signifiant. C'est de lui que dépendent la réflexivité et la similitude des comportements de réponse qui caractérisent la signification, et du coup la propriété de mentalité accordée à certains organismes, parce que c'est lui qui permet que la réponse, chez un organisme, à un stimulus soit elle-même un stimulus de son action, et que la réponse à un même stimulus chez deux organismes différents mais reliés à ce stimulus soit identique.

D'autre part, le langage est capable d'octroyer de la signification aux objets du monde, c'est-à-dire à l'environnement relativement auquel tout organisme biologique définit son action. Cette capacité d'objectivation du langage constitue un "mécanisme de contrôle sur la signification" (15). "La mentalité", comme l'écrit Mead, "est cette relation de l'organisme à la situation qui est médiatisée par des ensembles de symboles" (16). Elle "réside dans l'habileté de l'organisme à indiquer cela qui dans l'environnement correspond à ses réponses, de telle sorte qu'il puisse contrôler ces dernières de différentes façons" (17) .

Bref, le langage est le pivot de l'esprit et de la signification, selon qu'on jette sur lui un éclairage biologique ou sémiologique. Il constitue ainsi l'élément positif le plus intéressant qui permette cette synthèse philosophique dont le résultat consiste en la caractérisation sociale de la signification. Car le langage est par définition un phénomène communautaire, et moins dans le sens où il est le produit d'une communauté que dans celui où il contribue à sa création, et même à son identification. Nous examinerons plus en détail cette proposition au chapitre suivant.

Le choix d'une perspective behavioriste pour penser le concept de signification n'est donc pas philosophiquement aléatoire. Car en plus de satisfaire le réquisit matérialiste afférent au statut d'observabilité de la signification, cette perspective fournit les articulations théoriques qui déterminent l'explication de son caractère social,

et qui se manifestent dans ce que Mead appelle la "structure logique de la signification".

Or, pour en revenir à Morris, cette structure logique de la signification n'est pas sans être apparentée à la définition morrissienne de la signification. Chez Morris en effet, la signification est un ensemble d'attentes ("expectations") soulevées par un symbole (un objet signifiant), attentes que l'objet signifié par le symbole est censé satisfaire. Ces attentes sont des "réponses anticipées" qui se rapportent aux traits distinctifs de l'objet signifié et qui déterminent les réponses réelles que peut produire l'organisme relativement à cet objet. On présume ainsi que les attentes seront satisfaites si les réponses, non plus anticipées mais réalisées, s'avèrent d'une façon ou d'une autre adéquates à leur objet. (18)

Ainsi, et au niveau sémiologique, toute signification, qu'elle soit élémentaire ou complexe, est articulée selon trois dimensions, qui sont caractérisées comme suit:

... la relation du signe aux objets sera appelée M_E (on doit lire, "la dimension existentielle de la signification" ou, pour faire court, "signification existentielle"); les aspects psychologique, biologique et sociologique du processus de signification seront désignés par M_P ("la dimension pragmatique de la signification" ou "signification pragmatique"); les relations syntaxiques aux autres symboles à l'intérieur du langage seront symbolisées par M_F ("la dimension formelle de la signification" ou "signification formelle"). La signification d'un signe est ainsi la somme de ses dimensions de signification: $M = M_E + M_P + M_F$. (19)

La parenté dont il s'agit ici concerne le cadre behavioriste de la formulation des définitions. C'est sur cette base que Morris reprend en filigrane la conception meadienne de l'esprit, afin de garantir l'élaboration du caractère social de la signification.

Sous ce rapport d'ailleurs, je fais la proposition que le fondement behavioriste de la signification se reflète dans la dimension pragmatique de cette dernière. Cette proposition est intégrée à une thèse que je soutiendrai plus loin, et qui consiste en l'idée que l'objectivité de la signification est essentiellement déterminée par la considération de cette dimension pragmatique. Mais il faut au préalable montrer comment l'objectivité de la signification est liée à son caractère social et comment l'établissement de ce dernier se fait par le biais d'une théorie socio-psychologique de la vérification.

Le caractère socio-objectif de la signification

Ce qui permet à Morris de développer le caractère social de la signification c'est, on l'a vu, son rabattement sur le concept meadien d'esprit. Pour déterminer maintenant le caractère objectif de la signification, Morris va effectuer la projection de la caractéristique sociale de cette dernière sur l'opération de vérification en science. Ce geste rhétorique possède l'avantage (tout pragmatique) de viser le lieu théorique par excellence où l'objectivité s'élabore. En analysant le processus de vérification comme un type spécial de processus de signification, et d'autre part en élargissant, par relativisation, le concept de vérification, Morris se donne les moyens de revenir sur le versant behavioriste de sa

définition de la signification et de penser son caractère de similitude (l'identité de la réponse de -- au moins -- deux organismes à un même symbole) comme la marque de son objectivité. Or c'est précisément à ce caractère de similitude que correspond la dimension sémiologique pragmatique de la signification. Cette dernière relation forme un enjeu théorique dont je ne traiterai cependant qu'au chapitre suivant, où la problématique de la vérification sera analysée plus en détail, sur le fond de la théorie morrissienne de la connaissance.

La signification, on l'a vu plus haut, est l'ensemble des attentes soulevées par un symbole chez un organisme, ce symbole étant tel qu'il peut soulever les mêmes attentes chez un autre organisme. Cette relation entre symboles et organismes s'est révélée centrale pour la détermination du caractère social de la signification. Un symbole ne signifie jamais que dans une situation minimale d'intersubjectivité.

Toutefois, l'appel à la notion de vérification permet de dévoiler une conséquence épistémologique importante rattachée à l'intersubjectivité de la signification. Cette conséquence se trouve exprimée comme suit chez Morris: "Une subjectivité ("a self"), en tant qu'être social, peut par exemple s'attendre à ce que d'autres subjectivités vérifient ses propres attentes (une situation qui arrive constamment en science), et, en ce sens du moins, la signification peut dépasser la vérification personnelle." (20)

Il semble que ce qui vient fixer le caractère social de la signification, c'est l'idée, dont je fais l'hypothèse qu'elle motive l'exposé de Morris, que la signification est toujours en principe vérifiable. Reste

à savoir comment le caractère social de la vérification elle-même est développé, et comment on peut inférer de son analyse le caractère objectif de la signification.

En général, la lecture des textes de Morris nous donne à penser que la notion de vérification doit être marquée de trois façons, en vertu d'autant d'aspects selon lesquels l'expérience scientifique se laisse analyser. C'est une notion de vérification au sens fort qui est ici caractérisée, c'est-à-dire une notion qui est adaptée à un fonctionnement scientifique. Nous y reviendrons.

Le premier aspect est celui de l'expérience scientifique conçue comme une activité, c'est-à-dire dans sa relation à des organismes, des individus, qui la réalisent en fonction de certains objectifs. Le caractère social de l'expérimentation est ici évident: il vaut tout autant pour le niveau plus abstrait de la formulation d'objectifs que pour le niveau concret des appareils et des techniques. L'un et l'autre élément sont le fait d'une communauté scientifique particulière. Ces mêmes éléments sont d'autre part des facteurs essentiels dans la définition de la vérification, puisqu'ils agissent comme un ensemble de contraintes qui circonscrivent l'ensemble des anticipations à vérifier. Ils déterminent le caractère partiel de toute vérification. (21)

Le deuxième aspect consiste dans le fait que toute expérience scientifique s'inscrit dans un champ de savoir, lequel est, par ailleurs, un critère fondamental pour l'identification d'une communauté scientifique. Cette inscription introduit une relation de présupposition entre toute occur-

rence d'expérimentation et le champ de savoir dans lequel cette dernière prend place. Par conséquent, un grand nombre de vérifications se trouvent médiatisées "par des principes conducteurs empiriquement fondés" (22), qui proviennent du champ de savoir présupposé et qui sont basés sur une expérience constituée d'éléments étrangers à l'individualité de telle ou telle expérience particulière d'un chercheur -- tels les rapports fournis par d'autres chercheurs et l'utilisation d'instruments. Cela nous amène à considérer qu'une vérification n'est jamais absolument directe, qu'elle comporte un "élément de probabilité" (23) qui provient de son appartenance à un domaine de connaissance beaucoup plus vaste.

Le troisième aspect comprend toute expérience scientifique comme s'élaborant à travers un ensemble de relations de communication. En gros, on peut considérer que cet ensemble est organisé comme un réseau, c'est-à-dire qu'il est gouverné par des règles bien précises. Et c'est à mon avis ici que le caractère social de la vérification apparaît le plus clairement comme son essentielle propriété.

En effet, Morris suggère qu'une vérification est concluante à proportion du degré d'intersubjectivité qu'elle atteint, ce degré d'intersubjectivité constituant lui-même la mesure de l'objectivité d'une proposition. (26) En d'autres termes, l'objectivité d'une proposition, qui détermine le caractère concluant de la vérification, n'est pas le fait d'une correspondance absolue, ultimement saisissable dans les limites de l'expérience individuelle, entre un objet du monde possédant certaines propriétés et une proposition attribuant à cet objet ces propriétés, mais plutôt le fait d'une position

dans une série graduée de propositions, cette gradation étant effectuée selon des indices définis d'intersubjectivité.

Il serait intéressant de citer un passage du texte de Morris où ce dernier donne un exemple de ce que peut être une liste graduée de propositions:

Supposons que chaque personne d'un groupe fasse une liste des propositions qu'elle vérifie. Une étude des listes montre que quelques propositions apparaissent dans toutes les listes; nous définissons maintenant de telles propositions comme des vérités objectives. D'autres propositions apparaissent dans quelques listes, mais non dans toutes les listes: la mesure numérique de la proportion d'apparition des propositions est la mesure du degré d'objectivité du savoir qui y est contenu. Il y a aussi une classe spéciale de propositions dans laquelle le sujet de chaque proposition est la personne même qui a construit la liste: ceci est un type spécial d'intersubjectivité, qu'on peut appeler "vérité objectivement subjective": alors qu'une proposition contenant un sujet particulier ne se trouve que dans la liste de ce sujet, la même proposition concernant différents sujets est considérée comme vérifiée dans plusieurs ou toutes les listes dont chacune appartient à un sujet particulier. ... Il y a enfin des propositions qui ne se trouvent que dans une liste: on peut considérer que la vérité de ces propositions est subjective. (24)

Cet exemple d'une liste graduée de propositions nous montre que Morris définit l'objectivité sur la base du consensus dont une proposition fait, ou non, l'objet. On peut suggérer que ce consensus s'analyse comme un constat d'intersubjectivité, c'est-à-dire comme la reconnaissance par

chaque individu, et pour un même objet, de la similitude de ses réponses relativement aux autres individus du groupe en question.

Contrairement à ce que certains pourraient penser, cette reconnaissance n'implique pas une régression à l'infini. Elle l'impliquerait si, pour le constat lui-même, on exigeait qu'il fut soumis à une deuxième vérification, et cette dernière, à une autre encore. Mais ce serait justement manquer tout l'enjeu de la thèse de Morris. Car cette exigence d'une deuxième vérification suppose précisément que l'intersubjectivité n'est pas une garantie d'objectivité. Elle suppose que l'objectivité est déterminée par un pur rapport de correspondance à la réalité, affirmation dont tout l'effort de Morris consiste à se dissocier. (25)

Ce que Morris propose, c'est une conception pragmatique de l'objectivité. Et cette conception fonctionne selon des contraintes théoriques qui diffèrent d'une conception correspondantiste (pour ne pas dire sémantique) de l'objectivité. Une conception pragmatique implique que la position du sujet dans une vérification est, non seulement prise en considération pour la détermination du caractère concluant de cette vérification, mais encore qu'elle en constitue l'instance significative.

De ce point de vue, l'exigence d'une deuxième vérification n'a aucune pertinence théorique. Tout au plus consisterait-elle en une répétition de la même procédure. Or, cela n'a rien à voir avec les motifs de l'exigence correspondantiste, pour laquelle le constat d'intersubjectivité est un nouvel objet à vérifier. Mais justement, ce nouvel objet est à proprement parler invérifiable, du moins selon ses critères. C'est précisément ce qu'exprime

l'objection de régression à l'infini: la position de sujet dans une entreprise de vérification est tout à fait exclue de son caractère concluant, et elle est considérée comme empiriquement insaisissable.

Pour en revenir au caractère objectif de la signification, on peut dire qu'il est défini, chez Morris, par les propriétés pragmatiques de la vérification. C'est en effet sur ces dernières que repose, à mon avis, l'idée que toute signification est en principe vérifiable -- et donc objective.

Si l'affirmation de cette idée peut sembler à prime abord outrée, elle devient compréhensible dès lors que l'on considère que toute signification est formée dans une situation embryonnaire d'intersubjectivité: l'ensemble des attentes d'un organisme relativement à un symbole doit, pour être signifiant, être aussi le fait d'un second organisme.

En conséquence, toute signification est d'emblée inscrite à un registre d'intersubjectivité. Et le degré de cette intersubjectivité varie relativement à la communauté à laquelle ces organismes appartiennent lorsqu'ils développent certaines attentes en fonction de certains symboles.

Or, la propriété d'intersubjectivité forme l'essentiel de la notion de vérifiabilité. Et elle permet précisément de justifier, par le biais des caractères partiel et indirect de la vérification, l'application de la propriété de vérifiabilité à la notion de signification. C'est-à-dire qu'elle permet de comprendre la relativité d'un principe qui, autrement,

serait trop fort et inadéquat.

Ceci n'empêche pas que la compréhension des notions de signification et de vérification soit différente, et ce, en vertu de la caractérisation sociale forte de la notion de vérification (lorsqu'elle est considérée dans le cadre de l'expérimentation scientifique). En effet, si toute vérification est partielle, c'est qu'il existe un ensemble d'anticipations soulevées par une proposition, anticipations qui ne sont pas rassemblées par les objectifs de l'expérimentation dans laquelle la vérification de la proposition prend place et qui, conséquemment, ne sont pas vérifiées.

D'autre part, si toute vérification est indirecte, les principes généraux qui médiatisent la vérification et, plus généralement, l'ensemble des propositions constituant le domaine de connaissance présupposé à l'expérimentation ne sont pas examinées dans le cadre de cette dernière.

Enfin, le caractère intersubjectif de la vérification, qui s'inscrit nécessairement dans la suite des deux caractères précédents et qui forme, en quelque sorte, leur condition de possibilité, ne rend pas compte de certaines significations qui, quoiqu'elles pourraient être soumises à une vérification, ne font pas l'objet des considérations alors actuelles, c'est-à-dire ne concernent pas ce qui définit alors un groupe engagé dans une certaine expérimentation ou série d'expérimentations.

Une conséquence de cela est que, comme les vérités (ici au sens strict de "propositions cognitives") sont des significations vérifiées et que ce ne sont pas toutes les significations qui sont vérifiées, l'ensemble des significations est plus large que l'ensemble des vérités, et il comprend ce dernier comme un de ses sous-ensembles. C'est en ce sens que Morris affirme que "la signification précède en même temps qu'elle dépasse la vérité" (27) . Cette idée sera plus amplement développée au chapitre suivant.

Mais il demeure que toute signification est vérifiable et que, en un certain sens, le fait même de sa production établit déjà une situation de vérification minimale (subjective). Et c'est justement cet élargissement de la notion de vérification qui vient octroyer à la signification son caractère objectif, c'est-à-dire qui permet de la constituer comme objet possible de science, parce qu'elle en fait un phénomène observable.

La signification comme phénomène

Le statut d'objectivité accordé à la notion de signification est très important, puisqu'il permet à Morris de poser le problème des aspects formels et empiriques de la signification, non seulement au niveau que l'on pourrait qualifier d' "interne" de l'articulation de ces aspects, mais aussi à un niveau que, en contrepartie du premier, je qualifierais d' "externe", au niveau disciplinaire. L'idée est, en gros, que si la signification est un phénomène observable, il est possible d'en établir la structure interne et, ce faisant, de déterminer, au moins schématiquement, ce type de discipline qui doit prendre en charge la construction de cette structure.

L'ordre dans lequel je vais exposer cette idée est le suivant:
je vais parler d'abord (1a) de ce qui, pour Morris, se révèle être la
forme historique du problème, lequel est, à ce niveau, d'ordre disciplinaire.
Ceci me conduira à exposer, en un deuxième temps (1b), la forme structurale
ou interne du problème et à revenir, en un troisième temps (2), au niveau
disciplinaire, pour introduire cette théorie des aspects formels et empiri-
ques de la signification, que Morris a dénommée "sémiotique".

la- Sciences formelles et sciences empiriques

Selon Morris, le problème de la relation entre les aspects formels
et empiriques de la signification est issu d'une très longue histoire, celle
de l'opposition entre rationalisme et empirisme. Qu'il suffise, pour l'ins-
tant, de schématiser cette opposition comme le débat concernant le caractère
a priori ou a posteriori de certains concepts épistémologiques fondamentaux.

Plus récemment, ce problème a pris la forme d'un questionnement
sur la relation entre sciences formelles et sciences empiriques. Toujours
selon Morris, il s'agit de comprendre et d'éclaircir une ambiguïté persistan-
te de la relation entre ces deux types de science.

D'un côté en effet, les sciences formelles sont en relation de
présupposition avec les sciences empiriques, dans la mesure où elles servent
à la construction des énoncés de ces sciences ainsi qu'à la transformation
tautologique de leurs énoncés. En ce sens, et si on réserve le terme de
"science" aux sciences empiriques, elles se situent en-dehors de la science.

D'un autre côté, les sciences formelles font elles-mêmes usage de symboles, desquels (on le verra plus loin) on peut faire une analyse dans le cadre d'une théorie scientifique. C'est ainsi que les sciences formelles passent du statut de présupposé de science au statut d'objet de science, par quoi elles se situent à l'intérieur du domaine de cette dernière.

Pour résoudre cette ambiguïté, Morris suggère de revenir (28), mais d'une façon très générale, sur une partie au moins du débat entre rationalistes et empiristes, à savoir sur l'idée, que j'ai esquissée plus haut, selon laquelle les sciences formelles constituent une forme de connaissance a priori du monde, et s'érigent ainsi comme les rivales épistémologiques des sciences empiriques. Le problème est alors de savoir, en quelque sorte, où se trouve la science.

Cette question ne pourrait être résolue au profit de l'un ou de l'autre des termes de l'ambiguïté formulée précédemment, puisque précisément chacun de ces termes situe les disciplines formelles, soit au-delà, soit en-deçà, de la propriété de scientificité par ailleurs accordée aux disciplines empiriques. Dans le premier cas en effet, les disciplines formelles possèdent un statut instrumental relativement aux disciplines empiriques, et, en principe, elles ne sont pas touchées par l'expérimentation constitutive de la scientificité de ces dernières.

Dans le second cas, les disciplines formelles sont un objet pour les sciences empiriques, et, précisément à cause de ce statut d'objet de théorie, il devient non pertinent de leur attribuer le prédicat de scientificité. Conséquemment, la solution de l'ambiguïté doit résider dans l'utilisation de catégories

différentes pour conceptualiser la relation entre ces disciplines. C'est de ce geste théorique de Morris dont je vais rendre compte dans la suite de l'exposé.

Selon Morris, le conflit entre sciences formelles et sciences empiriques s'est en partie résolu de lui-même avec le développement interne de la logique et des mathématiques. Ce développement a eu pour effet de lever les présupposés rationalistes qui pesaient sur les disciplines formelles et qui justement étaient responsables de la relation de rivalité qu'elles entretenaient avec les sciences empiriques. Car, et toujours selon Morris, il est clair que c'est au niveau de la philosophie de ces disciplines, plutôt qu'au niveau de leur constitution interne, qu'une rivalité s'était développée. En fait, l'autonomisation progressive des disciplines du camp formel aura permis de les considérer comme des "développements complexes du processus linguistique" et de voir qu'elles "tombent aussi sous le coup d'une théorie générale du symbolisme" (29).

On pourrait se demander à quel titre la logique et les mathématiques tombent sous le coup d'une théorie générale du symbolisme. Comme objets, comme présupposés (ou instruments) ou comme théories ou sous-théories ? Il semble que chacune de ces trois acceptions soit présente dans le texte de Morris.

D'une part, en effet, la logique et les mathématiques, si on ne les considère que comme des calculs, peuvent constituer des objets pour une théorie qui analyserait le fonctionnement et les propriétés des symboles

et des opérations qui forment la totalité de ces calculs. D'autre part, ces deux disciplines pourraient être intégrées à un niveau instrumental dans la théorie du symbolisme, si tant est qu'on les considère comme l'organisation d'un ensemble de principes d'inférence qui fixent les lois universelles de la pensée humaine, lesquelles sont à l'oeuvre, à titre de condition de possibilité, dans les raisonnements de toute science, et donc dans ceux de la théorie du symbolisme.

Enfin, si on considère que la logique et les mathématiques se préoccupent fondamentalement des propriétés de leurs calculs, il devient plausible de leur accorder de plain-pied le statut même de théories du symbolisme. Elles ne se distingueraient alors de la théorie générale du symbolisme dont il a été question plus haut que sur le plan de la particularité de leur objet.

En fait, je crois qu'on doit pouvoir intégrer cette triple interprétation de la proposition de Morris en la situant directement dans la problématique de l'interrelation entre les aspects formels et empiriques de la signification. En ce sens, les trois acceptions dont je viens de poser qu'elles se trouvent dans le texte de Morris pourraient toutes être reprises au compte des sciences formelles, à condition de les lier chacune à l'un des trois aspects de la signification: l'aspect formel, d'une part, et l'aspect empirique d'autre part, dont on va voir qu'il est double. Car en fin de compte, le propos de Morris est explicite: il s'agit de défaire l'opposition entre sciences formelles et sciences empiriques par le moyen d'une compréhension tripartite et fonctionnelle de la signification. Cette conception de la signification s'effectue au profit de la mise en place d'un

critère de scientificité, c'est-à-dire des conditions théoriques dans lesquelles l'unification des types de savoir devient possible.

1b- Les aspects formels et empiriques de la signification

On a vu que la signification comporte trois aspects, selon que le langage dans lequel elle est exprimée est examiné pour lui-même, c'est-à-dire au niveau des relations des symboles entre eux (dimension syntaxique), selon qu'il est considéré dans son rapport à des situations du monde, c'est-à-dire au niveau de la relation existant entre les symboles et les objets auxquels ces symboles réfèrent (dimension sémantique), ou selon que l'attention est portée sur le fait que le langage est produit par des agents, c'est-à-dire au niveau de la relation ainsi engagée entre les symboles et leurs utilisateurs (dimension pragmatique).

Pour Morris, la corrélation de ces trois dimensions forme un tout systématique: chacune de ces dimensions est en relation de complémentarité avec les deux autres, et cette relation est telle qu'il est impossible, en cours d'analyse par exemple, de prétendre informer l'une quelconque des trois relations sans le recours aux deux autres. On pourrait penser la chose autrement en disant que chaque dimension de la signification constitue un facteur de désambiguïsation pour les deux autres.

La systématité dont il est question est du même coup une garantie d'exhaustivité. Ainsi, la signification, au contraire d'être une entité plus ou moins abstraite et plus ou moins repérable, est une fonction dont les fac-

teurs de variabilité sont les trois classes d'entités auxquelles tout symbole se rapporte à un plus ou moins grand degré: les symboles, les objets de référence et les utilisateurs.

Tout discours comporte donc, à un degré plus ou moins équivalent, les trois dimensions qui ont été relevées. (30) Cela signifie que tout discours est l'objet possible d'une analyse tridimensionnelle de sa signification, que ce discours soit de premier niveau, c'est-à-dire en relation directe avec les objets du monde, ou qu'il soit un métalangage de quelque degré que ce soit, c'est-à-dire qu'il se situe à un deuxième ou à un n-ième niveau, ses objets étant alors des objets discursifs ou généralement linguistiques. Cela signifie aussi que tout discours peut en prendre un autre pour objet, et constituer ainsi un modèle d'analyse pour l'une ou l'autre, ou les trois, dimensions signifiantes de ce discours-objet.

Si nous revenons maintenant aux sciences formelles, on peut inférer des considérations précédentes que chacune des trois relations (objet de, pré-supposé de ou théorie de) qu'elles entretiennent avec la théorie générale du symbolisme correspond à une certaine dimension de signification et se situe à un niveau précis de discours. Dans le cas où des calculs logiques et mathématiques forment les objets d'un discours qui analyse la structure de leur langage, ces calculs sont considérés dans leur dimension syntaxique et à un niveau premier de langage.

Dans le deuxième cas, où la logique et les mathématiques sont considérées comme produisant un registre de lois universelles que toute science utilise pour transformer ses énoncés, elles se situent à un niveau second

de discours, le niveau premier étant alors occupé par le discours des sciences, et elles agissent dans la dimension syntaxique pour structurer certains caractères, qui sont eux-mêmes syntaxiques, du langage des sciences. Dans le dernier cas enfin, celui où la logique et les mathématiques constituent une théorie de leurs propres calculs, elles occupent un niveau second de discours et elles théorisent dans la dimension syntaxique les aspects syntaxique, sémantique et pragmatique de ces calculs, qui possèdent alors le statut de langages-objets.

Chacune des relations entre disciplines formelles et théorie générale du symbolisme dont je viens de rendre compte dans les termes de la structure interne de la signification, ne totalise pas avec les autres la tridimensionnalité de la signification. C'est-à-dire que l'ensemble de ces trois relations ne forme pas un modèle du caractère exhaustif de la signification. Il s'agit plutôt ici de considérer que la logique et les mathématiques et, plus généralement, tout ce qu'on voudra bien appeler "sciences formelles", ont une vocation syntaxique.

Mais justement, et c'est ici le point central de l'argumentation de Morris, cette vocation syntaxique des sciences formelles, au contraire de les isoler et de les opposer aux sciences empiriques, les réconcilie de la plus essentielle façon en les intégrant dans ce système tripartite dont on a exposé les propriétés plus haut. Le fait que l'objectivité de la signification se développe selon l'organisation tridimensionnelle présentée assure, non seulement qu'une science de cette dernière est possible et que les sciences formelles en constituent probablement, et pour l'instant, la partie la plus rigoureuse, mais aussi que, et le processus de signification,

et la science qui le prend pour objet, se situent absolument dans un domaine empirique d'intelligibilité.

En conséquence, et pour Morris, la logique est une science empirique.

La détermination des conséquences du fait de suivre une règle dans le domaine des symboles n'est pas une question moins empirique que la détermination des conséquences de l'usage de n'importe quelle autre règle d'action. Le fait de passer au plan de la considération formelle signifie seulement que nous concentrons notre attention sur la structure d'un langage, sans considérer les connexions non-symboliques des symboles manipulés selon la règle; cela ne signifie pas du tout que nous relâchons les habitudes empiriques de notre esprit.

Le formalisme, lorsqu'il est poussé aussi loin que possible, se révèle lui-même comme un type spécial d'empirisme, dans le domaine des véhicules de la référence symbolique actuelle ou possible.

Ainsi, quoique l'analyse logique doit être distinguée de l'investigation empirique, la logique, en tant qu'elle est la science des relations logiques des symboles, est une science empirique. (31)

Cette idée fort particulière de Morris est liée à la thèse qu'il soutient relativement au caractère instrumental des symboles. Cette thèse se fonde sur l'affirmation du relativisme sémiotique tel qu'exprimé plus haut.

Les symboles sont des instruments, et, comme tous les instruments, ils varient avec le matériel qui doit être travaillé et les buts qui doivent être atteints. La signification varie avec les données et le propos. (32)

Bref, dès lors que l'on adopte un point de vue scientifique sur les symboles et sur leurs relations, on se rend compte qu'ils ne sont pas a priori et immuables, mais qu'au contraire ils varient selon les transformations des objets empiriques d'investigation qu'ils doivent représenter et selon les objectifs de leur utilisation. Cela signifie que la science qui les prend pour objet, la logique, même si elle fait abstraction de ces facteurs de variation pour s'élaborer, ne peut donner la mesure réelle de ses résultats qu'en les réintroduisant dans l'espace sémiotique. Ce faisant, elle affirme sa "vocation syntaxique". Mais ce n'est jamais que relativement aux deux autres volets de la semiosis qu'elle le fait. Cela même la constitue comme une sous-discipline sémiotique, comme une partie de la théorie empirique de la signification.

Ainsi le contraste entre la logique et l'empirique, assez réel à tout moment, est une distinction relative, puisque les aspects logiques d'un moment peuvent en retour être les données empiriques d'un autre, justement comme l'histoire de la pensée révèle des cas où les propositions synthétiques d'une période deviennent les propositions analytiques d'une autre, et vice versa. La logique, en tant que science de l'analyse logique, peut sans incohérence être une science empirique. (33)

2- La sémiotique

Pour terminer, je vais faire deux remarques générales et brèves sur la théorie morrissienne de la signification. Comme je l'ai indiqué à plusieurs reprises, les concepts que j'ai introduits dans ce chapitre (du moins certains d'entre eux), et notamment celui de sémiotique, seront précisés dans la suite de ce mémoire.

La première remarque concerne la conformation théorique de la sémiotique. Selon Morris, "la sémiotique ne repose pas sur une théorie de la "signification"; c'est le terme de "signification" qui doit plutôt être clarifié dans les termes de la sémiotique" (34). La sémiotique, qui comprend la syntaxe, la sémantique et la pragmatique comme ses théories propres, et "dans la mesure où elle est plus que ces disciplines, est principalement préoccupée de leurs interrelations, et dès lors du caractère unitaire de la semiosis (35), que ces disciplines ignorent individuellement." (36)

C'est ainsi à un niveau doublement théorique que la sémiotique construit son objet, à savoir la signification. D'une part, chacune des relations qui composent la signification forme l'objet d'une théorie particulière (syntaxe, sémantique et pragmatique), et d'autre part, la signification considérée dans la totalité de son processus (semiosis) est l'objet plus général, et de second niveau, de la théorie sémiotique comme telle.

Ma seconde remarque concerne l'idée que la sémiotique est un organon. Dans les textes de Morris que nous avons pour tâche d'examiner, la sémiotique est l'organon de bien des choses. Elle est notamment celui de l'empirisme scientifique (ou celui du système de la science unifiée) et celui des sciences (37). Je n'entreprendrai pas ici de restituer la cohérence de ces affirmations. J'ai effleuré ce point dans le chapitre précédent (schéma du système de la science unifiée) et j'y reviendrai plus loin, au chapitre cinquième.

Toutefois, dans la perspective d'intelligibilité empirique dans laquelle nous nous trouvons, je vais retenir ici l'idée que la sémiotique est l'organon des sciences. Pour Morris en effet, le développement moderne des sciences nous permet d'inférer que ces dernières doivent se préoccuper du langage dans lequel elles élaborent leurs théories. Et il est proposé que le lieu privilégié, et même nécessaire, de cette préoccupation soit la sémiotique. Cette dernière devient alors un élément important de l'idée que la nouvelle philosophie est "l'extension et le parachèvement naturels de l'entreprise scientifique elle-même" (38).

Ce statut de la sémiotique comme organon est ainsi un statut métascientifique, en ce que "la sémiotique fournit un langage général applicable à tout langage ou signe spécifique, et dès lors applicable au langage de la science et aux signes spécifiques qui y sont utilisés" (39).

Ainsi la philosophie, en tant qu'elle utilise (d'une façon que nous aurons à déterminer) la sémiotique, reprend en partie l'idée de Carnap selon laquelle elle est une analyse logique du langage de la science, et celle de Wittgenstein, Schlick et Waismann, pour qui la philosophie n'est pas un ensemble de propositions sur le monde, mais plutôt une activité de clarification conceptuelle. Ce faisant, elle s'inscrit dans une perspective qui, selon Morris, est assez large et satisfaisante pour l'objectif d'unification de la science, et qui s'inspire de Peirce: la philosophie doit, pour une de ses parties au moins, se développer en une sémiotique générale, science empirique dont la méthode est l'analyse logique et dont l'objet est constitué par la fonction de signification. (40)

NOTES (Chapitre deuxième)

- (1) La référence n'est pas plus précise dans le texte de Morris, mais on peut présumer qu'il s'agit de ce que Morris appelle "empirisme traditionnel" (Hume, Hobbes, Locke, etc...).
- (2) Morris (1937b) p. 62: "...from the individual to the social, is the corresponding shift from an essentially individualistic psychology to an objective psychology, the implication becoming ever clearer that meaning is not only socially conditioned in genesis and in practice, but that potentially every meaning is intersubjective, so that meaning becomes an objective phenomena to be studied as are all other phenomena".
- (3) Voir note (1) du chapitre troisième.
- (4) Id., pp. 67-68: "...to think of mind, as the metaphysician had done, in terms of the category of immaterial substance".
- (5) Id., p. 68: "From this mental cell one somehow used symbols to signify one's thoughts and to communicate them to others".
- (6) Id., p. 68: "...mind in the sense of "experience", "the given", "consciousness" may be regarded as objectively relatively qualities of the organism - environment reaction system; while mind in the sense of "thought of ", "consciousness of ", "intentional reference to" may be equated with the symbolic process, i.e., with the capacity of certain organisms to respond to events as signs".
- (7) Mead (1934).
- (8) Morris (1934c) p. xxii: "Mind is the presence in behavior of significant symbols. It is the internalization within the individual of the social process of communication in which meaning emerges. It is the ability to indicate to one's self the response (and implicated objects) that one's gesture indicates to others, and to control the response itself in these terms. The significant gesture, itself a part of a social process, internalizes and **makes** available to the component biologic individuals the meanings which have themselves emerged in the earlier, non-significant, stages of gestural communication. Instead of beginning with individual minds and working out to society, Mead starts with an objective social process and works inward through the importation of the social process of communication into the individual by the medium of the vocal gesture. The individual has then taken the social act into himself. Mind remains social...".

- (9) Mead (1934) p. 67: "...it is only the vocal gesture to which one responds or tends to respond as another person tends to respond to it".

- (10) Id., p. 72: "When we speak of the meaning of what we are doing we are making the response itself that we are on the point of carrying out a stimulus to our action".

- (11) Id., p. 117: "...the central nervous system provides a mechanism of implicit response which enables the individual to test out implicitly the various possible completions of an already initiated act in advance of the actual completion of the act -- and thus to choose for himself, on the basis of this testing, the one which it is most desirable to perform explicitly or carry into overt effect. The central nervous system, in short, enables the individual to exercise conscious control over his behavior".

- (12) Id., p. 80: "...logical structure of meaning...".

- (13) Id., p. 76: "A gesture by one organism, the resultant of the social act in which the gesture is an early phase, and the response of another organism to the gesture, are the relata in a triple or threefold relationship of gesture to first organism, of gesture to second organism, and of gesture to subsequent phases of the given social act...".

- (14) Id., p. 76: "...and this threefold relationship constitutes the matrix within which meaning arises, or which develops into the field of meaning".

- (15) Id., p. 133: "...mechanism of control over meaning...".

- (16) Id., p. 125: "Mentality is that relationship of the organism to the situation which is mediated by sets of symbols".

- (17) Id., p. 132: "...resides in the ability of the organism to indicate that in the environment which answers to his response, so that he can control those responses in various ways".

- (18) Morris (1937b) p. 25: "Seen in terms of the context of social behavior, meaning always involves a set of expectations aroused by the symbolic functioning of some object, while the object meant, whether past, present or future, and whether confrontable by a particular person or not, is any object which satisfies the expectations".

- (19) Id., p. 65: "...the relation of sign to objects will be called M_E (to be read, "the existential dimension of meaning," or, in short, "existential meaning"); the psychological, biological and sociological aspects of the significatory process will be designated M_P ("the pragmatic dimension of meaning," or "pragmatic meaning"); the syntactical relations to other symbols within the language will be symbolized by M_F ("the formal dimension of meaning," or "formal meaning"). The meaning of a sign is thus the sum of its meaning-dimensions: $M = M_E + M_P + M_F$ ".
- (20) Id., p. 25: "A self, as a social being, can for instance expect that other selves will verify its own expectations (a situation of constant occurrence in science), and in this sense at least meaning can outrun personal verification".
- (21) Id., p. 41: "All verifications are partial...".
- (22) Id., p. 41: "... many of them /verifications/ are mediated by empirically grounded leading principles, based on experience with the reports of others and the use of instruments".
- (23) Id., p. 41: "... it is clear that typical scientific 'knowledge' includes not only social factors in verification but also an element of probability due to the use of leading principles controlled through observations of the way other persons and instruments report".
- (24) Id., pp. 25-26: "Let us suppose each person of a group to make a list of the propositions which he verifies. A study of the lists shows that some propositions appear in all lists, and such a proposition we now define as an objective truth. Other propositions appear in some of the lists, but not in all, and in proportion as this is so there is a numerical measure for the degree of objectivity of knowledge. There is also a special class of propositions in which the subject of each proposition is the owner of the list himself. Here too we find a special type of intersubjectivity which may be called objectively subjective truth: while a proposition with a particular subject is found only in the list of that subject, that same proposition concerning different subjects is found as verified in the list of many or all of those subjects. Here is an intersubjectivity concerning what is private... . Finally, there are propositions found in one list but not in others, and such propositions have what may be called subjective truth".
- (25) Id., p. 26: "In such a list of propositions it is clear that there is no absolute line of demarcation to determine when a proposition is to be given an honorific status in the domain of knowledge. One can

only say that a proposition is objectively true (or "really" true) in proportion to the place it occupies in the series of propositions".

- (26) Id., p. 25: "Verifiability was taken as the criterion of truth ...".
En fait, cette affirmation est attribuée par Morris aux pragmatistes, et il est vrai qu'il n'est pas complètement d'accord avec la position de ces derniers. Mais le point de désaccord concerne plutôt la définition de la vérifiabilité que la relation entre vérifiabilité et vérité.
- (27) Id., p. 39: "...it is true that in a sense meaning both antedates and outruns truth".
- (28) Id., p. 47: "The relation of the formal and empirical sciences thus becomes a problem, and the rationalism - empiricism controversy has appeared in modern dress".
- (29) Id., p. 47: "...to interpret logic and mathematics as complex developments of the linguistic process, and so as falling within a general theory of symbolism".
- (30) Id., p. 65: "The interrelations of the three aspects might be illustrated in a number of ways. Thus the formal structure of language is normally determined both by the nature of the empirical material encountered, and by human purposes reflected in linguistic decisions. This may be called the principle of the dual control of thought, and is to be contrasted to extreme conventionalism on the one hand and the theory of linguistic structure as completely isomorphic to the realm of existence on the other. Again, what objects are symbolized is in part dependent upon human interest and in part upon the language then available. Similarly, the pragmatic aspect of meaning expresses itself through a language with formal structure and yet must be responsive to the characters of objects as actually encountered". Cette idée est toutefois mieux exprimée dans Morris (1938a), p. 85: "In any given case certain of the dimensions may actually or practically vanish: a sign may not have syntactical relations to other signs and so its actual implication becomes null; or it may have implication and yet denote no object; or it may have implication and yet no actual interpreter and so no expression -- as in the case of a word in a dead language. Even in such possible cases the terms chosen are convenient to refer to the fact that certain of the possible relations remain unrealized".
- (31) Morris (1937b) pp. 52-53: "The determination of the consequences of following a rule in the domain of symbols is no less an empirical question than the determination of the consequences of following any other rule of action. Passing to the level of formal consideration

means only that we restrict attention to the structure of a language and do not consider the non-symbolic connections of the symbols manipulated according to rule; it does not mean that we relax at all our empirical habits of mind. Formalism carried as far as possible reveals itself as a special type of empiricism within the domain of the vehicles of actual or possible reference. Thus, though logical analysis is to be distinguished from empirical investigation, logic as the science of the logical relations of symbols is an empirical science." (souligné par l'auteur)

- (32) Morris (1937b) p. 51: "Symbols are instruments, and like all instruments vary with the material to be worked out and the ends to be achieved. Meaning varies with data and purpose."
- (33) Id., p. 52: "Thus the contrast of the logical and the empirical, real enough at any moment, is a relative distinction, since the logical aspects of one moment may in turn be the empirical data of another, just as the history of thought reveals instances in which synthetical propositions of one period become analytic propositions of another, and vice versa. Logic as the science of logical analysis can without inconsistency be an empirical science."
- (34) Morris (1938a) p. 122: "Semiotic does not rest upon a theory of 'meaning'; the term 'meaning' is rather to be clarified in terms of semiotic."
- (35) Id., p. 81: "The process in which something functions as a sign may be called semiosis."
- (36) Id., p. 130: "Indeed, semiotic, in so far as it is more than these disciplines, is mainly concerned with their interrelations, and so with the unitary character of semiosis which these disciplines individually ignore."
- (37) Morris (1937b) p. 67: "Itself a science, it would at the same time be the novum organum of the special sciences and of the philosophy of scientific empiricism."
- (38) Morris (1938c) p. 70: "The elaboration of the syntactics, semantics, and pragmatics of science may rightly be regarded as the natural extension and completion of the scientific enterprise itself."
- (39) Morris (1938a) p. 81: "Semiotic supplies a general language applicable to any special language or sign, and so applicable to the language of science and specific signs which are used in science."
- (40) Morris (1937b) p. 13: "Peirce ... saw that the corollary of an interest on the clarification of meaning was the development of a general theory of meaning, and the conception of logic itself as general semiotic."

CHAPITRE TROISIEME

LE REALISME EMPIRIQUE

Le réalisme empirique est le deuxième des trois points de vue épistémologiques du système de la science unifiée. Il a pour propos de fonder une certaine conception de la connaissance, et de la place de la philosophie dans le domaine de la connaissance, en développant un critère d'objectivité qui s'applique à tout savoir.

Ici encore, la mise en place du critère d'objectivité trouve son point de départ, de même que l'origine de sa nécessité, dans un conflit historiquement marqué. Sans nous faire, à proprement parler, l'histoire de ce débat, Morris nous en fournit les termes, par le biais de quoi le problème qui va nous préoccuper ici, et qui est celui de l'objectivité de la connaissance, se trouve formulé.

Le paradoxe de l'objectivité de la connaissance

Dans l'histoire de la philosophie, deux tendances se sont fait valoir, et se sont opposées, en ce qui concerne les réquisits de validité des propositions scientifiques. L'une d'elles a pour nom l'empirisme. L'empirisme soutient que toute proposition qui nous est présentée comme contenant du savoir doit être vérifiée, confrontée à la réalité et ce, par le biais de l'expérience, laquelle est toujours ultimement individuelle et privée.

Aucun élément spéculatif ne doit être endossé qui n'ait préalablement été réduit, ou montré comme réductible, à des éléments de sensation. La seconde de ces tendances a pour nom, elle, le réalisme. Selon les promoteurs de ce versant de la polémique, une science digne de ce nom n'est pensable que s'il existe un monde extérieur, indépendant de l'homme et plus stable que lui. C'est en cela que réside la possibilité même de l'objectivité des propositions scientifiques.

Pour Morris, ces deux conditions d'objectivité sont également plausibles et il faut trouver un principe d'intelligibilité, un espace théorique qui nous permette de les contenir toutes deux. Car se situer dans la relation de polémique, c'est se vouer à un paradoxe que je suggère de nommer "paradoxe de l'objectivité de la connaissance". On pourrait énoncer ce paradoxe comme suit: soit une première condition pour que notre connaissance du monde soit posée comme objective: que le monde est indépendant de la connaissance que nous pouvons en produire. Soit une seconde condition concernant l'objectivité de notre connaissance: que toute proposition que nous énonçons sur les objets du monde doit être vérifiée à l'intérieur des cadres de notre expérience. Mais notre expérience est à la limite toujours solitaire, et elle implique que nous sommes en présence de l'objet ou des objets du monde auxquels réfèrent les propositions que nous avons à vérifier. Comment dès lors attester toute cette partie de l'univers, cet ensemble des objets du monde qui échappe à notre expérimentation, ou a fortiori qui ne nous est même pas présente et dont on ne peut, dans certains cas, concevoir que difficilement qu'elle le soit un jour? En fait, il est impossible d'attester quoi que ce soit à ce sujet. Nous sommes ainsi amenés à conclure, dans la mesure où tout ce qui est attesté l'est dans les limites de notre

expérience et que l'existence des objets du monde et de leurs propriétés et interrelations doivent être attestées pour être posées, que le monde n'est pas indépendant de la connaissance que nous en avons.

Le principe d'intelligibilité recherché par Morris pour résoudre ce conflit lui est inspiré par la philosophie pragmatiste de Georges H. Mead (1), laquelle est, selon lui, une forme très intéressante de positivisme, qu'il appelle "positivisme social" (2). Il s'agit en effet de concevoir la construction de tout savoir comme obéissant à un modèle où priment deux considérations, qui sont par ailleurs étroitement liées: d'abord, celle selon laquelle toute connaissance procède d'une situation problématique, et ensuite, celle selon laquelle toute connaissance est un fait social. L'une et l'autre considérations font usage de la notion de "a priori variable", que Morris reprend de Lewis et Lenzen (3). J'ai introduit cette notion plus haut sans toutefois la nommer et je vais la développer dans ce qui suit. Je la traiterai, à l'intérieur de la première considération, dans son aspect dynamique et, à l'intérieur de la seconde considération, dans son aspect institutionnel.

Le caractère problématique de la connaissance

Le concept de "a priori variable" dont il sera question ici est le point culminant de la théorie pragmatique de la vérité a priori de C.I. Lewis (4). Cette théorie est à l'effet que les vérités a priori sont bien produites par l'analyse de concepts, mais qu'elles sont d'autre part des caractéristiques particulières de l'esprit qui entrent en jeu, non seulement

dans les discours que l'on produit sur les objets du monde, mais aussi dans l'expérience que l'on fait de ces objets. "... les connexions nécessaires des concepts se trouvent inscrites dans la perception, et les vérités analytiques, loin d'être triviales et uniquement intralinguistiques, forment la structure a priori de ce monde en tant qu'il est expérimenté et connu " (5). Cela a pour conséquence qu' "il n'y a rien dans notre structure conceptuelle qui ne soit pas sujet à changement en face de la continuité de l'expérience" (6). Et cette considération vaut aussi pour les lois de la logique elle-même. Ce qui décide finalement de la persistance et de la plausibilité de notre connaissance a priori, c'est "l'accomplissement d'un ordre intelligible avec simplicité, économie et exhaustivité, de telle façon que cela puisse conduire à la satisfaction à long terme des besoins humains." (7)

Cette possibilité de transformation des vérités a priori en fonction de l'expérience, doublée en retour du caractère au moins relativement déjà interprété de ces expériences, permet à Morris de disposer deux ensembles d'éléments. Les variations de chacun de ces ensembles s'inscrivent en un temps particulier et dans la suite d'une certaine histoire, et elles sont toujours relatives à l'autre ensemble d'éléments. La transformation du contenu ou de l'organisation d'un ensemble est en même temps suscitée et informée par la transformation du contenu ou de l'organisation de l'autre ensemble. Autrement dit, et pour reprendre les termes attribués à Lewis, la transformation de l'ensemble des vérités a priori est toujours fonction de ce que j'appellerai ici l'ensemble des vérités expérimentales, et cette transformation de l'ensemble des vérités a priori suppose, non pas une simple apparition de vérités expérimentales, mais bien la transformation de l'ensemble de ces dernières, qui consiste

justement en ce que la part d'interprétation a priori qui structurerait probablement le dit ensemble se trouve défaite. C'est même ce qui entraîne la nécessité de la transformation des vérités a priori et la finalisation conséquente de la transformation de l'ensemble des vérités expérimentales.

Ce complexe de relations de transformation constitue la dynamique interne du processus de connaissance. Dans les termes de Morris, dont on a vu qu'ils s'inspirent de la philosophie de G.H. Mead, que Morris qualifie aussi d'instrumentalisme, toute connaissance n'est possible que sur le fond d'un domaine non problématique de savoir, dans les termes duquel se définit le champ du problématique.

L'usage scientifique normal appellerait sans aucun doute le domaine des significations non-questionnées -- dans la mesure où ces dernières représentent les résultats de processus antérieurs de l'acte de connaître -- du nom de connaissance. Connaître, si on l'oppose à connaissance, consiste en la tentative de réparer une brèche qui s'est faite dans les domaines de la signification et de l'existence lorsqu'une certaine partie de ces domaines est devenue ambiguë ou problématique pour la conduite. Dans ce cas, le terme de "connaissance" marque l'achèvement d'un processus d'investigation par l'apparition de ce qui était projeté. Pour le sujet connaissant, les significations non questionnées constituent moins des connaissances sur lesquelles il doit passivement s'appuyer qu'un ensemble d'instruments à utiliser pour traiter du problème qui le concerne; et au cours de ce processus, et l'univers de l'existence et le domaine de la signification se transforment. (8)

C'est précisément en ce sens que le domaine de la connaissance est a priori variable.

De ce modèle relationnel et dynamique de la connaissance, Morris dégage deux principes qui viennent compléter l'idée du caractère problématique de cette dernière, et enclancher sur son caractère social. En fait, ces deux principes ne diffèrent qu'en vertu de l'objet auxquels ils s'attachent respectivement.

Le premier principe est à l'effet que " nous pouvons transcender toute expérience particulière, mais jamais l'expérience in toto" (9). Cela signifie, si l'on replace le processus de connaissance dans le cadre de la relation "organisme - environnement", que l'organisme, qui dans une certaine mesure forme une partie intégrante de l'environnement puisqu'il est, pour l'essentiel de sa matérialité, gouverné par les mêmes règles que ce dernier, l'organisme ne peut s'abstraire absolument de l'environnement qui constitue son champ d'opération.

On ne peut penser en dehors d'un ensemble plus ou moins grand de généralités, issues d'expériences antérieures et donc relativement avérées, et qui ne sont pas questionnées, problématisées lors d'une expérience particulière.

Le second principe est similaire au premier, mais il concerne la notion de signification. De la même façon que tout problème est soulevé sur le fond d'un champ non problématique, ainsi toute question ne se pose jamais que dans les termes d'un ensemble non questionné de significations et d'existences. Et de la même façon qu'on ne peut penser connaître quoi que ce soit en dehors des limites de toute expérience, on ne peut non plus remettre en question l'existence dans sa totalité, ni encore le caractère

signifiant de toute signification. On verra, un peu plus loin dans ce chapitre, le genre de métaphysique que ces principes permettent d'éviter, et celui que conversement ils poussent à construire.

Le caractère social de la connaissance

La thèse du caractère social de la connaissance s'élabore à deux niveaux, le niveau linguistique et le niveau institutionnel. On comprendra, au cours de l'exposé qui suit, comment chacun de ces niveaux reprend et complète le caractère problématique de la connaissance.

a) Le niveau linguistique

Le premier plan sur lequel on doit penser la connaissance comme un processus social est le plan linguistique. Toute science s'énonce, et c'est évidemment par la voie d'un langage qu'elle le fait. Ce langage peut être, si on reprend les distinctions courantes, naturel ou formel. Mais un langage naturel est toujours en fin de compte premier par rapport à un langage formel, puisque tout langage formel doit être introduit au niveau de son symbolisme et de ses règles. Il est vrai que cette introduction peut se faire, dans certains cas, dans les termes d'un autre langage formel; mais les termes de ce dernier doivent eux-mêmes avoir été introduits. Ou bien ils l'ont été par le moyen d'un langage naturel, ou bien ils l'ont été par celui d'un langage formel, et alors nous devons remonter d'un cran (ou de plusieurs) pour trouver le mode naturel de son introduction.

En fait, quand on dit que le langage naturel est toujours premier relativement au langage formel, on veut signifier que sa propriété de conventionnalité est à la fois plus profonde et moins stricte que celle de n'importe quel langage formel. Plus profonde dans la mesure où la communauté qu'elle définit performe dans ses cadres de multiples activités qui sont différentes de l'introduction des langages formels et qui recouvrent des éléments culturels fondamentaux. Et conséquemment moins stricte, parce que la multiplicité des tâches, lorsqu'elle est rabattue sur le caractère fini des symboles et des règles du langage naturel, peut avoir un effet de polysémie et d'ambiguïté qui rende ce dernier moins propre à des analyses conceptuelles raffinées, dont on doit, pour qu'elles soient concluantes, observer avec rigueur les procédés. Néanmoins tout langage, qu'il soit naturel ou formel, circonscrit un ensemble d'interlocuteurs pour lesquels ce langage, lorsqu'ils l'utilisent, forme un monde non questionné de significations.

Ces considérations, quoiqu'on ne les retrouve pas exactement comme telles chez Morris, s'y trouvent à mon avis présumées, et même requises pour la présentation d'une notion importante que Morris reprend de la philosophie de Mead: la notion de "prise en charge du rôle de l'autre" (to "take the rôle of the other") (10). Cette notion va nous permettre de lier l'aspect épistémologique du processus de connaissance (que nous avons conceptualisé, dans la présentation du modèle dynamique de connaissance, comme son aspect problématique) à son aspect linguistique, et d'explicitier ainsi, à un premier niveau, son caractère social.

Le cheminement qui nous mène à la notion meadienne consiste, en un premier temps, à reprendre l'idée (exposée au chapitre deuxième) que toute

institution scientifique est prise dans un réseau de communications. Toute connaissance est communicable, et elle doit d'ailleurs être communiquée pour être ce qu'elle est. Or, pour qu'une connaissance soit communiquée, il faut que l'individu qui a fait l'expérience de quelque chose puisse se dégager des limites de son expérience privée et en entamer à tout le moins une première généralisation. Cette dernière doit ici, non pas être validée pour tous les objets d'expérience similaires, mais être présentée de telle façon qu'un certain nombre d'individus appartenant à une certaine classe puissent être substitués en position de sujet de l'expérience concernée.

C'est ce dégagement que Morris conceptualise dans les termes de "prise en charge du rôle de l'autre". Cet "autre" est en fait la classe d'individus substituables pour la position de sujet d'expérience (de cette expérience particulière qui a eu lieu), et son extension est variable. Lorsqu'elle est optimale, c'est-à-dire qu'elle est scientifiquement maximale, selon des critères dont nous ne parlerons pas ici, on parle d'une "prise en charge du rôle de l'autre généralisé" (to take "the rôle of the generalized other") (10). C'est à mon avis de cette façon qu'il faut comprendre que prendre en charge le rôle de l'autre, cela consiste à "sortir de soi-même" et à considérer toute chose, y compris soi-même, du point de vue d'une certaine classe d'individus.

Mais encore faut-il pouvoir réaliser cette sortie de soi, encore faut-il pouvoir le prendre, ce rôle de l'autre. De l'avis de Morris, qui s'inspire, encore ici, de la philosophie de Mead, la seule façon possible

pour un individu de se dégager des limites de son expérience privée, c'est le langage.

Mead a retracé en détail l'origine du moi auquel les contenus privés sont rattachés. La caractéristique distinctive de ce moi est qu'il constitue son propre objet. Ceci requiert, du point de vue d'une genèse, qu'un organisme doive en un certain sens être capable de sortir de soi-même, ..., afin de se répondre à lui-même comme objet. Mead trouve le mécanisme de ce développement dans le langage; en vertu de cette activité coopérative à laquelle les organismes participent, et parce que, à travers le langage, un organisme peut s'entendre lui-même parler et ainsi s'affecter lui-même comme il affecte les autres, l'organisme peut "prendre le rôle de l'autre", c'est-à-dire se répondre à lui-même comme les autres le feraient. (11)

On a vu plus haut que tout langage constituait le critère de détermination d'une communauté d'interlocuteurs. On a vu aussi que, pour cette communauté d'interlocuteurs, le langage qu'ils utilisent forme un monde non questionné de significations. Or c'est à l'intérieur de ce monde que le modèle de l'autre est construit, et c'est par l'appartenance à cette communauté, pour laquelle le monde en question est présupposé, qu'un individu peut retracer ce modèle de l'autre, et s'y généraliser en tant que sujet d'expérience.

Ce rapport de l'individu à la communauté linguistique à laquelle il appartient est un aspect important du modèle de connaissance qui a été présenté précédemment. Car la sphère du non problématique qui sous-tend tout questionnement est aussi un réservoir communautaire dans lequel chacun des actes multiples et divers, que l'on pourrait appeler "actes scientifiques individuels", puise sa signification. Et entre l'acte individuel

et les principes de la communauté s'installe la même dynamique qu'entre les vérités expérimentales et les vérités a priori. Nous sommes maintenant en mesure de comprendre cette proposition de Morris: " "le mien" n'a de sens que par opposition à "le tien" ... /et/ ... s'il n'existait pas de dimension commune ou sociale de l'expérience, la notion d'expérience privée ou individuelle n'aurait aucun sens". (12)

J'ai affirmé plus haut que le niveau linguistique reprenait et complétait l'aspect problématique de la connaissance. En fait, et pour parler en termes très généraux, le langage a ici quelque chose de fondamental par rapport à la connaissance. D'une part, il contient l'espace premier d'intersubjectivité que des considérations de type problématique ou encore, nous le verrons plus loin, de type institutionnel viennent, mais par la suite seulement, relativement restreindre, sans toutefois jamais l'annuler. D'autre part, et dans la mesure où, dès lors qu'il est performé, le langage s'inscrit dans un schéma de communication, l'intersubjectivité (au sens d'un partage de significations) ainsi instaurée entre des individus devient elle-même vérifiable.

Puisque les attentes possèdent un composant behavioral objectivement observable, il m'est possible d'observer que vous anticipez ce que j'anticipe à partir des mots que j'utilise et que l'objet qui satisfait mes attentes satisfait aussi les vôtres. La communication n'est pas théoriquement postulée, elle est empiriquement observable". (13)

Or, en regard du modèle de connaissance élaboré par Morris, la vérifiabilité de l'intersubjectivité se trouve au coeur même de la notion de vérifiabilité tout court. On ne pourra considérer qu'une proposition a

été vérifiée que si l'espace d'intersubjectivité dans lequel se développe une vérification est lui-même attesté, ou à tout le moins attestable. En fin de compte, l'espace d'intersubjectivité est gouverné par des règles, lesquelles sont sujettes à transformation de la même façon que les mondes variables a priori de l'expérience et de la signification.

b) Le niveau institutionnel

Le second niveau auquel s'élabore le caractère social de la connaissance est le niveau proprement institutionnel. L'idée que le savoir, en tant qu'il s'insère dans l'institution scientifique, possède un caractère social, se trouve avérée par définition. Mais encore faut-il comprendre les formes particulières de cette insertion en regard du modèle de connaissance développé par Morris. C'est ce à quoi je vais m'attacher dans cette partie de l'exposé.

C'est dans les termes de "pratique scientifique" que Morris conceptualise l'aspect institutionnel de la connaissance. D'entrée de jeu, et comme l'auteur le dit lui-même (14), la notion de pratique est équivoque. Cela n'empêche toutefois pas que les trois points d'équivocité distingués soient récupérables dans le modèle de connaissance de Morris. Chacun d'eux peut en effet être rapporté à chacune des trois propriétés de la vérification dans sa dimension sociale.

Le premier point est de loin le plus important. Il est à l'effet que toute pratique est gouvernée par un ensemble de canons ou de règles d'action dont une bonne partie concerne l'usage des symboles du langage théorique et

observationnel et celui, technique, des appareils de laboratoire par exemple. A un niveau plus abstrait toutefois, on trouve des règles d'action qui sont, en fait, des règles d'expérimentation et auxquelles les règles d'usage sont subordonnées. Cet ensemble de règles constitue ce que Morris appelle la "méthode hypothético-déductive-observationnelle-expérimentale" (15). Elle est proposée comme le lieu de l'éviction d'un conflit qui a longuement persisté entre théorie et pratique scientifique, le terme de pratique étant entendu ici au sens restreint de pratique d'observation.

En effet, ce qui octroie son caractère innovateur à cette façon "hypothético-déductive-observationnelle-expérimentale" de penser la méthode scientifique, c'est l'importance du terme expérimental. En gros, la notion d'expérimentation est cela qui, lorsque l'on considère la relation entre la théorie et l'observation, ne nous fait pas l'expliquer par un lien de déduction ou d'induction, ou de dépendance quelconque de l'un des termes du couple par rapport à l'autre, mais plutôt par ce lien de détermination réciproque entre vérités a priori et vérités expérimentales, lien dont on a vu qu'il constituait l'aspect dynamique du modèle morrissien de connaissance. L'expérimentation est cela qui relativise la primauté, et de la théorie, qui circonscrit le monde du sujet connaissant, et de l'observation, qui circonscrit le monde des objets, en les concevant chacune, non plus dans l'isolement respectif d'une nature interne idéale, mais dans la compromission constante de l'activité de connaître.

De cette façon, il devient impossible de faire le partage entre les dits facteurs internes et les facteurs externes de la connaissance scientifique. Car ce qui était auparavant considéré comme appartenant au second groupe de

facteurs vient maintenant noyauter le premier groupe. Et cela n'est aucunement dû au fait qu'on aurait montré que les facteurs externes sont réductibles aux facteurs internes. Ils leur sont au contraire irréductibles. On ne peut pas concevoir l'expérimentation dans les seuls termes de la théorie ou de l'observation, c'est-à-dire qu'on ne peut pas concevoir les règles d'activité qui la constituent comme appartenant au type hypothético-déductif de la théorie ou au type inductif ou correspondantiste de l'observation.

En fait, on assiste au déplacement du statut épistémologique de la théorie et de l'observation. Les propositions du discours de l'une et de l'autre ne constituent plus les paramètres de ce qu'on pourrait appeler les unités de connaissance. Le système de cardinalité de ces dernières est plutôt quelque chose comme la série des actes qui composent l'activité de la science. Or, un acte scientifique n'est jamais le nombre d'une proposition du langage théorique ou du langage observationnel que dans la mesure où les dites unités de connaissance sont insérées dans le fonctionnement problématique du modèle de connaissance. C'est en ce sens que j'ai posé plus haut que les règles d'usage des symboles du langage théorique et du langage observationnel appartiennent à un type de règles d'activité et qu'elles sont subordonnées à cet autre type plus fondamental de règles d'activité auquel appartiennent les règles d'expérimentation.

Tout ceci jette un éclairage plus pénétrant sur le caractère indirect de la vérification. L'inscription d'une expérience dans un domaine présumé de connaissance ne signifie pas seulement que toute expérience est dans une certaine mesure déjà interprétée théoriquement. Par le biais de l'appartenance

de la théorie au domaine plus complexe de l'activité scientifique, elle s'inscrit dans un réseau de contraintes élargi. La valeur épistémologique d'une expérience, en plus d'être problématique, est sociale. On comprend de ce point de vue qu'il serait illusoire de penser que l'expérience qu'un individu fait d'un objet du monde est absolument et toujours directe. En général et jusqu'à un certain point, elle ne l'est pas.

Venons-en maintenant aux deux autres points d'équivocité distingués dans la notion de pratique, à propos desquels je serai plus brève. Le premier de ces deux points concerne l'idée que l'activité scientifique est productrice et utilisatrice d'instruments. Le terme d'instrument est ici employé en un sens très large:

"... la confirmation de toute proposition implique toujours quelque instrument, que ce dernier soit simplement le scientifique lui-même ou, de surcroît, ces instruments qui sont impliqués dans l'expérimentation -- et il n'existe, méthodologiquement, aucune distinction importante entre les deux cas". (16)

Quoique cela puisse étonner de prime abord, j'ai lié cette idée que la science est productrice et utilisatrice d'instruments, non pas au caractère indirect de la vérification, mais à son caractère intersubjectif. Ce qui, à mon avis, justifie une telle relation, c'est cela même qui explique que le scientifique ne soit pas méthodologiquement distinct de l'instrument lorsqu'il est question de confirmer une proposition. Cette explication, et en même temps l'indice de son caractère adéquat, nous sont suggérés dans le texte suivant de Morris:

"... les choses peuvent, en un certain sens, constituer des comptes-rendus d'une façon tout aussi véritable que les personnes. C'est dans la mesure où nous connaissons la relation des plaques photographiques aux objets environnants que nous pouvons considérer que la plaque en question est une preuve de l'existence d'objets indépendants de toute et n'importe quelle expérience". (17)

Ce dont il s'agit ici, c'est du concept de "prise en charge du rôle de l'autre". Si l'on reprend dans les termes de ce dernier la citation de Morris, laquelle anticipe d'ailleurs quelque peu, dans sa dernière partie, sur la suite du présent exposé, on dira que la généralisation d'un individu en un modèle de sujet d'expérience le dégage parfaitement de toute subjectivité et l'accorde aux catégories communes de la perception. C'est en ce sens qu'il est tout à fait comparable à un instrument, duquel on pourrait dire, d'ailleurs, qu'il constitue l'objectivation du caractère commun et sanctionné de la perception. La propriété d'intersubjectivité de la vérification se fonde d'abord sur ce terrain d'entente perceptuelle à la complexité duquel l'ensemble des règles de communication vient donner une certaine intelligibilité, qui peut différer d'une communauté scientifique à une autre (d'une école théorique à une autre, par exemple).

Pour en revenir au caractère indirect de la vérification, on peut dire qu'il est, en fin de compte, étroitement lié à son caractère intersubjectif. Car les règles de communication qui gouvernent le champ perceptuel de la connaissance ne sont rien d'autre que ces règles d'usage qui expliquent un certain fonctionnement technique du processus d'expérimentation et les énonciations en langage observationnel, et même théorique, qui y sont corrélées. En fait, c'est aussi parce qu'elle est intersubjective, parce

qu'elle doit passer par la généralité, que toute vérification est indirecte.

Le second des deux autres points distingués à propos de la notion de pratique réfère à l'idée que l'institution scientifique"/subvient/-- ne serait-ce que d'une façon indirecte -- aux besoins de la communauté et/voit/son développement affecté -- et cela, très directement -- par la communauté des institutions sociales dont elle fait partie" (18). Bref, une institution scientifique fonctionne selon certains objectifs dont la détermination dépend de la façon dont elle s'insère dans la société. On a vu plus haut qu'à cet aspect de l'activité scientifique, il faut relier le caractère partiel de la vérification. On n'expérimente jamais qu'une certaine partie du monde, et la fonction des objectifs d'une vérification est de la déterminer.

Sciences socio-humaines et sciences naturelles

Je voudrais faire remarquer ici une conséquence importante qui découle du fait que la dimension sociale est un élément essentiel de la définition du savoir. Cela concerne le problème de la relation entre les sciences socio-humaines et les sciences naturelles. A l'époque où Morris écrivait les textes que nous étudions, et encore maintenant (ce qui montre, on le verra plus loin, que la proposition de Morris n'a pas été retenue), ces deux registres de disciplines sont renvoyés l'un contre l'autre en ce qui concerne la satisfaction d'un critère de scientificité. En gros, le registre des sciences naturelles joue le rôle de paradigme des disciplines scientifiques et le problème est de savoir si les sciences socio-humaines peuvent

être reçues dans les cadres de ce paradigme. La réponse à ce sujet est généralement négative, et on s'appuie le plus souvent sur les objets respectifs de l'un et l'autre type de discipline pour le montrer. Les sciences naturelles s'occupent de faits et les sciences socio-humaines, de valeurs. Or, les valeurs ne possèdent aucune espèce d'objectivité et par conséquent une science digne de ce nom en est impossible (19).

Au nom de son projet d'unification des sciences, Morris s'élève contre ce raisonnement. Selon lui, "quoiqu'un programme qui insiste sur l'unité de la science puisse admettre toute la diversité que l'on trouve effectivement dans les différentes sciences (car l'unité n'exclut pas la différenciation), il doit naturellement se montrer sceptique à propos de tout clivage de cet ordre" (20). D'après Morris, la distinction entre fait et valeur ne repose pas sur une contradiction au niveau de l'objectivité possible de la science respective de ces types d'objet, mais plutôt sur une différence entre le niveau respectif de signification auquel se place chacun des objets en question. Plus précisément, il s'agit du niveau empirique ou sémantique en ce qui concerne les faits et du niveau pragmatique en ce qui concerne les valeurs. Et ces deux niveaux, comme on l'a vu au deuxième chapitre, loin de se trouver dans une relation d'opposition quelconque, sont en relation de complémentarité.

Pour Morris, les sciences socio-humaines et les sciences naturelles sont toutes soumises au même modèle de connaissance, lequel est justement garant de leur scientificité. Parmi les règles d'expérimentation qui gouvernent l'activité de ces deux types de science, certaines leur sont communes et fondent ainsi leur unification, et d'autres sont particulièrement

adaptées aux différences spécifiques de leur objet propre. Il n'en reste pas moins, en tout cas selon Morris, que la méthode hypothético-déductive-observationnelle-expérimentale dont il esquisse le schéma de construction est suffisamment générale pour comprendre les modalités particulières de la vérification des faits sociaux et humains. La méthode propre des sciences naturelles n'est plus considérée comme le modèle de l'explication scientifique, puisqu'elle est elle-même ramenée à, et expliquée par, des règles d'activité scientifique.

Néanmoins, et comme je l'ai dit à la note 19, cette question de l'opposition entre sciences socio-humaines et sciences naturelles, ou, si l'on préfère, la question du caractère scientifique des sciences socio-humaines, n'est pas à proprement parler résolue par Morris. Ce que, en substance, ce dernier nous exprime, c'est la volonté que les sciences socio-humaines et les sciences naturelles appartiennent au même monde, celui de la science. Mais cette volonté d'unification n'est pas étayée d'une analyse comparative réelle et détaillée de la situation des sciences socio-humaines et naturelles. Sous ce rapport, la conception de la science comme activité ne constitue pas une explication de ce que serait un champ commun de positivité entre ces deux types de disciplines. Nous sommes alors seulement ramenés à examiner en détail les procédés expérimentaux des sciences socio-humaines, examen qui, au fond, n'aurait pas été différent si le modèle d'explication choisi avait été celui de la conformation aux sciences naturelles.

En fait, la conception de la science comme activité est la tentative d'examiner l'analyse comparative en question sur un terrain pragmatique alors

qu'elle était auparavant encadrée par les réquisits sémantiques de la théorie des sciences naturelles.

Il en va de même pour l'idée avancée un peu plus haut, à savoir que l'opposition entre fait et valeur s'évanouit si l'on considère que les faits sont du ressort sémantique et les valeurs, du ressort pragmatique, et qu'ils sont conséquemment complémentaires. Si l'on poursuit cette idée, on arrive à la conception, à mon avis fort intéressante, que les valeurs sont des faits sociaux et humains, et qu'ils s'analysent comme un certain type de relation entre des agents producteurs et récepteurs et des objets ou des symboles.

Mais, d'une part, il reste à montrer que tous les objets que prennent les sciences socio-humaines sont des valeurs ou, si l'on préfère, que tous les faits sociaux et humains peuvent être ramenés à des valeurs. D'autre part, il faut se rappeler que la possibilité de considérer la relation entre agent et symbole comme un objet de science relève d'une perspective sémiotique sur les discours et s'intègre, pour le moment, dans le cadre d'une analyse de l'activité scientifique. Il y a danger ici d'effectuer cette nébuleuse association qui consisterait à faire glisser le caractère pragmatique du lieu de "point de vue sur la science" à celui de "point de vue de la science". Or, il n'est pas du tout établi que ce glissement soit justifiable, c'est-à-dire que, en réalité, les sciences elles-mêmes, et parmi elles plus particulièrement les sciences socio-humaines, élaborent leur travail d'expérimentation à l'enseigne d'une conception de l'objectivité semblable à celle que propose Morris.

Tout au contraire, la science dont il a été ici question, et que Morris a prise pour objet de réflexion, est une activité empirique de connais-

sance des objets du monde. On peut bien élargir ce monde aux frontières sociales et humaines, mais ce qui est demandé, c'est qu'on démontre que cet élargissement satisfait les critères établis de l'objectivité de la connaissance. Ces nouveaux objets doivent pouvoir être des objets de science empirique au sens restreint, c'est-à-dire satisfaire un critère d'objectivité d'où les sujets sont traditionnellement exclus.

Ce qu'il faut donc retenir de ce problème de l'opposition entre sciences socio-humaines et sciences naturelles, c'est la proposition de Morris à l'effet que ces deux groupes de disciplines devraient pouvoir relever d'un même critère de scientificité dans le cadre du programme de l'unification des sciences.

La résolution du paradoxe de l'objectivité de la connaissance

Si nous revenons maintenant au paradoxe de l'objectivité de la connaissance, pour la résolution duquel la thèse du réalisme empirique a été conçue, le développement qui précède concernant les caractères problématique et social de la connaissance nous fournit les éléments nécessaires à la compréhension de la façon dont Morris le solutionne.

Rappelons brièvement les grandes lignes de ce paradoxe. Soient les deux critères d'objectivité suivants: d'une part, que toute connaissance doit être la connaissance d'un monde par ailleurs indépendant d'elle-même, et d'autre part, qu'on doit pouvoir vérifier toutes les propositions que l'on fait au sujet de ce monde. Or, on ne peut jamais expérimenter quelque objet de ce monde que dans le cadre d'une relation de présence exigée par les

mécanismes de notre perception. Il est dès lors impossible d'attester toute cette partie des objets du monde qui ne nous est pas ou qui ne peut pas nous être présente. Le monde n'est donc pas indépendant de la connaissance que nous pouvons en avoir.

Dans ce raisonnement, l'argument qui mène au paradoxe est celui qui concerne les propriétés de l'expérimentation. Si nous sommes amenés à conclure que le monde n'est pas indépendant de la connaissance que nous en avons, c'est que tout ce qui, de ce monde, peut être attesté, c'est-à-dire tout ce à quoi on peut accorder le statut d'objet, doit absolument entrer en relation avec notre perception propre. Il n'y a pas d'attestation possible en dehors d'une relation personnelle de présence, dont l'exigence même contrevient à cette autre condition d'objectivité qu'est l'indépendance du monde par rapport à toute relation que la perception humaine peut entretenir avec un ou plusieurs de ses objets.

Il faut bien admettre que la direction dans laquelle Morris résout ce paradoxe procède de la considération que, quoique les deux critères d'objectivité, tels que formulés dans le premier membre de l'énonciation du paradoxe, soient également admissibles, le premier critère, qui concerne l'indépendance du monde, est inviolable. Il est ainsi préféré au second critère, puisque c'est ce dernier qui sera transformé de façon à ce que le premier soit du même coup satisfait. Ce que Morris doit donc montrer, c'est que la vérification des propositions que l'on fait au sujet du monde n'implique en aucune manière que ce monde, ou plutôt les objets et situations de ce monde, doivent être personnellement présents aux individus qui sont chargés de leur vérification.

On l'a vu, c'est dans la mesure où la connaissance est considérée comme un processus problématique et social que l'obstacle de la relation de présence peut être évité. Et je proposerais que, de tous les concepts mis en oeuvre dans l'explication de ce processus, c'est celui de "prise en charge du rôle de l'autre" qu'il faut retenir ici.

C'est parce que ce que j'ai appelé les catégories de la perception communautaire se substituent, comme critères de validité, aux éléments individuels et privés de la perception, que l'espace de la vérification est ramené de la relation entre le monde et le sujet connaissant à la relation entre les sujets connaissants. La relation de présence, qui était responsable de la présupposition du caractère absolu et définitif de la perception sensorielle, et par conséquent de la mise en question de l'indépendance du monde, n'a plus aucune pertinence puisqu'il est admis que la vérification est toujours partielle et indirecte et que les sens ne peuvent nous informer de quoi que ce soit que dans la mesure où leur usage est consigné dans des règles d'expérimentation dont le caractère est avant tout conventionnel. Il devient ainsi possible d'admettre que, pour exister, le monde n'a pas besoin d'être connu, puisque dès lors que nous admettons que notre connaissance ne se ramène pas fondamentalement à de la perception sensorielle, nous ne sommes plus tenus de nier, ou du moins de douter de, toute cette partie du monde que nous ne percevons pas. La sphère de généralités dans laquelle nous nous installons nous permet, par le truchement et sur la foi de l' "autre", d'inférer le contenu de la préhistoire ou l'infinité de l'espace, en fait, l'altérité dans toutes ses dimensions possibles. Et de la même façon que le sens de toute signification, ou l'existence de tout existant, ou encore le fait même de l'expérience, ne peuvent jamais être questionnés sans que l'on

tombe dans l'absurdité ou la contradiction, ainsi en va-t-il pour l'existence d'un monde qui ne serait pas différent de ce qu'il est si nous ne le connaissons pas. L'existence et l'indépendance du monde ne peuvent pas faire problème alors que nous posons le geste de l'expérimentation.

Tout le travail de Morris consiste donc à régler le paradoxe de l'objectivité de la connaissance en faisant du premier critère d'objectivité un postulat, lequel s'inscrit dans la sphère non problématique du modèle de connaissance, et en interprétant le second critère d'objectivité de la connaissance comme une règle d'usage de l'activité scientifique, autrement dit comme un postulat méthodologique. Bref, on peut dire que le paradoxe tel qu'il a été formulé repose sur une erreur de type catégoriel ("category mistake", selon l'expression de Gilbert Ryle): on ne peut opposer l'un à l'autre un terme de catégorie ontologique et un terme de catégorie méthodologique.

Et en effet, l'acceptation des deux critères d'objectivité, à savoir l'indépendance du monde quant à la connaissance que nous en avons et la nécessité de vérifier toute proposition que nous faisons à son sujet, est une pure affaire de convention. Il n'existe aucun critère de validité, qui ne soit lui-même, d'ailleurs, une pure affaire de convention, qui nous permette d'argumenter objectivement en faveur des deux critères en question et encore moins au niveau de leur compatibilité. D'un côté, il nous est impossible de démontrer que le monde est indépendant de la connaissance que nous en avons, puisque cette proposition est elle-même une proposition de connaissance qui nous ramène derechef dans le cadre d'une relation, la relation de connaissance, dont l'objet de notre proposition est précisément de nous délivrer. On

ne peut pas savoir que le monde est indépendant de notre connaissance; on peut seulement le postuler.

D'un autre côté, il nous est tout aussi impossible de vérifier qu'une proposition vérifiée est bel et bien objective. A moins de se vouer à la répétition ad infinitum, et selon toutes les modalités qu'on voudra, de la première vérification, ce qui ne nous ferait pas du tout avancer sur la question, il faudrait vérifier que le principe même de la vérification nous conduit à l'objectivité du monde. Mais cela est absurde puisqu'il faudrait, ou bien se trouver dans la position de vérificateur, auquel cas nous ne vérifierions rien parce que nous nous donnerions déjà ce que nous cherchons, ou bien se trouver en dehors de cette position, et alors nous ne vérifierions encore rien, parce que nous nous serions enlevé tous les moyens de le faire. Que la vérification d'une proposition marque son objectivité est donc aussi un postulat.

Quant à la relation de compatibilité entre les deux postulats, qui forme le coeur du paradoxe, il est possible de le résoudre en marquant chacun des postulats d'un statut épistémologique différent: comme je l'ai mentionné plus haut, le premier critère d'objectivité est d'ordre ontologique, et le second, d'ordre méthodologique. Effectivement, on ne voit pas comment on aurait pu argumenter de l'indépendance du monde quant à notre connaissance pour en inférer que c'est en le vérifiant qu'on le connaît, ou inversement que c'est en vérifiant les propositions de notre savoir que nous démontrons l'indépendance du monde quant à ces propositions. C'est en ce sens que l'on peut surenchérir sur la position de Morris dans ce débat en disant que le paradoxe qui se trouve à son origine est uniquement le fruit d'une erreur de type catégoriel.

Le statut de la métaphysique

Pour Morris, la position du réalisme empirique, loin d'être contradictoire, s'avère donc parfaitement tenable. Elle permet de contenir la stabilité et l'uniformité du réalisme en même temps que la rigueur critique du positivisme. Mais ce qu'il y a peut-être de plus intéressant, dans la perspective du système de la science unifiée, c'est qu'une telle position permet de rétablir le statut de la métaphysique, de la faire passer du domaine de l'insignifiant et de l'insensé où elle avait été reléguée, au domaine du signifiant et du vérifiable. L'attitude de positivisme social que Morris adopte est en effet "suffisamment large pour ne pas faire de la métaphysique (cosmologie) quelque chose d'insensé, mais aussi suffisamment étroite pour exclure toute métaphysique qui n'admet pas ouvertement qu'elle n'utilise aucune autre méthode que celle de la science" (21). Bref, une philosophie scientifique est possible.

Afin d'étayer le sens dans lequel il faut entendre la possibilité d'une telle philosophie, Morris reprend, et dans ses termes originaux, la conception de la philosophie que A.N. Whitehead a exposée dans Process and Reality (22). La philosophie spéculative y est conçue comme une science, qui ne diffère des autres sciences que par son plus grand degré de généralité. D'une part, son objet est plus large que celui de toute autre science puisqu'il est constitué de "tous les faits" (23) et de "tous les domaines/d'expérience/"(24). Plus précisément, la philosophie veut rendre compte des traits génériques et catégoriels de l'expérience en général.

D'autre part, les propositions qu'elle produit, loin d'être "des énoncés dogmatiques à propos de ce qui est évident", sont "des tentatives de formulation des généralités ultimes" (25). La formulation de ces généralités, qui constituent le système d'interprétation de tout élément d'expérience, est obtenu par ce qui est appelé la "méthode de généralisation descriptive". Cette méthode consiste en "l'utilisation de notions spécifiques s'appliquant à un groupe restreint de faits pour la divination de notions génériques s'appliquant à tous les faits" (26). Ainsi la philosophie scientifique, qui ne diffère de la science, ni par sa méthode, ni par le caractère assuré de ses résultats, se rapproche-t-elle de quelque chose comme une cosmologie empirique, dont la fonction est de "promouvoir la systématisation la plus générale de la pensée civilisée" (27).

La conséquence programmatique de cette conception de la philosophie, sur laquelle je reviendrai d'ailleurs au chapitre cinquième, est que, "au niveau du système de savoir le plus large, la distinction entre philosophie et science s'évanouit: une science unifiée complétée et une philosophie achevée seraient identiques" (28).

Avant de clore ce chapitre, je veux noter que l'utilisation du terme "métaphysique" est ici plutôt délicate. La métaphysique que Morris veut réhabiliter, ce n'est pas celle que visent les positivistes logiques si, comme le dit Morris,

"ce dernier entend par métaphysique quelque chose se rapprochant de la conception bergsonienne de la métaphysique comme science se passant de symboles (une vision qui n'est certainement pas attribuable à la plupart des philosophes histori-

quements éminents), ou /se rapprochant/ de la vision de la métaphysique comme une science non-empirique des choses-en-soi ... (29)

Mais la position de Morris n'en est pas pour autant équivalente à celle des positivistes logiques, puisque, pour lui, une certaine métaphysique demeure néanmoins concevable, et même du point de vue d'une plausibilité scientifique. Cette métaphysique est celle qui utilise, pour s'élaborer, la méthode scientifique.

En fait, ce que Morris cherche ici, c'est une position intermédiaire qui exclue à la fois l'idée qu'on peut discourir plausiblement sur le monde sans aucune contrainte conceptuelle de type scientifique, et l'idée que les seuls discours plausibles sur le monde sont ceux que tient la science. Il s'agit de montrer que cette "nouvelle philosophie" qu'il veut promouvoir, la "philosophie scientifique", est conceptuellement capable d'empiricité. Mais, encore une fois, il faut bien comprendre que cette empiricité ne doit pas être entendue au sens restreint des positivistes logiques.

Sous ce rapport, l'appel à la conception whiteheadienne de la philosophie spéculative ne sert pas à caractériser dans sa totalité la philosophie scientifique, mais plutôt à donner une formulation embryonnaire de la façon dont philosophie et science peuvent s'établir sur une même base empirique. L'explicitation de cette idée dans les termes propres de la philosophie morrissienne fait l'objet du chapitre suivant.

NOTES (Chapitre troisième)

- (1) George Herbert Mead (1863-1931), pragmatiste américain. Il étudie à Harvard sous la direction de Josiah Royce et de William James. A partir de 1892, il enseigne au département de philosophie de l'Université de Chicago. Morris est un de ses étudiants. (W.H. Desmonde, "Mead, George Herbert", Encyclopedia of Philosophy, P. Edward, (éd.), London: Macmillan, 1967, vol. 5, p. 230.
- (2) Morris (1937b) p. 34: "His more cautious views seem to issue in what could be called a social positivism...".
- (3) Morris ne nous donne pas la (ou les) référence(s) correspondant à ces deux noms.
- (4) Je tire les informations concernant cette théorie de Adams (1967).
- (5) Id., p. 457: "...the necessary connections of concepts are embedded in perception, and analytic truths, far from being trivial and only intralinguistic, formulate the a priori structure of the world as experienced and known".
- (6) Id., p. 457: "There is nothing in our conceptual structure that is not subject to change in the face of continuing experience".
- (7) Id., p. 457: "...the achievement of intelligible order with simplicity, economy, and comprehensiveness in a way that will be conducive to the long-run satisfaction of human needs".
- (8) Morris (1937b) p. 42: "Normal scientific usage would undoubtedly call the domain of the unquestioned meanings -- in so far as they represent the results of previous processes of knowing -- knowledge. Knowing, as opposed to knowledge, is an active attempt to repair a breach in the domains of meaning and existence when some part of these domains becomes ambiguous or problematic for conduct. In this case 'knowledge' marks the termination of an investigatory process by the appearance of what is intended. To the knower, the unquestioned meanings are not so much knowledge in which to rest as tools to use in the problem at hand, and in the course of this process both the world of existence and the domain of meaning undergo change".
- (9) Id., p. 34: "...we can transcend any particular experience but never experience in toto".

- (10) Id., p. 36.

- (11) Id., p. 36: "Mead has traced in detail the origin of the self to which the private contents are referred. The distinguishing characteristic of this self is that it is its own object. This in genesis requires that an organism must in some sense be able to get outside of itself, ... , in order to respond to itself as an object. The mechanism for this development Mead finds in language; in virtue of the co-operative activity in which organisms participate, and because through speech an organism can hear itself talk and so affect itself as it affects others, the organism can "take the rôle of the other", i.e., respond to itself as others would".

- (12) Id., p. 35: "... 'my' has no meaning except over against 'your', /and/ ... unless there was a social or common dimension of experience the notion of private or individual experience would be without meaning".

- (13) Id., pp. 39-40: "Since expectations have a behavioral component objectively observable, I can observe that you expect what I do upon my use of words, and that the object which satisfies my expectations satisfies yours. Communication is not theoretically postulated but is empirically observable".

- (14) Morris (1938c) p. 72: "The word 'practice' is admittedly equivocal".

- (15) Id., p. 64: "...observational-hypothetical-deductive-experimental method".

- (16) Id., p. 72: "...the confirmation of every proposition always involves some instrument, whether this be simply the scientist himself or in addition such instruments as those involved in experimentation -- and methodologically there is no important distinction between the two cases".

- (17) Morris (1937b) p. 43: "...things may in a sense report to us just as genuinely as persons do. It is because of our knowledge of the relations of photographic plates to surrounding objects that we take the plate in question as evidence for the existence of objects independent of any and all experiences...".

- (18) Morris (1938c) p. 72: "...it is an institution, ministering -- however indirectly -- to the needs of the community and being affected -- and very directly -- in its development by the community of social institutions of which it is a part".

- (19) Id., p. 73: "It is often said that science gives only "facts" and has nothing to do with "values"". On pourra considérer que cet exposé du problème de la relation entre sciences socio-humaines et sciences naturelles est de beaucoup simplifié. C'est vrai. Mais au niveau programmatique où se situe Morris, il n'est pas besoin d'une caractérisation plus raffinée du problème. Au fond, ce qui préoccupe Morris ici, c'est la possibilité de généraliser un schéma pragmatique de compréhension de la scientificité. Il s'agit moins de solutionner un problème que de suggérer une façon différente de le poser. Voir mes remarques à ce sujet pp. 108-110.

- (20) Id., p. 73: "...while a program which stresses the unity of science can admit of whatever diversity is in fact found in the various sciences (for unity does not exclude differentiation), it must naturally be skeptical of any such wholesale cleavage".

- (21) Morris (1937b) p. 32: "...wide enough not to make metaphysics (as cosmology) meaningless, while narrow enough to exclude any metaphysics which does not frankly admit that it has no method other than the one science employs".

- (22) Morris ne donne pas la référence de l'édition qu'il utilise.

- (23) Morris (1937b) p. 18: "...the task of philosophy is to erect a conceptual scheme of such generality that it is confirmed by all data".

- (24) Id., p. 19: "...the attempts to formulate a system adequate to all domains whatsoever".

- (25) Id., p. 17: "...metaphysical categories are not dogmatic statements of the obvious, they are tentative formulations of the ultimate generalities", Process and Reality, p. 12 "

- (26) Id., p. 17: "...the utilization of specific notions, applying to a restricted group of facts, for the divination of the generic notions which apply to all facts", Process and Reality, p. 8".

- (27) Id., p. 19: "...the useful function of philosophy is to promote the most general systematization of civilized thought", Process and Reality, pp. 25-26.

- (28) Id., pp. 18-19: "...at the level of the widest system of knowledge the distinction between philosophy and science vanishes: a unified completed science and an achieved philosophy would be identical". (souligné par l'auteur)

- (29) Id., p. 32: "...he is meaning by metaphysics something akin to the Bergsonian view of metaphysics as a science dispensing with symbols (a view which certainly is not attributable to most of the historically eminent philosophers), or to the view of metaphysics as a non-empirical science of things-in-themselves...".

CHAPITRE QUATRIEME

L'EMPIRISME SCIENTIFIQUE

Le troisième point de vue épistémologique que Morris adopte dans le cadre du système de la science unifiée est celui de l'empirisme scientifique. L'importance de ce point de vue relativement aux deux autres a déjà été signalée dans le schéma que j'ai présenté au chapitre premier de ce mémoire. L'empirisme scientifique est chargé de la synthèse entre toute la partie philosophique du schéma et celle qui représente le domaine des sciences particulières. La condition de possibilité de cette fonction théorique de l'empirisme scientifique sera examinée au chapitre suivant. Je m'occuperai ici de le considérer pour lui-même, c'est-à-dire du point de vue des thèses philosophiques qui le constituent.

Toutefois, avant que d'entreprendre ce travail d'exposition, il serait intéressant (tout autant que nécessaire) de faire quelques commentaires sur la nature conceptuelle de l'empirisme scientifique. Ce dernier, que j'ai interprété dans le cadre de ce mémoire comme un "point de vue épistémologique sur le système de la science unifiée", reçoit un certain nombre de qualifications diverses dans les textes de Morris que nous examinons. Il est, tour à tour et selon les contextes, considéré comme un "tempérament" (1), une "attitude" (2), une "méthode" (3), une philosophie "empiriste" ou "positiviste" (4), la condition de possibilité de la métascience (5) et un "programme" (6).

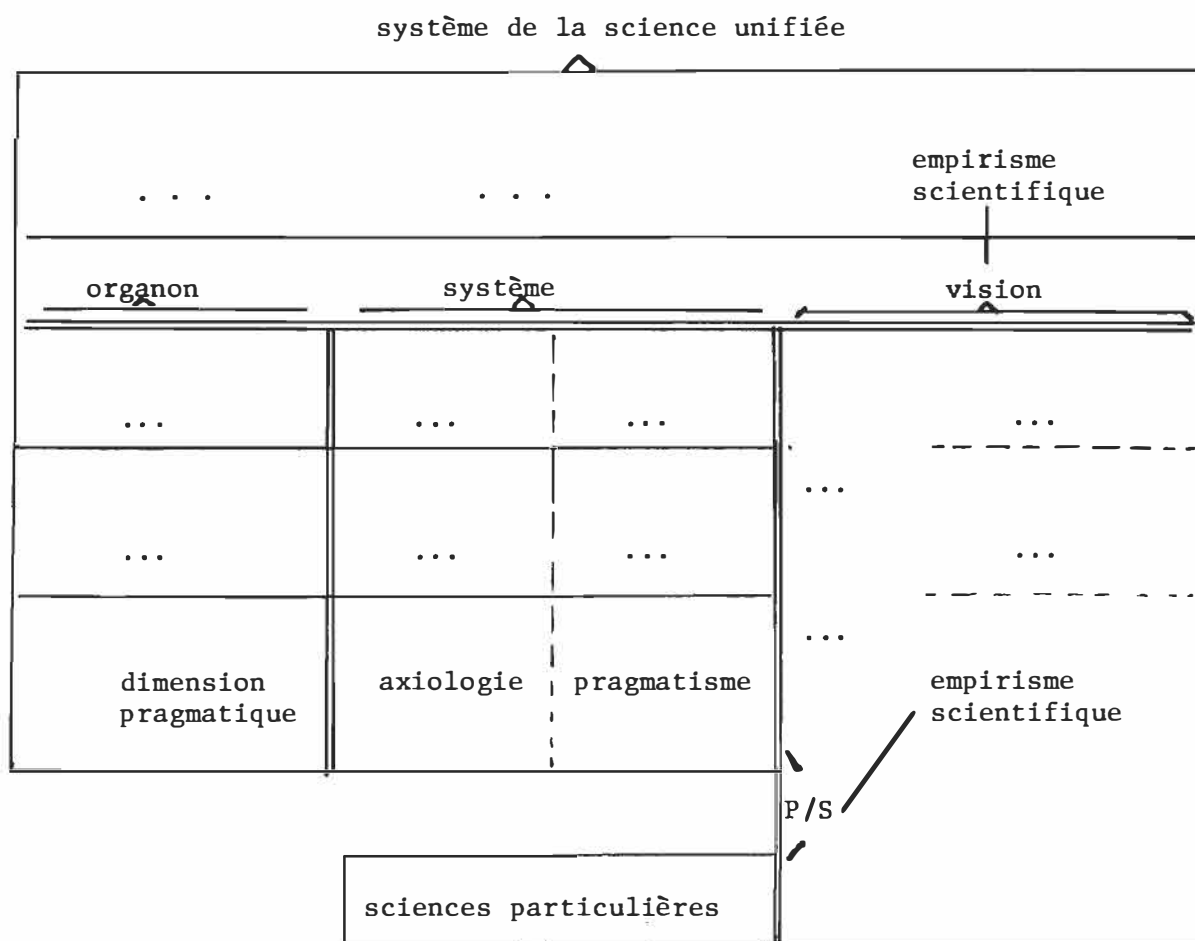
La première remarque que l'on peut faire à la suite de cette énumération est à l'effet qu'une telle diversité d'emplois conceptuels nous indique à la fois l'importance et la généralité de l'empirisme scientifique. L' "importance", parce que l'empirisme scientifique est appelé à jouer autant de rôles qu'il a de qualifications dans la théorie du système de la science unifiée. La "généralité", parce qu'un tel faisceau de caractérisations suppose une notion qui ne peut obtenir de cohérence qu'en s'établissant à un degré second dans le système de notions auquel elle appartient. C'est ce que j'ai voulu déterminer dans le schéma du chapitre premier en considérant pour l'empirisme scientifique, un champ d'application plus grand que pour les deux autres points de vue épistémologiques.

Ma deuxième remarque concerne précisément la cohérence de la notion d'empirisme scientifique. Comment peut-on rassembler en une conception unitaire les diverses variations conceptuelles qui viennent d'être présentées? La proposition que je vais faire à ce sujet s'inspire d'une part, du statut de point de vue épistémologique que j'ai accordé à la notion d'empirisme scientifique, et qui lui est octroyée du fait de son appartenance à la catégorie de "vision" dans le schéma du système de la science unifiée. La relation entre la qualification d' "épistémologique" et la catégorisation comme "vision" sera explicitée un peu plus avant dans ce chapitre. Qu'il suffise de dire pour l'instant que cette catégorie du système de la science unifiée a pour fonction de rassembler les impératifs normatifs requis pour la formulation d'une philosophie scientifique.

D'autre part, ma proposition prend en considération le fait que l'empirisme scientifique est particulièrement rapporté à la dimension

pragmatique de la base sémiotique du système auquel il appartient. De cette façon, chacun des emplois que fait Morris de la notion d'empirisme scientifique peut être représenté et explicité par le biais des contraintes notionnelles et structurales qui la spécifient dans le schéma.

Ainsi, en isolant du dit schéma les éléments spécifiqueurs dont nous avons parlé, on obtient le schéma partiel suivant:



On peut observer que la position de l'empirisme scientifique est une position de troisième terme, tant horizontalement ("vision") que verticalement ("pragmatique"). Cette position est intimement liée au problème de la relation disciplinaire entre philosophie et science. Je réserve le traitement de ce problème pour le chapitre cinquième, lequel est en entier consacré au fonctionnement tripartite du système de la science unifiée. De toute façon, les rôles de la notion d'empirisme scientifique que nous voulons caractériser peuvent l'être et satisfaire à la fois le propos du présent chapitre, sans que l'on doive recourir à cet aspect du système.

Mon hypothèse est qu'il est possible de regrouper les six rôles qui ont été recensés de la façon suivante. D'abord, je réunirais les conceptions de l'empirisme scientifique comme méthode, comme condition de possibilité de la métascience, comme philosophie empiriste (positiviste) et comme programme, et je les rattacherais au fait que l'empirisme scientifique appartient à la catégorie de vision. L'empirisme scientifique, en tant que "généralisation la plus large possible de la méthode scientifique" (3), peut avoir comme "champ d'application", comme "objet d'investigation scientifique", la "science elle-même" (5). A mon avis, cela ne signifie pas que l'empirisme scientifique est exactement une métascience, quoique le passage du texte de Morris auquel je réfère n'est pas très clair à ce sujet. Toujours à mon avis, l'empirisme scientifique serait plutôt le lieu théorique où la tâche de la métascience se trouve définie, compte tenu de certains impératifs qui forment son contenu pragmatique (empiriste) et qui s'expriment dans les termes d'un programme (c'est-à-dire dans les termes mêmes des textes analysés dans ce mémoire).

Je regrouperais ensuite la conception de l'empirisme scientifique comme tempérament et comme attitude et je le rattacherais au fait que l'empirisme scientifique est une vision philosophique s'élaborant d'abord et avant tout dans la dimension pragmatique. Cela signifie que l'empirisme scientifique définit l'attitude du scientifique par rapport aux énoncés qu'il produit, de même que l'attitude la plus pertinente du philosophe par rapport à la science qui lui est contemporaine. Il s'agit ici de considérer les agents scientifiques et pragmatiques qui produisent le savoir d'une époque et de déterminer ce qu'on pourrait appeler le "pôle subjectif" de la constitution de ce savoir, ou plutôt, son espace intersubjectif ou communautaire.

Ainsi l'empirisme scientifique, dans la façon même dont Morris le caractérise, satisfait-il les réquisits sémiotiques dont il s'inspire, puisqu'il allie à une caractérisation méthodologique et thématique de sa constitution des considérations qui font foi de son appartenance et de sa motivation communautaires.

Les divers aspects de la conception de l'empirisme scientifique se trouvent maintenant regroupés. Il reste à développer la façon dont Morris les articule les uns aux autres. Il ne s'agira pas, dans la suite de l'exposé, de reprendre terme à terme chacun de ces aspects, mais plutôt de les faire ressortir en présentant les thèmes majeurs du contenu pragmatique de l'empirisme scientifique.

A cet effet, j'exposerai d'abord l'aspect scientifique de l'empirisme scientifique, puis son aspect empirique. Je poursuivrai en marquant les

caractères philosophiques spécifiques de l'empirisme scientifique, qui sont de type axiologique. Je terminerai par quelques remarques sur la relation entre l'empirisme scientifique et le projet de l'Encyclopédie de la science unifiée.

L'aspect scientifique de l'empirisme scientifique: positivisme et sémiotique

L'aspect scientifique de l'empirisme scientifique trouve son origine dans l'attention que cette philosophie porte, d'une part à la méthode scientifique, et d'autre part à l'analyse tridimensionnelle de la signification (7). Ces deux éléments théoriques sont intimement liés, et l'intérêt de l'empirisme scientifique consiste ici à montrer comment ils peuvent être intégrés dans le cadre d'une théorie scientifique de la science (métascience).

Selon Morris, une philosophie empiriste doit être "orientée vers les méthodes et les résultats de la science" (8): non seulement doit-elle les présupposer lorsqu'elle élabore ses propres énoncés théoriques, mais elle doit aussi en rendre compte. Ceci est un élément indispensable de la relation de coopération que la philosophie entretient avec la science. Plus particulièrement, cette attitude coopérative de la philosophie n'est possible que si elle accepte dans ses cadres, de la même façon que la science, le caractère social de l'objectivité, plutôt que de se cantonner, à la manière de certains empirismes antérieurs, dans un individualisme et un subjectivisme dont on a vu, au chapitre troisième, qu'ils menaient à une position paradoxale et irréaliste quant aux critères d'objectivité de la connaissance.

C'est pourquoi la nouvelle philosophie porte une attention particulière à l'ensemble des procédures de la science, qui marque le fait que la science est d'abord et avant tout une activité que des règles, appelées, on l'a vu, "règles d'expérimentation", gouvernent. Cette conception, supportée par ce que Morris appelle "réalisme empirique", et selon laquelle on ne peut jamais connaître quoi que ce soit que sur le fond d'un savoir déjà là, que l'expérience ne questionne pas parce que son principe même s'y trouve consigné, cette conception s'inscrit dans la foulée de la révolution darwinienne (9). Si l'esprit est émergence de matière, s'il a une histoire et que son évolution peut être attestée, s'il est un phénomène social et observable, alors cet ensemble de connaissances dont il est une condition nécessaire ne doit pas être doté de moins de positivité que (et d'une positivité différente de) cela qui est sa condition même. C'est ce que la science ne cesse de démontrer par la transformation du savoir.

Ainsi la philosophie endosse le savoir scientifique de son époque. Elle ne s'inscrit pas en faux contre ce savoir par la prétention de produire des propositions synthétiques compétitives par lesquelles elle se substituerait ni plus ni moins aux disciplines scientifiques. Au contraire, elle a pour tâche de les intégrer et de les prolonger. Elle doit en rendre compte. En plus d'être scientifiquement spéculative au sens de Whitehead, elle a pour fonction de déterminer comment une théorie scientifique de la connaissance scientifique, une "science de la science" (10), est possible. En ce sens, rendre philosophiquement compte des sciences, c'est établir les catégories épistémologiques qui définissent la validité du type de savoir qu'elles produisent.

Or, et c'est ici que la liaison de nos deux éléments théoriques de départ prend place, le développement de ces catégories est lié à l'analyse de la signification. Ce développement est en effet conçu sur le modèle tripartite de la relation des symboles entre eux, aux objets auxquels ils réfèrent et aux agents qui les produisent. Selon Morris, la théorie de la science devrait comporter trois types d'analyse, chacune d'elles ayant pour charge de mettre en perspective la problématique de l'unité de la science relativement à chacun des aspects considérés de cette dernière. Ainsi, la première tâche de la métascience consisterait en une analyse de type syntaxique:

Dans sa forme la plus tangible, la science existe comme un corps de caractères écrits et de mots prononcés. Il est possible de faire une investigation purement formelle de ce résidu linguistique de l'activité des scientifiques...
Le degré d'unité ou d'absence d'unité de la science se révèle lui-même ici dans le degré auquel les sciences ont ou peuvent avoir une structure linguistique commune. (11)

Quant à la deuxième tâche, elle doit consister en l'analyse de la science dans sa dimension sémantique:

...les signes qui constituent les traités scientifiques ont, ... , une corrélation avec des objets, et l'investigation de tous les aspects de cette relation constitue une deuxième tâche de la métascience. C'est ici que se rencontrent tous les problèmes concernant la nature de cette corrélation et l'analyse des situations spécifiques dans lesquelles les termes et les énoncés scientifiques sont applicables. ...
L'unité de la science n'est plus ici une unité purement formelle, car l'unité ou l'absence d'unité du langage scientifique correspond jusqu'à un certain point à la relation ou à l'absence de

relation sémantique des divers termes des sciences
-- et de là aux relations des objets. (12)

Enfin, la troisième tâche de la métascience est d'ordre pragmatique:

... les signes qui constituent le langage de la science sont des parties et des produits de l'activité des scientifiques. ... On rencontre ici les problèmes relatifs à la façon dont le scientifique opère, à la connexion de la science comme institution sociale avec d'autres institutions sociales et à la relation de l'activité scientifique à d'autres activités. La question de l'unité de la science est maintenant la question de l'unité des procédures, des objectifs et des effets des diverses sciences. (13)

Dans la mesure où elle est analyse du langage de la science selon les trois dimensions syntaxique, sémantique et pragmatique de la signification, la métascience est, comme le dit Morris, "une instance de la sémiotique appliquée". (14) Mais aussi, il faut ajouter que, dans la mesure où ces analyses de langage doivent être corrélées à la problématique de l'unité de la science, elles s'inscrivent dans la portée de la tâche que l'empirisme scientifique est chargé de définir pour le système de la science unifiée.

Ainsi l'activité scientifique est considérée dans ses aspects théorique, observationnel et expérimental, et il doit exister une analyse philosophique correspondante qui rende compte, pour chacun de ces aspects des limites de la connaissance objective possible. C'est donc dans la mesure où la philosophie est une théorie de la connaissance sémiotiquement articulée qu'elle peut rendre compte des sciences en général.

Historiquement, Morris distingue trois telles théories, qui sont liées à des philosophies empiristes et qui correspondent, dans l'ordre, aux aspects théorique, observationnel et expérimental mentionnés: ce sont, d'une part le positivisme logique, d'autre part l'empirisme anglais traditionnel et enfin le pragmatisme. Chacune de ces philosophies s'est attachée à développer un aspect de la connaissance scientifique, laissant les deux autres dans l'ombre ou annihilant leurs différences spécifiques au profit d'une interprétation plus particulièrement adaptée à l'aspect privilégié de la connaissance scientifique.

Mais, pour Morris, chacun de ces aspects, quoiqu'il leur est complémentaire, est en fait irréductible aux deux autres, et conséquemment aucun des empirismes mentionnés ne nous permet de penser l'entreprise scientifique dans sa totalité. Or, c'est précisément la fonction du caractère synthétique de l'empirisme scientifique que de pouvoir englober et articuler en une même théorie de la connaissance la théorie, l'observation et l'expérimentation scientifiques. L'empirisme scientifique se distingue ainsi de l'empirisme traditionnel et du pragmatisme puisqu'il réussit à intégrer les formalismes dans le cadre de préoccupations empiriques, et il constitue encore un progrès par rapport à l'empirisme traditionnel et au positivisme logique, puisqu'il parvient à contenir, en même temps que des catégories empiriques d'une part et formelles de l'autre, des catégories biologiques et sociales.

La condition de possibilité de la cohérence et de l'exhaustivité de l'analyse philosophique se trouve donc dans le fait que l'empirisme scientifique endosse la sémiotique comme son organon. (15) En présupposant que l'activité scientifique répond à la tridimensionnalité et à l'objectivité

du phénomène de signification, l'empirisme scientifique situe toute son entreprise dans le cadre d'une problématique de la signification. La théorie, l'observation et l'expérimentation scientifiques sont ramenées au statut d'actes signifiants: pour l'empirisme scientifique, ce que la science produit, ce sont d'abord et avant tout des significations susceptibles de vérification. Si donc la philosophie a pour tâche de rendre compte des sciences, ce n'est pas en statuant sur la vérité ou la fausseté des propositions qu'elles énoncent sur les objets du monde, ou sur la pertinence des méthodes qu'elles utilisent à cet effet, mais plutôt en analysant comment elles développent et exploitent le réseau de significations dans lequel elles demeurent toujours inscrites, comme c'est le cas pour toute activité humaine et sociale.

En conséquence, on pourrait exprimer autrement l'idée que la philosophie doit établir les catégories épistémologiques qui définissent la validité du type de savoir que la science produit, en disant que sous ce rapport, la tâche de la philosophie est de consigner, dans des propositions qui relèvent en partie de la sémiotique, le type de significations que la science sanctionne, ou plutôt les règles de production et de structuration de la signification qui ont cours chez elle. Ceci est au fond la reprise de l'idée que la philosophie est moins un ensemble de thèses sur les propriétés du monde qu'une attitude de clarification conceptuelle. Cette idée est simplement modalisée de façon à ce que l'analyse logique, qui était l'instrument de la philosophie en question, soit élargie à la dimension d'une théorie générale des signes.

Il en résulte que la philosophie soutient, en fait, un certain nombre de thèses sur le monde: mais elles concernent les propriétés de cet objet bien particulier, et bien différent des objets que se donne la science, qu'est la relation entre la connaissance et la signification (et plus particulièrement la signification telle que véhiculée dans, et construite par, les théories scientifiques elles-mêmes).

La philosophie n'obtient pas son caractère scientifique parce qu'elle se substitue aux sciences mais parce que la science tombe sous le coup de sa problématique de la signification et qu'elle peut en penser un traitement rigoureux, c'est-à-dire méthodologiquement défini et attestable.

L'aspect empiriste de l'empirisme scientifique

Considérons maintenant le côté empiriste de l'empirisme scientifique, par quoi cette philosophie prend résolument place dans le système de la science unifiée. Nous allons déterminer deux thèses qui marquent particulièrement son contenu philosophique. La première concerne l'empirisme scientifique comme axiologie empirique. Elle explicite le type d'énoncés qu'une philosophie scientifique est appelée à produire. La seconde thèse considère ce que je suggère d'appeler le présupposé "scientiste objectif" qui accompagne nécessairement une telle philosophie.

1- L'axiologie empirique

C'est à titre d'axiologie empirique que le contenu philosophique de l'empirisme scientifique est fondamentalement déterminé. La philoso-

phie dont Morris s'inspire pour en esquisser la configuration est celle de Dewey.

Selon Dewey, la philosophie doit se développer de deux façons: d'abord, elle doit être une théorie générale de la science en tant que cette dernière est une habitude d'esprit et une institution; ensuite, elle doit "élaborer, pour tous les domaines de valeurs, les implications qui résultent de l'acceptation et de l'extension des méthodes et des résultats de la science aux sphères plus larges de la vie humaine" (16). Je crois avoir suffisamment développé l'idée que la science est d'abord et avant tout une activité pour que la première tâche de la philosophie comme axiologie nous soit tout à fait compréhensible. Il s'agit ici de la partie méthodologique (pragmatiquement élargie) de l'analyse que la philosophie peut penser pour la théorie de la science.

Si nous considérons maintenant sa seconde tâche, la philosophie selon Morris, se situe entre le domaine des faits et celui des valeurs: elle en constitue le lieu de médiation. (17) Elle doit montrer comment les vérités de la science agissent sur le monde beaucoup plus large des significations que la vie courante ne questionne pas mais qui sanctionnent, en les rendant compréhensibles, ses moindres gestes. Car le domaine des valeurs dont parle Morris n'est, je crois, rien d'autre qu'un réseau particulier de significations érigé en un ensemble de préceptes d'action. C'est ce que Morris signifie lorsqu'il parle de la relation instrumentale des symboles à la vie des individus et des communautés. (18) L'univers de la vie courante est peuplé d'entités et de relations dont le rassemblement n'a rien d'une somme hétéroclite. C'est selon la logique d'une

société, c'est dans les cadres d'une culture, que ces entités sont, pour prendre un terme très général, utilisées, et que ces relations sont entretenues.

Je propose d'interpréter la tâche axiologique de la philosophie sur le modèle d'une grammaire d'usage. Voici comment. On pourrait considérer le monde non questionné de significations et d'existences qui est présupposé à toute communauté, comme la grammaire des actions que peuvent ou doivent performer les membres de toute communauté spécifique afin, précisément, d'appartenir à cette communauté. En effet, cette grammaire, comme toute grammaire, ne considère pas ses énoncés comme de pures descriptions, mais aussi comme des prescriptions. Une grammaire est descriptive dans la mesure où elle rend compte de la structure d'utilisation d'un ensemble d'éléments (symboles, objets, relations) à un point donné de la diachronie de cet ensemble. Mais elle est aussi, du même coup, prescriptive, parce que c'est en vertu d'elle qu'un symbole, un objet ou une relation (ou une suite de tels éléments) est jugé appartenir à l'ensemble d'éléments décrits. C'est par elle que l'identité d'un élément est définie. Bref, un énoncé grammatical allie un contenu descriptif à un statut prescriptif d'énonciation.

Dans cette perspective, on pourrait concevoir la tâche de la philosophie dans sa deuxième manière comme celle d'une grammaire au second degré. En effet, le travail de cette grammaire s'effectuerait sur la base d'un examen de l'effet de restriction et de correction réciproque qui a lieu entre le domaine des faits, dont les théories scientifiques représentent une organisation, et le domaine des significations, dont la structure est consignée dans ce que j'ai appelé la logique d'une société, laquelle comprend

notamment le ou les langages y ayant cours. Car la relation entre les significations et les faits est à double courant: si, comme on l'a vu lors de la présentation du modèle de connaissance, une transformation dans le domaine des faits entraîne une transformation dans le domaine des significations, ce dernier, dans la mesure où il est présupposé à toute activité scientifique, est susceptible en retour de modifier le domaine des faits.

Sur la base, donc, de l'observation des transformations résultant de la relation dynamique entre le domaine des faits et le domaine des significations, la philosophie, dans sa partie axiologique, viendrait considérer comment, par le biais des significations, les faits déterminent les valeurs, et comment l'échelle des valeurs d'une société peut elle aussi déterminer le monde des faits, par exemple en commandant l'investigation de certains faits plutôt que d'autres ou en prohibant certains types d'expérience. La philosophie comprendrait ainsi une partie descriptive, dont l'objet serait constitué des séries de transformations prenant place entre les faits, les significations et les valeurs.

Quant à sa partie prescriptive, elle serait double: d'une part, et c'est en ce sens qu'on doit entendre que la philosophie est une grammaire au second degré, elle devrait indiquer comment la rationalité du monde des faits et la moralité du monde des valeurs sont des contraintes dont les modalités et le degré de latitude respectifs constituent le caractère spécifique d'une communauté. D'autre part, la philosophie, en vertu même de son statut prescriptif de grammaire, devrait instituer la détermination réciproque de ce type de contraintes comme le critère d'identification d'une communauté où la vérité, tout autant que la signification, participent d'un même fond social.

Pour résumer, l'axiologie empirique doit fournir une analyse des concepts de valeur qui fasse foi de sa position médiane entre la signification et la vérité. Chacun de ces deux mondes a une existence sociale que l'on peut décrire à l'aide d'un appareil grammatical qui garantisse leurs limites respectives.

L'axiologie doit, au moyen d'un appareil semblable, et en s'autorisant des résultats des descriptions et déterminations du premier niveau, montrer comment l'échelle de valeurs d'une communauté, qui n'est rien d'autre que la face prescriptive de la grammaire des significations qui ont cours chez elle, est à la fois le résultat et la détermination de la science qui se fait dans cette communauté, et que cette réciprocité de la détermination entre faits et valeurs est au fond de la constitution de la dite communauté.

2- Le scientisme objectif

Ceci nous amène à l'idée que la philosophie comme axiologie empirique présuppose l'adoption d'une attitude que l'on pourrait qualifier de "scientisme objectif". Chez Morris, l'activité scientifique est en effet considérée comme un facteur de première importance dans la détermination de la vie intellectuelle et morale d'une communauté. Elle est l'élément de rationalité qui, quoiqu'au moins une partie de ses prémisses soit puisée dans l'impératif de satisfaction de certains besoins fondamentaux de la société, trace les limites de la conduite de la communauté dans laquelle elle s'inscrit. Car si l'esprit de la méthode scientifique, le tour d'esprit empirique, doivent être étendus à la vie courante, et plus précisément à la morale au sens large, c'est que le domaine des vérités (ou des faits), qui est d'ailleurs l'apanage exclusif de la science, exerce sur le domaine des significations,

dans lequel il s'inscrit pourtant comme un ensemble plus restreint d'éléments, une pression beaucoup plus forte que celle dont à prime abord sa position nous fait présumer. Il s'agit de quelque chose comme une détermination en dernière instance, une surdétermination. C'est en vertu de cette force de détermination dont sont dotés les faits chez Morris que l'on peut considérer que son axiologie relève d'une certaine forme de scientisme.

Ce scientisme a par ailleurs une prétention d'objectivité, et ce, pour les mêmes raisons que l'axiologie est considérée comme empirique, c'est-à-dire parce qu'il y a description et surtout considération, dans la réflexion axiologique, des ensembles d'éléments entre lesquels prennent place les relations de détermination. En fait, l'axiologie empirique de Morris, en plus de s'allier, comme on l'a vu plus haut, une analyse conceptuelle qui utilise une théorie générale des signes, s'appuie d'autre part sur une cosmologie empirique pour effectuer ce travail, crucial pour toute théorie empirique, qui consiste à inférer de la théorie les conséquences empiriques qu'en vertu de sa validité nous sommes en droit d'anticiper. La philosophie dans son aspect cosmologique ou spéculatif, c'est-à-dire en tant que détentrice d'une théorie générale de l'expérience et informée, de surcroît, par les vérités de la science, introduit, de la même façon que toute science, à une activité prédictive. Cette dernière consiste ici à ordonner, à la fois au sens d'une intelligibilité et au sens d'une prescription, ce champ d'expériences et plus généralement d'actions qu'est l'ensemble de la vie communautaire.

Chaque individu appartenant au type de communauté que caractérise abstraitement Morris est un sujet dont l'essence rationnelle traverse l'ensemble d'expérimentations particulières qui constituent son individualité. Cela lui

permet, en réglant son action selon les préceptes communautaires, d'atteindre un objectif d'appartenance qui se solde par la satisfaction de certains besoins, satisfaction qui n'est rien d'autre que l'appropriation de certaines valeurs. Et ces valeurs, on l'a vu, sont en partie déterminées par le monde scientifique des faits.

Ainsi, l'empirisme scientifique en tant qu'il se fonde sur une logique et une cosmologie empiriques, produit une vision de la vie communautaire ou sociale qui

n'est pas différente de la prédiction scientifique, mais constitue simplement les attentes les plus générales qui sont appropriées à un système qui est basé sur toutes les données disponibles. ...Le philosophe conscient des responsabilités sociales performe simplement, sur la plus vaste échelle, le même type d'action que le logicien exemplifie dans la sélection de règles d'opération et que le scientifique illustre à l'intérieur d'un domaine particulier dans sa recherche du système conceptuel le plus adéquat par rapport aux faits qui sont disponibles et par rapport à l'exactitude de la détermination des attentes quant au futur. (19)

L'empirisme scientifique et l'Encyclopédie

L'empirisme scientifique se présente donc comme un positivisme élargi, un nouvel empirisme. Effectivement, en plus, on l'a vu, de rassembler les traits spécifiques de l'empirisme traditionnel, du positivisme et du pragmatisme, c'est-à-dire la nécessité de vérifier par l'expérience toute spéculation, l'importance d'intégrer le formel dans l'empirique, de même que le social et le biologique, l'empirisme scientifique réaffirme la prédominance du facteur empirique. Mais c'est d'une manière plus rigoureuse cette fois-ci,

puisque'il fait de la méthode scientifique le cadre de la pensée philosophique. Cette dernière, en élargissant la dite méthode scientifique proportionnellement à la généralité de son objet , s'établit en conséquence dans le champ de la scientificité.

"Le point de vue de l'empirisme scientifique est ainsi suffisamment ample pour embrasser et intégrer les différents facteurs qui doivent être pris en considération dans une Encyclopédie consacrée à la science unifiée" (20). L'empirisme scientifique, je l'expliquerai en détail au prochain chapitre, ne trouve pas en effet sa justification épistémologique dans le seul fait de permettre une analyse métascientifique de la science. Il est, de surcroît, l'élément de synthèse et d'unification du système de la science unifiée. C'est par son biais que le rattachement "positif" de la science et de sa théorie peut s'effectuer, et c'est à cette condition qu'une conceptualité commune est pensable pour les sciences particulières. Or, cette continuité positive constitue la justification fondamentale du projet de l'Encyclopédie de la science unifiée. Ce n'est pas sans raison que, parmi les articles qui forment le premier chapitre de cette Encyclopédie, le texte de Morris s'intitule "l'empirisme scientifique". L'empirisme scientifique est, dans l'esprit de Morris, la philosophie de l'Encyclopédie de la science unifiée.

En fin de compte, si l'empirisme scientifique est, du point de vue de la méthode, le complément de l'encyclopédisme" (21), c'est qu'il constitue l'affirmation d'un empirisme élargi et enfin valide, un empirisme taillé à la mesure de la connaissance scientifique, dont il prétend être l'espèce philosophique.

NOTES (Chapitre quatrième)

- (1) Morris (1937b) p. 3: "... scientific empiricism. By this term is meant the temper which accepts propositions...".
- (2) Id., p. 68: "...co-operative in attitude...". Aussi dans Morris (1937b) p. 21: "...designating the implied philosophical attitude as scientific empiricism...".
- (3) Id., p. 69: "...the widest possible generalization of scientific method...".
- (4) Morris (1937b) p. 54: "...this widened positivism may be called 'scientific empiricism'..." et p. 56: "...this type of empiricism...".
- (5) Morris (1938c) p. 69: "The field of application of this point of view is science itself. ...
The attempt to make the scientific enterprise as a whole an object of scientific investigation -- i.e., to develop metascience -- ...".
- (6) Morris (1937b) p. 5: "...the program of scientific empiricism...".
- (7) Id., p. 67: "...when attention is paid to scientific method and to the three dimensional analysis of meaning. The resulting empiricism I have called scientific empiricism".
- (8) Id., p. 61: "The basic feature of contemporary scientific empiricism is its orientation around the methods and results of science...".
- (9) Id., p. 62: "The fact that the contemporary movement is post-Darwinian has made it ... attentive to the pragmatic aspects of scientific procedure".
- (10) Morris (1938c) p. 69: "... 'the science of science' ...".

- (11) Id., p. 69: "In its most tangible form science exists as a body of written characters and spoken words. It is possible to investigate this linguistic residue of the scientists' activity purely formally... .
... The degree or unity of disunity of science reveals itself here in the degree to which the sciences have or can have a common linguistic structure".

- (12) Id., pp. 69-70: "...the signs which constitute scientific treatises have, ... , a correlation with objects, and the investigation of all aspects of this relation constitutes a second task of metascience. Here belong all the problems as to the nature of this correlation and the analysis of the specific situations under which scientific terms and sentences are applicable. ... The unity of science is here no longer a purely formal unity, for the unity or disunity of the scientific language corresponds to some extent to the semantical relation or lack of relation of the various terms of the sciences -- and so to the relations of objects".

- (13) Id., p. 70: "...the signs which constitute the language of science are parts and products of the activity of scientists. ... Here belong the problems as to how the scientist operates, the connection of science as a social institution with other social institutions, and the relation of scientific activity to other activities. The question as to the unity of science is now the question as to the unity of procedures, purposes, and effects of the various sciences".

- (14) Id., p. 70: "Discussion of the specific signs of science must be carried on in terms of some theory of signs, and so semiotic, as the science of signs, occupies an important place in the program -- indeed, the study of the actual language of science is an instance of applied semiotic".

- (15) Morris (1937b) p. 4: "The organon of this temper is regarded as lying in the general theory of signs (semiotic)".

- (16) Id., p. 14: "...on the one hand it would be necessary to formulate a general theory of science as an institution and science as a habit of mind, and not to be content solely with a formal analysis of the language of science; and secondly, it would be necessary to elaborate the implications for all the domains of value of the acceptance and extension of the methods and results of science to the widest spheres of human life".

- (17) Id., p. 15: "...philosophy has always mediated between fact and value...".

- (18) Id., p. 51: "Symbols are instruments, and like all instruments vary with the material to be worked and the ends to be achieved. Meaning varies with data and purpose".
- (19) Id., p. 20: "...philosophic vision is not different from scientific prediction, but is simply the most general expectations appropriate to a system based upon all the data at hand. ... The philosopher aware of social responsibilities is simply carrying out on the widest scale the same type of action which the logician exemplifies in the selection of rules of operation, and which the scientist illustrates within a particular domain in his search for the conceptual system most adequate to the facts at hand and to the most exact determination of expectations as to the future".
- (20) Morris (1938c) p. 74: "The standpoint of scientific empiricism is thus ample enough to embrace and to integrate the various factors which must be taken into account in an Encyclopedia devoted to unified science...".
- (21) Id., p. 74: "It /scientific empiricism/ is from the standpoint of method the complement of encyclopedism..." .

CHAPITRE CINQUIEME

LE FACTEUR PRAGMATIQUE

Je vais considérer, dans le présent chapitre, le système de la science unifiée dans sa totalité, et plus précisément sous la forme du schéma par lequel je l'ai représenté au chapitre premier. Mon propos est en effet de développer, en m'appuyant sur la présentation de ce chapitre, l'idée que le système de la science unifiée possède un caractère tripartite qui n'est pas sans être relié à une conception de la signification comme similairement répartie, et que cette propriété de tripartition est au fondement même de la philosophie de l'empirisme scientifique.

L'idée que la tripartition est un caractère du système de la science unifiée réfère d'abord et avant tout à la structure du schéma de ce système. La reprise de la division traditionnelle de la philosophie en logique, cosmologie et axiologie trouve des corrélations au niveau des catégories d'organon et de vision et contribue à repérer la dimension philosophique des problèmes disciplinaires (sciences formelles/sciences empiriques, sciences naturelles/sciences socio-humaines, et philosophie/science) que les thèses épistémologiques doivent résoudre. C'est d'ailleurs sur la base de cette division généralisée que le système est dit comporter trois dimensions et s'établir sur trois axes horizontaux dont le terme privilégié de chacun est, on l'a vu, de type épistémologique.

Quoique le schéma systématique dont il est question ne se trouve pas comme tel chez Morris et qu'il constitue le premier pas de ce que j'ai appelé en préliminaire la proposition d'une interprétation systématique de la philosophie de l'empirisme scientifique, le caractère tripartite du système se laisse, à ce stade, aisément observer, et les quelques remarques que je viens de faire n'ont rien que de très banal. Une entreprise moins superficielle consiste toutefois à montrer de quelle façon la ternarité du tableau est reliée à l'analyse tridimensionnelle de la signification. Encore une fois, la relation, au contraire de défier l'intuition, s'y assimile très facilement. Mais on conviendra qu'il serait fort intéressant de dépasser le stade de l'analogie entre la logique et le facteur syntaxique, la cosmologie et le facteur sémantique et l'axiologie et le facteur pragmatique, et de montrer comment une théorie de la structure disciplinaire du savoir, telle qu'elle se présente dans le système de la science unifiée, peut entretenir avec une théorie de la signification une relation de type fondamental. Car, c'est mon hypothèse, c'est uniquement dans la mesure où Morris a professé la théorie de la signification que l'on connaît qu'il a pu tracer le programme de la science unifiée.

Afin de dégager les éléments de plausibilité de l'hypothèse précédente, je vais revenir sur chacun des trois points de vue épistémologiques qui ont commandé la présentation du système. Ce qui est en effet remarquable, c'est que chacun des trois conflits qui forment respectivement le terme problématique des séquences du tableau trouve sa résolution dans des arguments tirés de la théorie de la signification.

Au niveau du psychologisme objectif en effet, on affirme que s'il est possible d'intégrer la formalité dans le champ de l'empirique, c'est qu'au contraire d'être considéré à la manière des rationalistes, c'est-à-dire isolément et sui generis, le formalisme est compris comme un élément nécessaire concourant à la systématité et à l'exhaustivité de la signification, laquelle est un phénomène parfaitement empirique. Ainsi, intégrer les sciences formelles dans le cadre d'une sémiotique, c'est, tout en montrant que le formalisme est un empirisme au sens restreint, puisque la vocation syntaxique des sciences formelles exprime leur attachement à un aspect du phénomène empirique de signification, leur procurer l'élargissement théorique nécessaire pour qu'elles puissent être unifiées avec les autres savoirs. Bref, c'est leur appartenance à une théorie générale des signes qui octroie aux sciences formelles le statut empirique sans lequel elles ne peuvent être comprises dans le système des savoirs qui leur sont contemporains.

Quant au niveau du réalisme empirique, où le modèle morrissien de connaissance est le plus substantiellement présenté, les caractéristiques problématique et sociale de la connaissance s'élaborent toutes deux, mais avec des emphases différentes, sur le principe de l' "a priori variable". Or ce principe sert d'abord et avant tout à décrire le jeu de significations qui est au coeur du processus dynamique de la connaissance. Du point de vue problématique de ce processus, les significations, qu'elles résultent ou non d'une expérience préalable, c'est-à-dire qu'elles possèdent ou non le statut de vérité, forment le monde indiscuté sur le fond duquel s'enlève toute question, tout problème. De son point de vue social, et sur le plan linguistique, l'ingérence de la signification est manifeste: le concept de

"prise en charge du rôle de l'autre" n'est pensable que sous la présupposition préalable d'un langage, dont l'état du contenu dépend en retour de "prises en charge" précédentes.

Quant au plan institutionnel, il reprend dans son ensemble le jeu de significations qui, rappelons-le, consiste en une interaction dynamique entre des éléments posés et des éléments présupposés, pour le déployer dans sa dimension performative, c'est-à-dire en tant que ce jeu se réalise effectivement comme un ensemble d'actes, comme une pratique.

Pour en venir au conflit entre sciences socio-humaines et sciences naturelles, on a vu que Morris le résolvait sur la base de l'appartenance de chacune de ces disciplines à un même modèle de connaissance. En fait, c'est dans la mesure précise où le modèle de connaissance en question récupère la nécessité des éléments de signification et les organise exhaustivement selon les trois dimensions attestées par la sémiotique qu'il peut valoir à la fois pour l'objet social des sciences socio-humaines et l'objet physique des sciences naturelles.

Il s'agit en effet d'admettre que les propositions de connaissance peuvent n'être pas constituées que d'un pur rapport (sémantique) aux objets du monde, mais qu'elles doivent conserver leur statut cognitif tout en résultant de déterminations de type pragmatique. Car dès lors que ces déterminations sont prévues dans l'évaluation d'une proposition, son caractère d'objectivité ne s'en trouve nullement altéré. En fait, on peut dire que toute proposition de connaissance est une conjoncture des trois facteurs syntaxique, sé-

mantique et pragmatique, le degré de détermination de ces derniers pouvant varier d'une proposition à l'autre.

Si nous considérons maintenant le point de vue de l'empirisme scientifique, l'argument sémiotique y est clairement utilisé et ce, particulièrement dans l'analyse de l'aspect scientifique de l'empirisme scientifique. En effet, si la philosophie peut rendre compte de la science, en constituer l'extension naturelle et voir résolu dans cette direction le conflit entre métaphysique et science, c'est dans la mesure où elle est une théorie de la connaissance dont l'organon est la sémiotique, laquelle est une discipline empirique. Mais en plus d'être empirique et de produire des propositions vérifiables, c'est parce qu'elle peut produire la systématité et l'exhaustivité que la sémiotique attire la propriété de scientificité sur la discipline qui la prend pour organon. On retrouve donc, ici encore, la tridimensionnalité du phénomène de signification.

Quant à l'aspect empirique de l'empirisme scientifique, on a vu que l'axiologie empirique, par quoi la philosophie possède le statut de médiation entre le monde des faits et le monde des valeurs, pouvait être pensée comme une grammaire dans laquelle le domaine des valeurs constituait la face prescriptive du domaine des significations, ce dernier comprenant le domaine des faits comme un sous-ensemble issu du processus de connaissance.

On voit donc comment les considérations sur la signification interviennent d'une façon essentielle dans l'élaboration de chacune des dimensions du système de la science unifiée. Qu'il s'agisse de l'élargissement des sciences formelles à la dimension d'une théorie générale du symbolisme, de l'analyse de la pratique scientifique comme un jeu de significations ou du caractère d'extension scientifique que la sémiotique octroie à la philosophie, la théorie morrissienne des signes agit comme un facteur théorique dont le pouvoir d'unification ressortit, d'une part à l'idée que la signification constitue le meilleur élément stratégique par lequel rendre compte de la science, et d'autre part à la conception de cette signification comme un processus, une fonction à trois éléments.

En bref, je dirai que la possibilité de l'unification systématique des sciences puise ses ressources dans une théorie qui conçoit que la signification est une conjoncture formée des facteurs syntaxique, sémantique et pragmatique. Le système de la science unifiée possédant un statut programmatique quant aux conditions de possibilité de l'identification future -- de la science et de la philosophie, le rôle d'organon qu'y joue la sémiotique ne se réduit pas, lui, au simple statut d'instrument d'analyse. La sémiotique semble définir plus fondamentalement les types d'éléments ainsi que les modalités de la systématisation des sciences. Elle n'est pas l'organon d'une philosophie toute faite qui l'aurait construite pour démontrer techniquement ses thèses, mais celui d'une réflexion "orientée vers les méthodes et les résultats de la science", et dont l'aboutissement est un schéma d'interprétation philosophique qui se profile comme un empirisme

élargi. Voilà en quel sens je pense que les catégories de la sémiotique se trouvent au fondement de la philosophie de l'empirisme scientifique.

A l'appui de cette dernière proposition, je cite Morris:

L'organon de ce tempérament /le tempérament scientifique/ repose sur une théorie générale des signes (sémiotique). L'analyse révèle que les signes linguistiques entretiennent trois types de relations (aux autres signes du langage, aux objets qui sont signifiés, aux personnes qui les utilisent et les comprennent) qui définissent trois dimensions de signification. Ces dimensions sont à leur tour des objets d'investigation pour la syntaxe, la sémantique et la pragmatique, la sémiotique étant la science générale qui inclut ces dernières de même que leurs interrelations. Il apparaît que le formalisme, l'empirisme et le pragmatisme constituent simplement des emphases sur l'une ou l'autre des trois dimensions de la signification, que quoiqu'aucun d'eux n'ait valeur de totalité, chacun en forme une partie importante, et que chacune de ces trois attitudes est complémentaire de la même façon que la théorie, l'observation et l'expérimentation sont intégrées dans la méthode scientifique. L'empirisme scientifique se montre ainsi susceptible d'unir les intuitions du positivisme logique, de l'empirisme traditionnel et du pragmatisme critique. (1)

Trois dimensions de la signification, trois attitudes et trois écoles philosophiques, trois moments de la démarche scientifique: le monde de la pensée, de l'activité intellectuelle procède au moyen des mêmes catégories générales. Il ne possède de valeur que dans la mesure où il produit, selon certaines modalités, de la signification. Et

c'est à la configuration des propriétés du phénomène de la signification que toute analyse doit ramener ces catégories générales pour les expliquer.

* * * * *

Je voudrais maintenant développer ce qui me paraît être un aspect extrêmement important du système de la science unifiée tel que Morris nous le présente, aspect qui va nous permettre d'analyser plus à fond les relations entre la sémiotique et l'empirisme scientifique. Il s'agit de la relation entre le caractère tripartite du système et le rôle d'unification joué par la théorie de l'empirisme scientifique. Il faut en effet considérer qu'il existe, dans le schéma du système de la science unifiée, une relation ascendante de présupposition entre l'empirisme scientifique et les deux autres termes épistémologiques.

Ceci place l'empirisme scientifique dans une position très particulière: ce dernier, tout en valant, de la même façon que chaque élément du schéma, comme perspective possiblement autonome sur le système de la science unifiée mais aussi comme élément nécessaire à la complétion de la catégorie à laquelle il appartient, réfère toujours, du même coup, à la totalité de cette catégorie, et, par la voie plus indirecte de la relation de prédominance des termes épistémologiques sur les autres termes du schéma, à l'ensemble du système de la science unifiée.

On peut poser que, chez Morris, l'objectif de l'exposition du système de la science unifiée est la présentation de l'empirisme scientifique. Et en fait, la philosophie de l'empirisme scientifique est, selon Morris, cette philosophie qui se montre adéquate à l'âge de la science. Elle est reliée à la sphère scientifique par la position métathéorique du système de la science unifiée, qu'elle prend comme assise et dont elle explicite le caractère empirique. Cela signifie que l'empirisme scientifique tient une position très forte à l'intérieur du système que nous examinons, puisqu'il en constitue à la fois l'élément de synthèse et le lieu de sa représentation proprement philosophique. Je reviendrai là-dessus plus loin.

Occupons-nous maintenant d'analyser l'élément empirique qui donne son caractère bien particulier au fonctionnement tripartite du schéma du système de la science unifiée, et qui définit la position de ce système par rapport au monde des sciences particulières. Ce caractère empirique constitue en effet, et d'abord, le principe de continuité entre le monde diversifié des sciences et celui de la métascience. Le système de la science unifiée ne met pas en oeuvre de conception de la vérité ou de la plausibilité qui diffère de celle que pratiquent les sciences et, en général, sa production d'énoncés signifiants est soumise aux mêmes contraintes. La nouvelle philosophie que propose Morris endosse dans sa totalité la méthode scientifique. Elle en fait même le critère premier de son identité et de sa validité.

D'une certaine façon, et si on la considère dans sa dimension sémantique, elle est en position de prise sur le monde extérieur de la même manière que toute science particulière. Dans le

partage et l'entrecouplement des objets d'investigation qui constituent un paramètre de différenciation des sciences particulières, la philosophie prend la part de la généralité. Mais cette généralité ne possède aucune espèce de supériorité sur les objets des autres sciences. Elle n'est pas issue de ces derniers par un quelconque processus d'abstraction. Elle est dotée d'une valeur mondaine équivalente à celle des objets de toutes les autres sciences. Elle est soumise au même examen épistémologique.

Mais le caractère empirique de la science et de la métascience ne fait pas que les accorder l'une à l'autre et marquer leur continuité. Il constitue aussi le principe d'intelligibilité en vertu duquel la position relative et non réciproque des sciences particulières et du système de la science unifiée se trouve justifiée. Si l'ensemble des sciences particulières nécessite un discours métascientifique pour être complété, c'est que, pour Morris et comme je l'ai dit plus haut, le champ de l'objectivité n'est pas réductible à la relation (sémantique) entre un énoncé et une classe d'objets du monde, non plus qu'à celle (syntaxique) entre une série d'énoncés théoriques ou observationnels. L'objectivité est aussi relative aux individus qui produisent et reçoivent ces énoncés.

Or il apparaît que l'introduction de ce paramètre exige un recours métathéorique, non seulement, comme tous les autres, pour être signifié dans un discours second, mais encore pour que ce qu'il recouvre puisse être comptabilisé dans la détermination de la vérité d'un énoncé. Considérée du point de vue des sciences naturelles, cette affirmation prend une allure plutôt sophistiquée, et on ne voit d'ailleurs pas très bien comment la vérifier. Mais il faut se rappeler que l'entreprise de Morris a ceci de

particulier, qu'elle prétend élargir la réflexion de caractère descriptif dans laquelle se sont cantonnés les empirismes antérieurs. Ce n'est pas au bout de descriptions fidèles qu'elle obtient son caractère de scientificité, mais au terme d'un travail d'explication, dont les contraintes sont, dans leur généralité, équivalentes à celles qui définissent le même travail chez les sciences particulières. Or, c'est précisément dans la mesure où le discours descriptif a formé tout leur univers que les empirismes antérieurs n'ont pas su comprendre la dimension pragmatique de l'objectivité et se sont ainsi privés de la meilleure justification de leur nécessité. Car au fondement de toute science il y a une large part de conventions, un ensemble de ce qui a été appelé plus haut "règles d'usage" ou "règles d'activité", dont la production est issue d'un autre niveau de discours que celui des énoncés sur le monde ou sur l'objet de la science considérée.

En ne tenant compte que de l'obéissance aux règles de formation et de transformation d'énoncés, et en limitant la vérification à un problème de satisfaction sémantique, l'empirisme doit se résigner à une contemplation étrangère de la science. Même son objectif d'analyse logique du langage de la science ou de clarification conceptuelle de la pensée scientifique ne suffit pas à le faire communiquer, c'est-à-dire à le faire entrer en relation d'information réciproque, avec la science. La philosophie est impuissante, sans effet sur la science. De plus, elle est vouée à sa perte, puisqu'elle se confond en dernière analyse avec la linguistique, ou encore avec les mathématiques et la logique formelle (2). Au contraire, si la philosophie, concevant la connaissance comme un processus social, découvre sa dimension pragmatique, c'est-à-dire cet autre discours de la science qui n'est pas le fief bâti sur ses énoncés à propos des objets du monde, mais

le champ libre et sémantiquement arbitraire de ses décisions de méthode ou de procédure, si la philosophie reconnaît les assises conventionnelles de l'objectivité scientifique, elle devient un réservoir certain d'influences ou d'arguments explicites dans les délibérations d'une science. C'est du moins ainsi que la conçoit Morris. Evidemment il s'agit, dans ce contexte, de la philosophie telle que Morris la pense dans le cadre du système de la science unifiée, et non pas des métaphysiques, et même des empirismes traditionnels.

Plus particulièrement, la philosophie est ici une vision qui, de l'intérieur du système de la science unifiée, possède tous les caractères de la prédiction scientifique. Et lorsque, de surcroît, elle est considérée dans sa conjugaison sur le mode métathéorique à la science, la dimension prédictive devient cet espace prescriptif où se jouent les fondements conventionnels de la science. Ces derniers sont le produit des déterminations issues de la communauté dans laquelle la science s'inscrit et des projections ressortissant à ce statut de responsabilité qu'un scientisme objectif, semble-t-il, lui octroie d'emblée. Il faut donc rendre plus explicite l'affirmation précédente selon laquelle la philosophie peut devenir un réservoir d'arguments pour certaines délibérations de la science, et dire que la philosophie morrissienne, dans son articulation pragmatique, comprend ce que font les gens de science lorsqu'ils formulent leurs conventions. Le discours second de la science, cette phase de sa réflexion qui ne concerne pas directement les objets du monde, est un discours revendiqué par la philosophie dans sa forme empirique scientifique.

C'est en ce sens que l'empirisme scientifique est la voie privilégiée de l'abolition de l'opposition entre métaphysique et science, le point précis où leur unification devient possible. Parce qu'il présuppose le système de la science unifiée et parce qu'il comprend une certaine part des délibérations de la science, l'empirisme scientifique est le lieu où l'enclanchement de la philosophie sur la science la constitue comme l'extension naturelle de cette dernière, comme ce sans quoi la science ne peut être considérée comme un système complet. Et si une science unifiée et complète et une philosophie achevée ne se posaient plus comme des systèmes distincts, c'est que cette liaison entre science et philosophie aurait dépassé le stade programmatique où elle se trouve chez Morris, c'est qu'une philosophie scientifique se serait construite qui aurait pu recevoir dans ses cadres la réflexion scientifique.

Pour en revenir à notre questionnement sur la relation entre le caractère tripartite du système de la science unifiée et le rôle d'unification joué par la théorie de l'empirisme scientifique, il apparaît, à la suite de la précédente analyse, que c'est dans la mesure où la tripartition morrissienne est sémiotique, et plus particulièrement dans la mesure où le principe de son troisième terme est de nature pragmatique, que l'empirisme scientifique peut, tout en s'intégrant dans le système de la science unifiée comme son élément ultime et explicite, venir sceller l'unité entre philosophie et science, ces dernières étant à la fois comprises comme s'enlevant sur un même fond de scientificité et comme se situant chacune dans le prolongement discursif de l'autre.

Il semble en effet que la dimension pragmatique de la signification joue un rôle fort particulier dans la séquence des trois dimensions de cette dernière. En même temps qu'elle y occupe une position intégrée, théoriquement équivalente aux positions syntaxique et sémantique, elle est chargée d'une action synthétique que ne peuvent performer aucune des deux dimensions précédentes et qui lui vient en partie de ce que ces dernières lui sont présupposées. Selon Morris, on ne peut effectuer d'analyse pragmatique sans être informé de la nature syntaxique et sémantique de ce qu'on analyse, alors que le développement des théories syntaxiques et sémantiques est allé bon train sans jamais prendre en considération d'éléments pragmatiques.

En fait, tout se passe comme si la dimension pragmatique était rétribuée de son degré moindre d'autonomie par ce qu'on pourrait appeler un pouvoir d'extériorité. La poser, c'est du même coup référer à toute la séquence dont elle est par ailleurs un élément. En désignant la relation entre un énoncé et les individus qui le produisent ou le reçoivent, c'est de l'acte de signification dont il s'agit, et de l'acte de signification dans sa totalité. Il y a une transformation du statut épistémologique de la signification qui, tout en conservant la tripartition sémiotique, c'est-à-dire en concevant qu'il n'existe de relation sémiotique entre un individu et un énoncé que si ce dernier appartient à un langage et est susceptible de dénoter un objet, de quelque type qu'il soit, la reprend intégralement et affirme que son unité réside dans le fait qu'elle est un acte.

La validité de la séquence tripartite qui résulte de l'analyse de la signification n'est donc pas simplement assise sur des considérations

internes et cohérentistes, mais possède aussi un caractère empirique qui lui vient de la fonction synthétique de son terme pragmatique. Cette fonction synthétique consiste d'abord en la duplicité d'un terme qui, tout en étant l'un des constituants de la structure sémiotique, en permet aussi la considération comme unité, comme élément dans un monde où les éléments sont des actes. Le terme pragmatique est donc à la fois un argument de la structure sémiotique (dont on a vu qu'on pouvait la concevoir comme une fonction à trois éléments) et une fonction dans le monde des actes ou des événements.

Je note en passant que ce premier aspect de la fonction synthétique du facteur pragmatique se révèle être d'un grand intérêt dans la perspective de formalisation de la sémiotique, plus particulièrement en ce qui concerne le problème de la relation entre les métalangages syntaxico-sémantique et pragmatique. Il semble en effet, si l'on considère les résultats de l'examen du terme pragmatique chez Morris, que la représentation formalisée de la relation entre un énoncé et l'individu qui a produit ou reçu cet énoncé requerrait, non seulement des fonctions et des arguments particuliers, mais encore une ontologie propre et autonome, et conséquemment, en plus des règles de formation afférentes aux nouveaux éléments du vocabulaire logique, des règles de transformations adéquates aux relations possibles entre les éléments d'un monde événementiel.

En ce qui concerne le second aspect de la fonction synthétique du terme pragmatique, elle consiste en ce que, considérant la signification comme un processus susceptible d'actualisation, elle la constitue comme un phénomène empiriquement vérifiable. On ne postule pas sa nature; elle ne

se résout pas en un ensemble de propositions analytiques. On peut affirmer à son sujet des propositions vraies ou fausses qui concourent ou non à l'élaboration d'une discipline scientifique.

Cette assise empirique de la tripartition sémiotique est ce qui permettra à Morris, quelques années plus tard (1946), de construire le programme d'une théorie sémiotique dans les termes de la théorie générale du comportement. Ici encore, le privilège accordé à la dimension pragmatique est manifeste. Car vouloir interpréter ce qui est alors le "phénomène" de signification dans les termes de généralités behaviorales, c'est accorder, non seulement que le facteur humain est un élément à part entière du processus de signification, mais encore que c'est sur sa base que toute distinction doit être opérée: le langage behavioral est d'abord et avant tout le langage de la relation entre les individus et les énoncés qu'ils produisent.

En fin de compte, c'est la prévalence ontologique du facteur pragmatique chez Morris qui gouverne l'orientation empirique du système de la science unifiée et de sa projection philosophique dans l'empirisme scientifique. Le facteur pragmatique est le facteur de réalité sans lequel la formalité syntaxique n'est qu'un rationalisme injustifié et idéal et l'empirisme sémantique un scientisme étroit et à la limite illusoire. Un empirisme adéquat à la pratique scientifique est un empirisme qui s'enracine dans la relativité manifeste de toute connaissance, relativité qui est sociale et dont le niveau de positivité est le comportement humain. C'est à ce niveau que l'objectivité doit être recherchée et c'est en ce sens qu'elle est une pure affaire de signification.

NOTES (Chapitre cinquième)

- (1) Morris(1937b) p. 4: "The organon of this temper is regarded as lying in the general theory of signs (semiotic). Analysis reveals that linguistic signs sustain three types of relations (to other signs of the language, to objects that are signified, to persons by whom they are used and understood) which define three dimensions of meaning. These dimensions in turn are objects of investigation by syntactics, semantics, and pragmatics, semiotic being the general science which includes all of these and their interrelations. It turns out that formalism, empiricism, and pragmatism are simply emphases upon one or another of the three dimensions of meaning, that while neither is the whole story each is an important part, and that the three are complementary in the same way that theory, observation, and experimentation are integrated in scientific method. Scientific empiricism thus proves capable of uniting the insights of logical positivism, of the traditional empiricism, and of critical pragmatism".
- (2) Id., p. 10: "... the philosopher is thus bound to trespass upon ... the domain of the ... mathematician ..." et p. 14: "... the conception of philosophy as formal logic".

CONCLUSION

UN NOUVEAU PRINCIPE D'INTELLIGIBILITE

Le présent mémoire a consisté à montrer comment la philosophie d'une certaine époque de l'oeuvre de Morris (1934-1938) s'est construite. J'en résume ici les principaux points de repère.

La philosophie dite de l' "empirisme scientifique" est essentiellement une philosophie de la connaissance. Elle tâche de répondre à la question de la possibilité du savoir, et plus particulièrement du savoir scientifique, puisque c'est ce dernier qui, chez Morris, joue le rôle de paradigme épistémique. Mais l'expression "savoir scientifique" désigne ici une notion problématique. A quelles disciplines académiques s'adresse-t-elle ? Plus encore, quel critère d'évaluation comporte-t-elle qui lui permette de décider de la scientificité, ou du degré de scientificité, de ces disciplines ?

Il faut reconnaître que la philosophie de Morris ne répond pas à ces questions. Et ce n'est pas non plus son propos. L'empirisme scientifique se définit plutôt comme le cadre méthodologique et thématique requis pour poser la question même de la scientificité. Il s'agit moins de demander quelle est la définition de ces prédicats de vérité, de vérifiabilité et d'objectivité qui servent à distinguer la science des autres activités théoriques, que de déterminer la nature conceptuelle de ces prédi-

cats. Quel ordre de signification, quel type de référence doivent-ils déterminer ? Comment doit-on les "manipuler" théoriquement, c'est-à-dire dans quelle réglementation, dans quelle logique conceptuelle s'inscrivent-ils ?

On ne pose jamais à vide de telles questions en philosophie. C'est-à-dire qu'on n'y répond jamais en dernière instance que par des postulats. Le cadre méthodologique et thématique que construit la philosophie de l'empirisme scientifique repose sur une surface ontologique qui en trace les contours. C'est ce qu'on pourrait appeler le contenu à proprement parler philosophique de l'empirisme scientifique.

Ce contenu, je l'ai résumé par l'expression "scientisme objectif" et j'ai posé qu'il était optimalement développé comme une axiologie empirique. Le monde de Morris (du philosophe Morris) a comme point de mire l'acte de produire de la science, et tous les événements du monde réel qui constituent le champ de vision de cette philosophie sont rapportés à cet acte sur un mode ancillaire. Le monde philosophique de Morris vise la réalité sous l'éclairage de cet autre monde conceptuel qu'est la science qui lui est contemporaine, et dans laquelle il a l'obligation de s'inscrire, en adoptant du moins l'esprit, le tempérament.

Mais si la philosophie possède l'esprit, le "savoir-penser" scientifique, elle ne s'applique pas au même type d'objet que celui des sciences particulières. Dans l'univers scientiste morrissien, la philosophie est comme un prisme qui décompose la luminosité scientifique en des éléments

qui appartiennent au registre, considéré comme fondamental, de la signification. Cela lui octroie une position théorique extrêmement puissante. En contrôlant la cohérence de la signification, c'est-à-dire en utilisant la sémiotique, la philosophie peut rendre compte de la différence spécifique de cet événement cognitif qu'est la production d'un énoncé scientifique relativement à celle d'autres énoncés signifiants.

Or ce faisant, elle analyse cela même qu'elle considère être à l'origine de son propre mouvement de pensée, à savoir la perspective scientifique sur le monde. Pour Morris, la tâche essentielle d'une philosophie scientifique est de se représenter à elle-même sa fonction théorique relativement aux aspects spéculatif et disciplinaire du problème qu'elle se pose.

C'est pourquoi le système de la science unifiée comprend l'empirisme scientifique comme une de ses parties. C'est aussi pourquoi l'empirisme scientifique en constitue le point de vue privilégié. Et il faut bien se rendre compte ici de ce que signifie le privilège de ce point de vue. En fait, le système de la science unifiée n'est rien d'autre que le développement télescopique de la notion d'empirisme scientifique, c'est-à-dire l'étalement des éléments qui forment sa structure théorique. C'est en ce sens que l'empirisme scientifique est un cadre méthodologique et thématique qui délimite le problème de la scientificité. Le système de la science unifiée n'est pas la classification disciplinaire à quoi l'on aurait pu s'attendre. Il est la réglementation conceptuelle requise pour la penser.

Un postulat scientifique d'une part et un postulat sémiotique de l'autre, tels sont les deux pôles qui vont circonscrire le développement de la philosophie morrissienne de la connaissance. Entre la subjectivité et l'objectivité, entre le scientisme et la préoccupation du sens prend place la rationalité empiriste scientifique, qui vient désigner la relation signifian-
te de l'individu au monde comme le prototype de la relation de connaissance.

Mais cette relation serait sans profondeur, et demeurerait par conséquent inexpliquée, si l'on ne considérait ce concept essentiel de la philosophie de Morris qu'est le concept pragmatique. C'est à ce dernier qu'appartient l'inspiration sociale de l'empirisme scientifique sur laquelle repose la possibilité même d'une relation signifiance et cognitive entre l'individu et le monde dont il fait partie. Le caractère social de la signification et de la connaissance est en fait la solution de continuité entre les termes subjectif et objectif de la nouvelle rationalité empiriste.

Ce n'est pas mon intention de revenir ici sur le rôle théorique joué par la dimension pragmatique de la signification dans la philosophie morrissienne de la connaissance. Le chapitre cinquième en a suffisamment traité et, je crois, d'une façon assez claire. Néanmoins, je voudrais faire ressortir un aspect très important de l'utilisation que fait Morris de ce concept, et duquel dépend essentiellement une des trois thèses qui ont dirigé l'analyse effectuée dans le cadre de ce mémoire: la thèse pragmatique spéciale.

Cette dernière, on se le rappelle, reprend la thèse pragmatique générale en développant, relativement à la thèse sémiotique, une caractéris-

tique fondamentale du facteur sémiotique pragmatique, à savoir que c'est en vertu de la puissance synthétique de la dimension pragmatique de la signification que le système de la science unifiée peut s'articuler sur la théorie sémiotique. Ceci est au fond le revers disciplinaire de l'idée que l'empirisme scientifique est ancré à une conception sociale de la liaison signifian-
te et cognitive de l'individu au monde dont il fait partie.

Il y a cependant plus. L'élaboration du concept pragmatique chez Morris correspond, à mon avis, à une véritable découverte philosophique. Et la référence aux pragmatistes américains, et particulièrement à la notion peircéenne d'Interprétant, n'est aucunement susceptible de l'amoindrir. Non plus d'ailleurs que l'idée d'une reprise philosophique du principe behavioriste. Il existe, bien sûr, une familiarité notionnelle certaine entre la conception pragmatiste de la signification et de la vérité, le type behavioriste d'explication de certains concepts traditionnels et la conceptualisation morrissienne de la pragmatique. La référence, chez Morris même, à la notion meadienne de l'esprit comme socialement déterminé et le caractère central de l'entreprise de conciliation entre le pragmatisme et le positivisme logique en font foi.

Mais l'originalité de Morris consiste à faire correspondre au champ de positivité délimité par le pragmatisme et le behaviorisme un nouveau principe d'intelligibilité. Il s'agit d'adjoindre à la rationalité syntaxico-sémantique, qui avait structuré jusque là les hypothèses sur la nature des énoncés signifians et cognitifs, la rationalité pragmatique. Cela signifie à la fois une complexification et une réorganisation des catégories logico-

empiristes d'analyse. Et cela implique aussi le déplacement ontologique des unités élémentaires de signification, de même que la redéfinition de ce qu'est une unité de savoir. Nous avons vu cela au chapitre troisième du présent mémoire.

Une autre conséquence importante de l'introduction de la rationalité pragmatique est d'ordre méthodologique, et elle se situe notamment au niveau du problème de ce qu'on pourrait appeler la "perception cognitive". On se rappelle que, pour Morris, l'évolution ou la transformation du savoir est interprétée comme le mouvement même de la relation dynamique existant entre l'ensemble des vérités a priori d'une communauté scientifique à une certaine époque et l'ensemble des vérités expérimentales de cette communauté à la même époque.

Or la totalité de ce jeu transformationnel est en quelque sorte filtrée par ce que j'ai nommé "catégories communautaires de perception": la réceptivité du sujet expérimentant relativement aux données ou aux faits qui lui sont soumis est toujours déjà sanctionnée par la communauté à laquelle ce sujet appartient, et elle doit l'être pour que les résultats de l'expérimentation satisfassent les règles formelles de validité scientifique qui ont cours dans cette communauté. Il y a un primat ontologique de la communauté scientifique.

A cette conception socio-conventionnaliste du travail scientifique, les tenants d'une conception sémantique pourraient objecter qu'elle n'explique rien du tout, parce qu'il reste encore à déterminer comment, puisque

l'expérimentation est, d'une certaine façon, toujours déjà interprétée, les vérités expérimentales peuvent en arriver à transformer les vérités a priori. Comment la transformation du savoir est-elle alors possible ? Une façon plus pénétrante de poser le problème consisterait à demander ce qui justifie la sélection de certaines catégories perceptuelles plutôt que d'autres dans les cadres d'expérimentation du savoir.

Il semble que la réponse que les objecteurs sémantiques attendent se fonde sur l'idée que le meilleur, et même le seul élément valable qui puisse justifier de telles transformations correspond à quelque chose comme un "argument de la nature des choses". Si le savoir se transforme, c'est qu'on découvre dans la réalité des motifs de le transformer, c'est-à-dire des propriétés objectives que l'on n'avait pas perçues ou qui avaient été mal interprétées. En fait, cet argument reconduit dans un espace métaphysique la conception correspondantiste de la vérité lorsqu'elle est érigée comme le fin mot de la pratique scientifique. La situation fondamentale du travail scientifique est celle du sujet devant son objet.

Répondre à cette objection n'est pas une tâche simple. Mais ce n'est pas tout à fait dans le sens qu'on pourrait penser. Car le travail de la pragmatique ne consiste pas, du moins pour Morris, à répondre dans les cadres conceptuels délimités par la question qui est en jeu. Il consiste au contraire à examiner la question en elle-même, geste qui s'inscrit dans la bonne tradition analytique.

Or ce qui résulte de ce questionnement, c'est la considération que l'objection sémantique faite à la conception morrissienne correspond à une préoccupation rationnelle qui ne peut mener qu'à une situation aporétique. Cette situation, je la résumerais au moyen de la métaphore suivante: pour que les tenants de la théorie correspondantiste radicale aient raison, il faudrait que les choses elles-mêmes leur donnent raison. Il faudrait que les choses parlent.

Dans ce monde essentialiste où l'on veut confronter les mots aux choses, le solipsisme de la subjectivité revient paradoxalement à l'occulter. C'est précisément au moment où la subjectivité est maximisée par son renfermement dans la sphère du privé qu'elle prétend accéder à l'objectivité. Mais cette accession est tragique, c'est-à-dire philosophiquement suicidaire. A peine a-t-on touché du doigt l'objectivité qu'elle se désintègre, puisqu'on ne peut la communiquer. Les mots ne viennent pas aux choses. Les objets ne signifient pas par eux-mêmes.

Or la subjectivité ne vit que dans le langage. Elle n'est possible que relativement à d'autres individus qui sont du même coup constitués comme sujets. L'individu percevant n'est un sujet que pour le sujet parlant qui le prend pour objet. Autrement, il se dissout dans l'objectivité banale, c'est-à-dire égale à elle-même, qu'est le fait, pour tout ce qui existe, d'exister selon ses modalités propres. L'individu percevant n'est jamais confronté à l'objectivité, puisqu'il en est.

Ainsi le solipsisme, par où l'individu est censé voir l'objectivité sanctionner sa parole de sujet, est-il profondément contradictoire -- et illusoire. Qu'a donc appris l'homme qu'il ne sache déjà ?

Il en résulte que, pour Morris, le problème de la perception cognitive doit être pensé différemment. Il faut non seulement faire table rase mais aussi, si j'ose dire, changer de table. Avant que de tenter une conception nouvelle de la subjectivité, il faut questionner la notion même d'objectivité. Et, conséquemment, la relation traditionnelle sujet-objet. Ce qui est certain, c'est que cette dernière ne peut plus être la représentation de cette ennuyeuse mais inévitable situation où la maladresse congénitale du sujet venait distraire la pureté du miroitement des objets et de leur monde dans un langage optimalement rationalisé. La subjectivité n'est pas extra-mondaine. Elle fait partie de ce monde, même physique et chimique, dont on veut rendre compte.

Il ne s'agit pas ici de poser que la science est impossible, que toutes les connaissances et les productions qui en sont issues ne sont que vaines imaginations. Il s'agit plutôt d'inverser l'espace d'intelligibilité où l'on recherchait l'explication philosophique de la scientificité. Ce qui prouve que la science est possible, ce n'est pas le mécanisme objectivant de la perception individuelle, mais le degré d'universalité (et de vérifiabilité) d'un certain type de situation expérimentale, c'est-à-dire de certains actes performés de l'intérieur d'une institution sociale qui les sanctionne.

En ce sens, l'intérêt majeur du concept pragmatique réside dans sa fonction épistémologique. Nous sommes en face d'un nouveau principe d'explication de la connaissance et de la signification. Ce nouveau principe ouvre une aire d'intelligibilité différente ou, si l'on préfère, il est créateur d'un nouvel épistémè philosophique. Au fond, la puissance synthétique de la dimension pragmatique de la signification, sur laquelle repose, chez Morris, l'unification du système de la science, lui vient de la référence à cet épistémè. Si la synthèse en question est possible, c'est que le domaine de l'empirie s'est élargi, sans pour autant perdre son identité propre, à la lumière d'une rationalité plus que jamais soucieuse de sa nature empirique.

Pour Morris, la découverte que représente l'élaboration du concept pragmatique consiste à satisfaire, en même temps que le souci cohérentiste de l'esprit cartésien, l'obligation empiriste d'un monde habité par la science et la lucidité inquiète d'une société gouvernée par l'aléatoire politique.

BIBLIOGRAPHIE

1- Ouvrages de Morris

- (1927a) "The Concept of the Symbol, I", Journal of Philosophy, vol. 24, 253-262.
- (1927b) "The Concept of the Symbol, II", Journal of Philosophy, vol. 24, 281-291.
- (1932a) Six Theories of Mind, Chicago: University of Chicago Press, 330 pp..
- (1932b) "Truth, Action, and Verification", The Monist, vol. XII., no 3, 321-329.
- (1934a) "Pragmatism and Metaphysics", The Philosophical Review, 43, 549-564.
(Aussi dans Logical Positivism, Pragmatism, and Scientific Empiricism, 1937b, pp. 31-45).
- (1934b) Pragmatism and the Crisis of Democracy, Public Policy Pamphlet, no 12, H.D. Gideonse (ed.), Chicago: The University of Chicago Press, 25 pp..
- (1934c) "Introduction" à G.H. Mead, Mind, Self, and Society, Chicago: The University of Chicago Press, ix-xxxv.
- (1935a) "Philosophy of Science and Science of Philosophy", Philosophy of Science, vol. 2. (Aussi dans Logical Positivism, and Scientific Empiricism, 1937b, pp. 7-21).
- (1935b) "The Relation of Formal and Empirical Sciences within Scientific Empiricism", Erkenntnis, vol. 5, 6-14. (Aussi dans Logical Positivism, Pragmatism, and Scientific Empiricism, 1937b, pp. 46-55).

- (1935c) "Some Aspects of Recent American Scientific Philosophy", Erkenntnis 5, 142-149.
- (1936a) "Opening Speech (for the american delegates)", Actes du Congrès International de Philosophie Scientifique -- Sorbonne, Paris, 1935, vol. I, Paris: Hermann et Cie, p.I -24.
- (1936b) "Remarks on the Proposed Encyclopedia", Actes du Congrès International de Philosophie Scientifique -- Sorbonne, Paris, 1935, vol. II, Paris: Hermann et Cie, II71-II74.
- (1936c) "Semiotic and Scientific Empiricism", Actes du Congrès International de Philosophie Scientifique -- Sorbonne, Paris, 1935, vol. I, Paris: Hermann et Cie, I42-I56. (Aussi dans Logical Positivism, Pragmatism, and Scientific Empiricism, 1937b , pp. 56-71).
- (1937a) "The Concept of Meaning in Pragmatism and Logical Positivism", Proceedings of the Eight International Congress of Philosophy, Prague. (Aussi dans Logical Positivism, Pragmatism, and Scientific Empiricism, 1937b , pp. 22-30).
- (1937b) Logical Positivism, Pragmatism, and Scientific Empiricism, Activités scientifiques et industrielles, no. 449, Paris: Hermann et Cie, 71 pp..
- (1938a) "Foundations of the Theory of Signs", Foundations of the Unity of Science -- Toward an International Encyclopedia of Unified Science, vol. 1, no 2, Chicago: University of Chicago Press, 77-137. (Aussi dans Morris (1971), pp. 13-71).
- (1938b) "Peirce, Mead, and Pragmatism", Philosophical Review, 47, 109-127.
- (1938c) "Scientific Empiricism", Foundations of the Unity of Science -- Toward an International Encyclopedia of Unified Science, vol. 1, no 1, Chicago: University of Chicago Press, 63-75.

- (1938d) (éd.), avec la collaboration de John M. Brewster, Albert N. Dunham et David L. Miller; George H. Mead, The Philosophy of the Act, Chicago: University of Chicago Press, 696 pp..
- (1939a) "Esthetics and the Theory of Signs", Journal of Unified Science (Erkenntnis), vol. 8, 131-150. (Aussi dans Morris (1971) pp. 415-433) .
- (1939b) "General Education and the Unity of Science Movement", John Dewey and the Promise of America, Progressive Education Booklet, no 14, 26-40.
- (1939c) "Science, Art, and Technology", Kenyon Review, vol. 1, 403-423.
- (1940) "The Mechanism of Freedom", Freedom, Its Meaning, Ruth N. Anshen (éd.), New York: Harcourt, Brace and Company.
- (1941) "The Search for a Life of Significance. The Work of Raymond Jonson, American Painter", Tomorrow, vol. 1, 16-21.
- (1942a) "Empiricism, Religion, and Democracy", Second Conference on Science, Philosophy, and Religion.
- (1942b) Paths of Life: Preface to a World Religion, New York: Harper and Brothers.
- (1946) Signs, Language, and Behavior, New York: Prentice Hall; George Braziller, 1955, 365 pp.. (Aussi dans Morris (1971), pp. 73-397).
- (1947) "Science and Discourse", Synthese 5, 296-308.
- (1948a) The Open Self, New York: Prentice Hall.
- (1948b) "Signs about Signs about Signs", Philosophy and Phenomenological Research, vol. IX, no 1. (Aussi dans Morris (1971), pp. 434-455)

- (1955) et Lyle V. Jones, "Value Scales and Dimensions", Journal of Abnormal and Social Psychology, 51, 523-535.
- (1956a) "Man-Cosmos Symbols", The New Landscape in Art and Science, Gyorgy Kepes (éd.), Chicago: Paul Theobald and Co., 98-99. (Aussi dans Morris (1971), pp. 464-466).
- (1956b) Varieties of Human Value, Chicago: University of Chicago Press, 209 pp..
- (1956c) et Lyle V. Jones, "Relations of Temperament to the Choice of Values", Journal of Abnormal and Social Psychology, 53, 345-349.
- (1957a) "Axiology as the Science of Preferential Behavior", Value: A Cooperative Inquiry, R. Lepley (éd.), New York: Columbia University Press, 211-222.
- (1957b) "Mysticism and Its Language", Language: An Enquiry into Its Meaning and Function, New York: Harper and Brothers, 179-187. (Version abrégée dans: Etc.: A Review of General Semantics 9, 3-8). (Aussi dans Morris (1971), pp. 456-463).
- (1957c) "Significance, Signification, and Paintings", The Language of Value, R. Lepley (éd.), New York: Columbia University Press, pp. 58-76.
- (1958) "Words without Meaning", (Revue du texte de B.F. Skinner, Verbal Behavior), Contemporary Psychology 3, 212-214.
- (1960a) "On the History of the International Encyclopedia of Unified Science", Synthese 12, 517-521.
- (1960b) et Bernice T. Eiduson et Denis O'Donovan, "Values of Psychiatric Patients", Behavioral Science 5, 297-312.
- (1961a) "Values, Problematic and Unproblematic, and Science", Journal of Communication 11, 205-210.

- (1961b) et Charles E. Osgood et Edward E. Ware, "Analysis of the Connotative Meanings of a Variety of Human Values as Expressed by American College Students", Journal of Abnormal and Social Psychology 62, 62-73.
- (1963) "Pragmatism and Logical Empiricism", The Philosophy of Rudolf Carnap, P. A. Schilpp (éd.), La Salle: Open Court, 87-98.
- (1964) Signification and Significance: A Study of the Relations of Signs and Values, Cambridge: Massachusetts Institute of Technology Press, 99 pp. .
- (1967) "Religion and the Empirical Study of Human Values", Religious Humanism 1, 74-75.
- (1968) "Thirteen Ways to Live, A Report", Religious Humanism 2, 85-86.
- (1970) The Pragmatic Movement in American Philosophy, New York: George Braziller, 210 pp. .
- (1971) Writings on the General Theory of Signs, The Hague, Paris: Mouton, 486 pp. .

2- Autres ouvrages cités

- ADAMS, E. M. (1967), "LEWIS, Clarence Irving", Encyclopedia of Philosophy, P. Edwards (éd.), New York: Macmillan Publ. Co. and The Free Press, Vol. IV, 455-458.
- CARNAP, Rudolf (1942), Introduction to Semantics, Cambridge: Harvard University Press, 259 pp. .
- CARNAP, Rudolf (1956), Meaning and Necessity, Chicago: The University of Chicago Press, 258 pp. .

EDWARDS, Paul (éd.) (1967), Encyclopedia of Philosophy, London: Macmillan Publ. Co. and The Free Press, 8 volumes.

JOERGENSEN, Joergen (1951), "The Development of Logical Empiricism", in Neurath, O., R. Carnap et C. Morris (1955), Vol. II, No. 9, pp. 845-936.

KAY, Ernest (éd.) (1974), Dictionary of International Biography, Cambridge et London (Angleterre): Melrose Press Limited, Vol. 10.

MARTIN, N. M. (1955), "Postscript", in Neurath, O., R. Carnap et C. Morris (1955), Vol. II, No. 9, pp. 937-946.

MEAD, George Herbert (1934), Mind, Self, and Society, Chicago: The Chicago University Press, 401 pp. .

NEURATH, Otto (1936), International Picture Language -- The First Rules of Isotype, London: Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., Ltd., 117 pp. .

NEURATH, Otto (1938), "Unified Science as Encyclopedic Integration", in Neurath, O., R. Carnap et C. Morris (1955), Vol. I, No. 1, pp. 1-27.

NEURATH, Otto, Rudolf CARNAP et Charles MORRIS (1955), Foundations of the Unity of Science -- Toward an Encyclopedia of Unified Science, Chicago: The University of Chicago Press, 2 volumes, 760 pp. et 1023 pp. .

URMSON, J. O. (éd.) (1960), Concise Encyclopedia of Western Philosophy and Philosophers, New York: Hawthorn Books, Inc., 415 pp. .